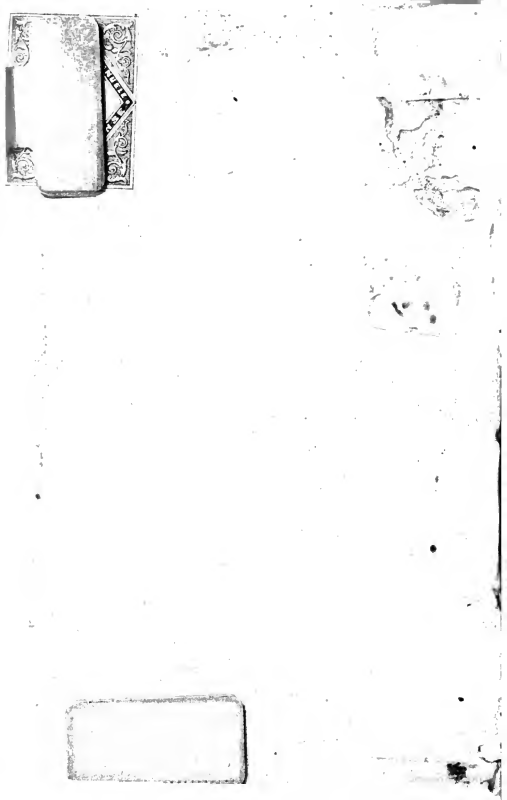


Digitized by Google



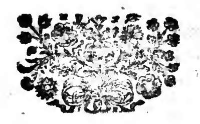
Digitized by Google

Digitized by Google

Au P. Charlevoix Jesuit

LA VIE
DE LA
MERE MARIE
DE
L'INCARNATION,

Institutrice & premiere Superieure des Ursulines de la Nouvelle France.



A PARIS,
Chez ANT. CLAUDE BRIASSON, ruë Saint Jacques, près la Fontaine S. Severin, à la Science.

M. DCC. XXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



AVIS.

On trouve dans la même Boutique:

Retraite de quatre Jours pour les Filles en Communauté, *in*-16.

Motifs de Consolation dans les souffrances, *in*-16.

Et plusieurs autres Livres marquez dans un Catalogue.



A LA REINE
ELIZABETH
D'ESPAGNE.


ADAME,

Une femme forte & telle que le plus ſage des Rois ſembloit deſeſperer d'en trouver jamais, ne pouvoit étre l'ouvrage que

Digitized by Google

de cet amour ſacré, qui fort comme la mort, ainſi que le même Salomon (Cant. 8. 6.) *le dit ailleurs, communique à ceux qu'il anime une force à laquelle rien ne reſiſte.*

*C'eſt un feu divin, dont une ſeule étincele fit courir au martyre Thereſe encore enfant; & * toute l'eau de l'Ocean, bien loin d'éteindre, ne fit qu'allumer davantage celui qui devoroit la Thereſe que le ſiecle precedent a donnée à la France, pour parler de Marie de l'Incarnation, comme en ont parlé les plus ſaints perſonnages de nos jours. Auſſi de quoi ne l'a-t-il pas rendu capable? tout ce que la vie Apoſtolique a de plus éminent, & qui demande un courage plus ferme: courir au-delà des Mers; aller juſques dans le centre de la Barbarie, chercher des ames pour les gagner à Dieu; n'épargner ni ſoins ni travaux, s'expoſer à tout, prodiguer ſa ſanté & ſa vie même pour apprendre à des Sauvages à connoître & à aimer celui qui ſeul eſt aimable & digne d'être connu: ce n'eſt là qu'une partie des effets de cet amour dominant dans une ame*

* Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem. *Cant. 8. 7.*

dont il s'étoit emparé, & où il a toûjours agi sans obstacle.

Mais que ne vient-il pas d'operer en vous, MADAME, & puis-je découvrir les ressorts d'une suite si merveilleuse d'actions heroïques, & des plus nobles sentimens dont un grand cœur soit capable, sans mettre dans la plus grande évidence ceux qui ont produit le prodige que nous voyons éclater à nos yeux? Car enfin si le monde chrétien, depuis que les plus puissans Monarques ont cru parer leur Diademe en y plaçant la croix de Jesus-Christ, a toujours eu des têtes couronnées qui ont honoré la Religion, & protegé ses autels: il n'a encore été donné qu'à nôtre siecle, de voir en même-tems renoncer à la souveraine puissance un jeune Roi & une jeune Reine, qui commençoient à peine à en goûter paisiblement les douceurs, & qui y avoient attaché tant de gloire. Eh qui a pû procurer à la religion un triomphe si digne d'elle, & faire voir dans un siecle corrompu quelque chose de plus grand peut-être, du moins de plus difficile & de plus singulier, que ce qui a illustré les plus beaux jours de l'Eglise naissante; si ce n'est le

Digitized by Google

même amour qui a fait tous les Heros & toutes les Heroïnes du Christianisme?

Rien donc, MADAME, ne justifie davantage la liberté que j'ai prise de mettre à la tête de cet Ouvrage vôtre auguste nom, que de voir combien naturellement ce qu'il contient de plus sublime se raproche par le principe d'où il part, du spectacle que VOTRE MAJESTE' vient de donner à l'Univers étonné. En effet si le monde ne peut rien offrir de plus brillant qu'une Couronne: s'il n'est point de qualité personnelle qu'on y estime, & qu'on y respecte davantage, que de sçavoir manier le Sceptre avec cette dignité, qui distingue les grands Rois; si l'on n'y connoît point de situation plus flateuse que de faire le bonheur & les delices de cent peuples divers repandus dans l'un & l'autre hemisphere: si rien n'attache plus à une grande fortune, que de la devoir à son merite, autant & plus encore qu'à sa naissance. Il faut que l'amour divin soit le maître absolu du cœur d'une Reine, pour lui faire mépriser tant d'avantages, pour la faire descendre d'un Trône qu'elle occupoit si dignement: pour lui découvrir le faux éclat qui l'environne,

pour lui donner de l'averſion des hommages ſinceres qu'on s'empreſſoit à lui offrir ; pour lui rendre inſipide le langage de la flatterie, le ſeul qu'on parle bien librement à la Cour : afin de l'engager à ne mettre plus ſa gloire qu'à faire regner Dieu dans ſon cœur, à lui renvoyer l'encens dont les Palais des Rois fument bien plus ſouvent que les Temples du Seigneur, & à ne vouloir plus ni parler, ni entendre parler que le langage des Anges.

C'eſt ce langage, MADAME, *ſi inconnu à l'homme charnel & animal, qui fait tout le fond du Livre que* VOTRE MAJESTE' *a bien voulu prendre ſous ſa protection. Auſſi n'ai-je rien eu tant à cœur, que de n'y point mettre du mien. Quel qu'il ſoit cependant,* MADAME, *je n'aurois jamais oſé vous le preſenter, ſi je n'avois fait reflexion qu'en foulant aux pieds la pourpre & ce qu'elle a de plus brillant,* VOTRE MAJESTE', *ſans rien perdre de ſa Grandeur, & en la rendant même plus reſpectable, a écarté tout ce qui pouvoit éloigner de ſa perſonne Royale ceux qu'ébloüit & intimide l'éclat de la Royauté ; en cela bien plus que ſur*

le Trône même, l'image du Roi des Rois & du Seigneur des Seigneurs, qui malgré cette lumiere inaccessible qu'il habite, se communique également aux petits & aux grands, & inspire à tous une confiance pour l'approcher, qui fait sentir qu'il est le maître des cœurs. Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéïssant serviteur,

PIERRE-FRANÇOIS-XAVIER DE CHARLEVOIX, *de la Compagnie de* JESUS.

PREFACE.

Digitized by Google



PREFACE.

REDEVABLE, comme j'ai lieu de le croire, aux merites de la Fondatrice des Urſulines de Canada, de ce que je n'ai pas fini mes jours dans une terre étrangére à la fleur de mon âge : il m'a ſemblé que je ne pouvois rien faire de moins pour honorer ma bienfaitrice, que de la bien faire connoître au public. Ce n'eſt pas qu'elle lui ait été inconnuë juſqu'ici : les éloges qu'en ont fait de très-grands hommes, & ſes propres ouvrages, où l'on admire un goût exquis, une raiſon ſaine, un genie ſublimé, & cette onction

Digitized by Google

divine qui diſtingue ſi bien les écrits des Saints, l'ont déja placée au rang des plus illuſtres femmes. Mais c'eſt cela même qui faiſoit ſouhaiter une hiſtoire de ſa vie, qu'on pût lire, & où l'on pût apprendre par ordre le commencement & les progrès de ce merite éclatant, & de cette éminente ſainteté, qui l'ont fait nommer la ſainte Thereſe de nôtre ſiécle. Il eſt vrai que ce deſſein a déja été executé, & même par un homme qui a paſſé conſtamment, & avec juſtice, pour un homme de merite & pour un Saint. Mais cet Auteur écrivoit l'hiſtoire de ſa mere. Il eſt certain qu'il en a recueilli avec trop de ſoin, & avec une trop ſcrupuleuſe exactitude, juſqu'aux moindres circonſtances. Rien ne lui échape, il s'étend ſur tout en de longues digreſſions ; il raproche de ſon ſujet

des choſes qui y ſont étrangeres. Il ne diſtingue point ce qui eſt intereſſant, d'avec ce qui ne l'eſt pas; c'eſt que par un effet de l'amour filial, tout étoit intereſſant pour lui. Le cœur a donc été conſulté ſeul dans ſon ouvrage ; & je ne crois pas devoir apprehender que ceux qui l'on vû, trouvent à redire que j'aye travaillé ſur la même matiere.

Mais pluſieurs s'étonneront ſans doute, que l'on ait jamais pû penſer à écrire une vie où il entre ſi peu de ce qu'on cherche en liſant ces ſortes d'ouvrages ; car il faut avouer que ces matieres ſpirituelles, & ſur tout les ſublimes voyes de l'eſprit, ne ſont plus guére aujourd'hui de ſaiſon. Le ſeul nom de myſticité effarouche juſqu'à ceux même qui ſe piquent le plus d'une pieté ſolide : mais je deman-

derois volontiers ſi la ſource de ces graces purement gratuites dont les ouvrages des Peres, & les hiſtoriens des premiers ſiécles nous fourniſſent tant d'exemples, eſt abſolument tarie? depuis quand parler d'operations myſtiques, de voix interieures, d'effuſions divines dans une ame innocente & fidéle, c'eſt parler dans l'Egliſe un langage étranger, pour ne rien dire de plus? & ce qu'il faut donc penſer de ces merveilleuſes promeſſes que Dieu fait par un Prophete : *Je répandrai mon eſprit ſur tous les hommes. Vos fils & vos filles prophetiſeront. Vos vieillards auront des ſonges myſterieux, & vos jeunes gens des viſions?* (Joël. 2. 28.) Que ſi l'on prétend reſtraindre l'effet de ces paroles à un certain tems, je demande ſur quel fondement, & quelles bornes en peut-on aſſigner à ce tems? de dire que la

promesse a été accomplie dans la naissance de l'Eglise, & d'en conclure qu'elle n'a été que pour les premiers Chrêtiens ; c'est mal raisonner, & supposer ce qu'il faut prouver. Ce que je dis du passage de Joël, je le puis dire de celui-ci de saint Paul : *N'éteignez point en vous la lumiere de l'esprit : ne méprisez point les Propheties : éprouvez tout : gardez ce qui est bon.* (8. Thessal. 5. 15. 20.) Ce que le Docteur des Nations disoit aux Chrêtiens de son tems ; n'est-il pas pour tous les siécles : & quelle preuve-a-t-on que ces avertissemens n'étoient point aussi pour nous ?

C'est pour cela que les SS. Peres se sont si fort apliquez à faire voir que de leur temps l'Eglise n'avoit point perdu ce précieux trésor, dont le discernement est un des principaux effets de l'assistance du S. Esprit sur

elle? à la verité elle ne juge pas toujours à propos de prononcer ſur ces matieres delicates, dont la deciſion n'eſt pas abſolument néceſſaire : elle n'a pourtant pas laiſſé de permettre de tems en tems qu'on publiât un aſſez grand nombre de viſions ſurnaturelles, & d'autres ſemblables faveurs du ciel ; où elle a crû que les fidéles trouveroient davantage dequoi s'édifier, ſe conſoler, & s'animer au ſervice d'un Dieu qui éléve de viles creatures à une union ſi intime avec lui. C'eſt ainſi que le Pape Eugéne III. approuva les revelations de ſainte Hildegarde, du vivant même de la Sainte : que d'autres ſouverains Pontifes & tout un Concile ont donné la même autorité à celles de ſainte Brigite, & que l'Office de l'Egliſe fait mention de quantité de graces de cette nature accordées dans la ſuite des

ſiécles à un très-grand nombre de Saints.

La diſcretion des eſprits, dont la plenitude a été donnée à l'épouſe de J. C. qui fait une partie de ſon dépôt, & qui reſide particulierement dans les chefs du troupeau; ne laiſſe pas d'être communiquée avec proportion & meſure à tous les fidéles ſelon leurs beſoins, & les occaſions où ils ſe trouvent; car les paroles de ſaint Paul s'addreſſent en quelque maniere à tous. Mais elle l'eſt avec bien plus d'abondance à ceux qui ſous la conduite des premiers Paſteurs, ſont chargez de la direction des ames: & il n'y a point de doute, que s'ils ſe comportent avec la ſageſſe & la circonſpection que demande le ſacré miniſtére qui leur eſt confié, Dieu ne les éclaire extraordinairement. C'a été le ſentiment de tous les

Peres, qui ont donné pour régle de connoître qu'on eſt pouſſé & inſpiré par l'eſprit de Dieu, l'approbation des perſonnes ſages & ſpirituelles.

Nous avons encore d'autres régles generales, qui étant fondées ſur le bon ſens, ſont à la portée de tout le monde ; & nous ſont données par les Docteurs de l'Egliſe & par tous les maîtres de la vie interieure, pour des moyens ſûrs de nous garantir de la ſeduction. Je ne les rapporterai pas toutes, parce que ce détail me meneroit trop loin, & qu'on les trouve par tout. Je ne parlerai que d'une des principales, qui renferme les principes de toutes les autres. Selon cette régle on peut croire que ce qui ſe paſſe dans une ame eſt une faveur du ciel, ſi dans la conduite de la perſonne qui la reçoit, dans la choſe dont il s'agit, dans la maniere dont elle eſt

arrivée, & dans les effets qu'elle a produits, il n'y a rien qui ne porte à Dieu, rien qui ſe ſente tant ſoit peu de l'eſprit propre, ou qui puiſſe venir de la ſuggeſtion du démon. Car enfin, ſi dans une viſion, dans une révélation, ou dans quelque autre impreſſion ſemblable, on ne peut rien découvrir que de conforme à la pure doctrine & à la ſainteté des mœurs, s'il n'y a aucun lieu de craindre prudemment de la ſurpriſe ou de la tromperie: ſur quel fondement peut-on prononcer que tout y eſt frivole. Il ſe pourroit faire après tout, que ce ne fût qu'un effet de l'imagination; mais du moins ne riſque-t-on rien, ſi l'ame, à qui la choſe eſt arrivée, demeure dans la défiance de ſoi-même, & dans l'humilité.

Que ſi ce n'eſt qu'une operation de l'ennemi du ſalut pour ſeduire

& entraîner dans le peché ; un peu d'application & d'experience fera connoître d'abord le venin caché sous des apparences de pieté. Tout ce qui vient du malin esprit, dit Richard de saint Victor, se reconnoît à quelque marque qui n'échappe point à des yeux clairvoyans. Il se peut faire, dit saint Gregoire Pape, (*Homil.* 1. *in* 1. *Ezech.*) qu'un homme prenne pour parole de Dieu, ce qui vient de son propre esprit : mais il s'en faut bien qu'il ait alors la même certitude, que quand Dieu lui parle veritablement : S. Augustin le remarque aussi de sa mere. Elle me découvroit, dit ce saint Docteur, ce qui s'étoit passé en elle ; mais elle ne l'assuroit pas de la même maniere que quand vous parliez en effet ; au contraire elle n'en tenoit aucun compte. (*L.* 6. *Conf.*

c. 13.) Auſſi ſaint Gregoire nous apprend que ceux qu'une veritable humilité tient ſur leurs gardes, n'y ſont jamais trompez, ou du moins ne le ſont pas long-tems.

De plus c'eſt une doctrine conſtante parmi les Theologiens, qu'avoir de fauſſes viſions, & ſoutenir opiniâtrément qu'elles ſont deDieu, cela vient de l'un de ces trois principes, ou d'un commencement de folie, ou du ſuperbe & de préſomption, ou d'une volonté perverſe, & déterminée à tromper. Or il eſt facile d'être en garde contre ces trois ſources d'illuſions. Rien ne s'apperçoit plûtôt qu'une tête foible, la ſuperbe & la préſomption ne ſont jamais ſans un deſir exceſſif de pénétrer dans le ſanctuaire des operations divines qui ſe fait aiſément ſentir, & elles produiſent toûjours, dit ſaint Vincent Ferrier,

(*Tracta. de vitâ spirit. c. 12.*) une foi chancelante qu'on remarque d'abord. De sorte qu'il faudroit être bien simple pour être la dupe de ces insignes fourbes, qui des apparences de la plus haute vertu, & même de la plus sublime spiritualité, se font un voile pour cacher des crimes énormes. Effectivement ils ont beau faire, ils se trahissent eux-mêmes, & ne séduisent que ceux qui veulent bien être séduits. Ajoûtons à cela cette excellente régle que nous donne le Sauveur du monde, & qui convient à tous ceux dont nous venons de parler : *Vous les connoîtrez par leurs œuvres.*

Lors donc que l'on nous parle d'une personne à qui l'on prétend que Dieu s'est communiqué d'une maniere extraordinaire, si cette personne est reconnuë de tous ceux

qui l'ont pratiquée, pour avoir une raiſon ſaine & droite, un eſprit ferme, une imagination reglée, une vertu ſolide & fondée ſur la ſimplicité chrêtienne, ſur l'humilité, & ſur la défiance de ſoi-même; ſi ſa conduite ne ſe dément en rien; ſi juſqu'à la fin elle perſevere dans la pratique exacte de ſes devoirs; ſi dans toutes les occaſions elle fait des œuvres dignes de cet état ſublime où on nous la répreſente; je veux bien convenir qu'il n'y a pas une obligation indiſpenſable d'ajouter foi à ce qu'on nous en dit: mais il ſemble qu'il y ait au moins dequoi fonder un préjugé raiſonnable en faveur de cette perſonne, & qu'on ne peut guére ſe diſpenſer de faire tomber une partie du reſpect qu'on doit aux dons de Dieu, ſur une ame qui a toutes les apparences d'en être ſi ſingulie-

rement ornée. Je pourrois peut-être exiger davantage ; & si un grand homme * a bien prouvé la verité de la Religion chrêtienne, en montrant que tout y est conforme à la raison, & que rien ne lui contredit : n'aurois-je pas quelque droit de prétendre qu'on peut reconnoître l'operation de Dieu dans une ame, lorsque ce qui s'y passe est parfaitement d'accord avec le bon sens, avec la foi, avec la raison, & avec soi-même ?

Je n'en dirai pas davantage sur cette matiere, parce que je n'ai pas entrepris de faire un Traité. On peut voir ce que les Docteurs & les Theologiens en ont écrit. On reconnoîtra au soin qu'ils ont pris de traiter de ces choses, & à l'exactitude avec laquelle ils les ont examinées, le cas qu'ils en faisoient.

* *Lactance.*

Je laiſſe à juger à qui on doit plûtôt s'en rapporter, ou à ceux que Dieu a établis les Docteurs & les Paſteurs de ſon Egliſe, & qui ont joint la ſainteté à la ſcience, la pratique à la théorie ; ou à ceux qui ne ſuivent point d'autre régle dans leurs jugemens, que leur ſens propre, dans lequel ils abondent ; qui rejettent tout ce qu'ils ignorent, & qui n'ignorent ce qu'ils reprouvent, que parce que la pureté de cœur & la ſainteté de vie, ne leur ont point donné la clef de cette ſcience des Saints.

Il eſt cependant certain, & c'eſt la doctrine de tous les SS. Peres & des maîtres de la vie ſpirituelle, que comme il y a diverſes demeures dans la maiſon du Pere de Jeſus-Chriſt, il y a auſſi divers degrez d'honneur & de diſtinction dans le Royaume que le divin Sau-

Digitized by Google

veur a établi par ſa grace dans les ames qu'il poſſede, & que la plus précieuſe portion de ce troupeau choiſi, ſont les ames qu'il appelle à la vie interieure & myſtique, ſi elles ſont fidéles à une vocation ſi ſublime : qu'elles ſont d'une façon toute particuliere les épouſes du bien-aimé, qui s'unit à elles de la maniere la plus intime ; les admet à une privauté, leur découvre des ſecrets, opere en elles des choſes qui les établiſſent dans un état peu different de celui de la beatitude : mais ſur tout leur donne des connoiſſances experimentales des veritez les plus cachées de la Religion, à la faveur deſquelles il ſemble que tous les doutes ſoient évanouïs, & que l'obſcurité de la foi ſoit diſſipée.

J'ajoute que c'eſt une erreur, qui toute commune qu'elle eſt, n'en eſt pas moins groſſiere que de taxer

cet

cet état d'oisiveté, & de croire qu'on n'y est utile qu'à soi : il n'en est point où l'on fasse plus pour Dieu, où on lui procure plus de gloire, qui remplisse de plus de merites les trésors de l'Eglise, parce qu'il n'en est point où l'on aime davantage, où l'on pratique de plus excellentes vertus, où l'on agisse par un motif plus grand & plus digne du Dieu que l'on sert ; il n'y a même que ceux qui y ont passé qui sçachent combien on y souffre ; & les souffrances y sont d'autant plus précieuses, qu'elles ont pour fin & pour principe l'amour le plus pur qui se puisse trouver dans des creatures mortelles. Ses effets vont quelquefois bien loin ; il maîtrise l'ame ; il consume le corps ; il fait un holocauste entier de ceux qui se sont rendus ses victimes, & il en a coûté la vie à plusieurs. Heureuse

mort qui doit bien moins être regardée comme la ſeparation de deux ſubſtances faites pour demeurer unies, que comme la délivrance de l'ame que les liens du corps empêchoient de s'unir au ſeul bien qu'elle deſire.

Pour revenir à la Mere de l'Incarnation, je ne veux point prévenir mes Lecteurs ſur ce qui la regarde, ni ſur les conſequences qu'on doit tirer des principes que je viens d'établir, pour ſe former une idée juſte de ſa perſonne, & de ce qui s'eſt paſſé entre Dieu & elle. Ce ſera elle-même qui ſe peindra au naturel, & ce ſera avec des traits qui feront ſentir d'abord, que bien loin d'être de caractére à ſe flatter, elle fut bien plus portée à faire connoître ſes fautes & ſes foibleſſes, que ſes grandes vertus. On aura tout moyen d'obſerver ſa conduite

dans les differentes ſituations où elle s'eſt trouvée : ſur quoi l'on verra ce que l'on doit penſer des éloges magnifiques que lui ont donnez les perſonnes de ſon tems les plus conſommées dans la ſainteté, & de nos jours, deux ſçavans Prélats, qui n'ont pas toûjours été de même avis ; mais qui ſe ſont pourtant accordez à la regarder comme une des plus vives lumieres de ſon ſiécle.

Mais ce n'eſt peut-être pas aſſez pour juſtifier le deſſein de cet ouvrage, que de faire voir que le Seigneur ſi liberal de ſes dons & de ſes faveurs ſpeciales aux tems des Patriarches, & des Prophetes, & dans les premiers ſiécles du chriſtianiſme, n'a point racourci ſon bras. On pourroit même encore me paſſer comme vrai tout ce que j'ai dit de la Mere de l'Incarnation,

& cependant n'approuver pas une hiſtoire de la nature de celle-ci. A quoi bon, diront pluſieurs, parler d'une ſcience qui ne peut s'apprendre qu'à l'école du ſaint Eſprit, & donner au public la connoiſſance de choſes qui doivent être ſecretes entre l'ame & celui qui les opere en elle d'une maniere auſſi cachée que merveilleuſe ? D'ailleurs, n'y a-t-il pas lieu de craindre que la vûë de ces voyes extraordinaires, ne faſſe naître l'envie de quitter la voye commune, qu'on a toûjours regardée comme la plus ſûre, à quantité d'ames foibles, qui n'auront pour la vie myſtique, d'autre vocation qu'un naturel tendre & facile, une imagination vive & ardente, & beaucoup de vanité ? enfin les perſonnes à qui il ſemble qu'on préſente cette hiſtoire comme un modéle domeſtique, ſont

appellées à une vie d'action ; n'est-ce point les vouloir tirer de l'esprit de leur Institut, que de leur mettre devant les yeux une ame toute abîmée dans les plus intimes communications avec Dieu, & dans la plus profonde contemplation ?

A cela je répons premierement; qu'il n'y a nul inconvenient à apprendre aux personnes religieuses, & sur tout par des exemples sensibles, combien le Seigneur est bon à ceux qui le servent avec un cœur droit & pur : le soin qu'il a de temperer par l'onction de sa grace, ce qu'une vie consacrée au service du prochain, a de dur & de fatiguant : de leur faire connoître quelle route il faut tenir pour arriver à ce qu'il y a de plus éminent dans la vie interieure & surnaturelle, & de leur faire remarquer que souvent c'est moins manque d'attrait & d'u-

ne vocation particuliere de Dieu, ſi l'on n'y parvient pas : que pour ne s'être pas aſſez étudié à la pureté de cœur, au recueillement, à la ſimplicité, à l'anéantiſſement de tout ſoi-même.

J'avouë en ſecond lieu, qu'il eſt vrai que le ſaint Eſprit eſt le grand maître de la ſcience myſtique ; mais je ſoutiens qu'il ne fait pas tout par lui-même en ceux qui y ſont appellez. Pour peu d'experience qu'on ait dans la conduite de Dieu ſur les ames, on ſçait que parmi celles qu'il deſtine à poſſeder toutes les richeſſes de ſa grace, il s'en trouve qui après avoir fait des progrès conſiderables, paſſent par des épreuves où elles courent riſque de ſe perdre, ſi elles ne ſont puiſſamment ſecouruës : que d'autres, faute de conſeil, ſont malheureuſement arrêtées au commencement

de la carriere, & font toute leur vie d'inutiles efforts, pour parvenir où elles se sentent fortement attirées : qu'il en est même en assez grand nombre, qui ne connoissent jamais bien cette disposition favorable de la bonté divine à leur égard : que les premieres, pour se conserver ; les secondes, pour s'élever ; les troisiémes, pour se connoître, ont besoin de modéles & de guides. D'ailleurs que toutes celles dont l'Esprit sanctificateur semble s'être plus particulierement reservé la conduite, ne sont jamais entierement soustraites à celle des hommes : qu'il les éclaire, qu'il les attire par des touches secretes ; mais que de tems en tems il se cache, & veut qu'elles doivent quelque chose à l'humble dépendance où il les met d'un directeur : que quand mon travail ne seroit profita-

ble qu'à ceux qui ſe trouvent employez dans la direction, je ne croirois pas avoir perdu mon tems. Car enfin ſi le ſimple fidéle, qui n'eſt comptable à Dieu que de ſa propre perfection, peut ignorer des voyes par où Dieu ne le méne pas : il n'en eſt pas de même de ceux que leur profeſſion engage dans le ſacré miniſtére. Il ne ſuffit pas à un directeur d'en ſçavoir aſſez pour ſe ſanctifier ſoi-même ; l'auguſte caractére dont il eſt revêtu, l'obligeant à être dans la main de Dieu comme ces eſprits adminiſtrateurs dont parle ſaint Paul ; les plus ſublimes connoiſſances ne lui doivent point être étrangeres.

En troiſiéme lieu, je prétens que la plus parfaite contemplation ne nuit point à l'action que Dieu commande : & je n'en veux point d'autres preuves que l'hiſtoire mê-

me que je donne au public. Il eſt ſenſible, il eſt ſans replique ; il paſſe même pour inconteſtable parmi les maîtres de la vie ſpirituelle, que plus une perſonne religieuſe, & par conſequent obligée par état d'être plus unie à Dieu, eſt engagée dans des emplois qui jettent dans la diſſipation ; plus elle doit faire effort pour ſe rendre familieres les pratiques de la vie interieure, & ne rien omettre pour en avoir le goût. Qu'encore que tout ce que nous admirons dans les Saints, ne ſoit pas à imiter ; Dieu pour l'ordinaire, ménage tellement les choſes, que jamais il ne tire ſes élus de l'eſprit de leur état ; & que dans ce qui leur arrive même de plus extraordinaire, il y a toûjours à profiter pour ceux qui courent la même carriere qu'eux. Ainſi ce ſeroit une choſe étrange d'entendre dire

que la Mere de l'Incarnation n'eſt pas un modéle à propoſer aux perſonnes qui ont embraſſé ſon Inſtitut. Qui en a jamais mieux rempli qu'elle les obligations? Qui a plus fait pour le ſervice du prochain, & qui s'eſt plus parfaitement acquité des emplois propres de ſa profeſſion? Ce n'eſt pas que je ne ſois d'avis, & que je ne juge même néceſſaire d'avertir avec ſoin qu'on auroit tort de s'imaginer qu'il faille paſſer par ces voyes ſublimes pour arriver au comble de la perfection religieuſe; car comme à l'égard des corps bien conſtituez, une nourriture peu délicate & quelquefois même groſſiere, fait les bons temperamens: auſſi aſſez ſouvent une conduite du ſaint Eſprit plus rigoureuſe, où il n'entre que des privations, & tout ce qui eſt plus propre à établir une ame dans

l'anéantiſſement, eſt préferable aux plus ſenſibles careſſes de l'époux ; puiſqu'il eſt plus aiſé d'y devenir & de s'y conſerver veritablement humble, & qu'à meſure qu'on creuſe les fondemens d'une plus ſolide humilité, on ſe met en état d'élever plus haut l'édifice de la ſainteté.

Enfin pour ne rien laiſſer ſans réponſe, de tout ce qui peut être objecté contre le ſujet de cet ouvrage ; j'ajoûte que ſi parmi ceux entre les mains de qui il tombera, il ſe rencontre de ces imaginations ardentes & fecondes, ſur leſquelles les choſes extraordinaires puiſſent faire de fâcheuſes impreſſions : aſſurément il n'y a rien à craindre ici pour elles. Tout eſt raiſonnable & ſenſé dans l'expoſition que la ſervante de Dieu y fait de

ſon interieur ; & les avis qu'elle donne à ceux qui ſe trouveront dans les mêmes diſpoſitions où elle s'eſt trouvée, ſeroient plus que ſuffiſans pour prévenir les abus qu'on pourroit faire du détail où elle entre ſur cela. On y trouvera même fort peu de ces termes, contre leſquels on voit mal à propos ſe revolter certaines gens, qui d'ailleurs veulent paſſer pour ſpirituels ; mais qui ne font pas aſſez d'attention que tous les arts & toutes les ſciences ayant leur langage particulier, on n'eſt point en droit de diſputer à l'état myſtique la poſſeſſion du ſien confirmé par l'uſage de tant de Saints. Cependant la Mere de l'Incarnation n'a pas jugé à propos d'en uſer beaucoup, & ſes écrits n'en feront que plus à la portée de tout le monde.

J'ai donc tout lieu d'eſperer qu'il y aura à profiter dans la lecture de cette hiſtoire, pour tous ceux qui s'y engageront avec un eſprit bien preparé Faſſe le ciel que cette eſperance ne ſoit pas vaine. Que les Miniſtres de l'Evangile s'y confondent à la vûë d'une femme qui a executé ce qu'ils n'ont pas le courage d'entreprendre. Que les foibles comprennent qu'il n'y a rien dont on ne puiſſe venir à bout avec du courage. Que les perſonnes religieuſes ſçachent juſqu'où elles peuvent eſperer de s'élever : mais en même tems, qu'elles ſe ſouviennent & qu'elles n'oublient jamais qu'une des plus eſſentielles diſpoſitions pour recevoir les faveurs de ce chaſte époux des ames eſt de ne les deſirer qu'autant que le demandent les interêts de ſa gloire :

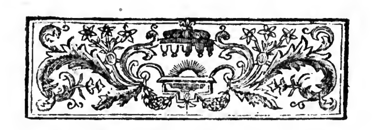
d'éviter ſur tout la curioſité & l'empreſſement ; & de s'abandonner ſans reſerve, mais toûjours avec dépendance d'un ſage directeur, à la conduite de celui qui connoît ſeul ce qui nous convient.

Quant à la forme que je donne à cette hiſtoire, elle eſt aſſez nouvelle ; mais je n'en ai pas été tout à fait le maître. Comme la Mere de l'Incarnation a écrit par ordre de ſes confeſſeurs toutes les graces qu'elle a reçuës du ciel, je crus d'abord ne pouvoir rien faire de mieux, que de donner au public ſes memoires tels qu'ils ſont ſortis de ſa main, ſans en interrompre le fil, & de ſuppléer ce qu'elle ne dit point, par un abbregé des principales actions de ſa vie. Mais n'ayant pas trouvé dans ſes écrits la même ſuite qu'on voit dans ſain-

te Therese, parce qu'elle les a faits à diverses reprises & pour differentes personnes, j'ai reconnu que mon dessein étoit impraticable, & que je n'y pourrois jamais éviter la confusion & les redites. Qu'ainsi il falloit travailler à mettre toutes choses dans l'ordre naturel de l'histoire. D'un autre côté cette grande Religieuse, de la maniere dont elle s'exprime sur les operations divines, fait si bien sentir qu'il faut en avoir l'experience pour en bien parler, que j'ai aisément compris la necessité de mettre dans cet ouvrage le moins que je pourrois du mien, & de me borner presque toûjours aux liaisons & à l'arrangement. On ne doit donc point être surpris de la longueur & de la multitude des citations, qui feront le fond de ce

Livre, & je m'aſſure même que ſi l'on a ſur cela quelque reproche à me faire, ce ſera de ce que je n'ai point encore plus laiſſé parler une perſonne qui parle ſi bien.





LA VIE
DE LA
MERE MARIE
DE L'INCARNATION,

Fondatrice, & premiere Superieure des Urſulines de la nouvelle France.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Sa naiſſance, ſon enfance & ſes premieres inclinations. Sa charité recompenſée d'une maniere merveilleuſe. Les premieres faveurs que Dieu lui communiqua, & quel en fut l'effet. Elle ſe croit appellée à la Religion. Dieu ne permet pas qu'elle y entre. Elle ſe marie par obéïſſance. Sa conduite & ſes ſouffrances dans ſon mariage. Ses diſpoſitions interieures tout le temps que dure ſon engagement. Effets merveilleux de ſes communions. Ses ſentimens touchant la parole de

LA

Digitized by Google

Dieu & les ceremonies de l'Eglise. Elle perd son mary, & refuse de fort bons partis qu'on lui presente. Dieu l'attache à son service d'une maniere miraculeuse. Elle se retire. Ses occupations dans sa retraite. Elle en sort par un esprit de charité. Nouvelle faveur que Dieu lui fait. Dieu la dispose à un état plus parfait.



ARIE GUYARD, si célebre sous le nom de Marie de l'Incarnation, qu'elle reçût en prenant l'habit de Religion, nâquit à Tours le 18. d'Octobre de l'année 1599. Florent Guyard son pere, étoit marchand de soye, plus recommandable par sa probité & par sa droiture, que par les avantages de la fortune. Sa mere, Jeanne Michelet, descendoit par les femmes de la maison de la Bourdaiziere ; mais ne se ressentoit en rien de la grandeur de ses parens. La premiere enfance de Marie se passa sans aucune circonstance qui merite d'être rapportée. On voit seulement par les memoires qu'elles nous a laissez, & dont nous sommes redevables à son fils, à qui elle les a addressez, & à deux de ses confesseurs, par l'ordre desquels elle les a écrits ; que ses amusemens les plus ordinaires à cet âge, & même plu-

ſieurs années après qu'elle eut atteint l'uſage de la raiſon, étoient d'imiter les ceremonies de l'Egliſe, & que ces innocentes recreations, que les peres & les meres, qui ont de la Religion, regardent dans leurs enfans comme d'heureux préjugez, & une diſpoſition naturelle à la pieté ; furent pour elle dans la ſuite, un grand ſujet de larmes pendant bien des années. Ce n'eſt pas qu'elle jugeât que ce fuſſent de veritables pechez : mais à la faveur de la lumiere divine, qui fut alors répandue dans ſon eſprit ; elle comprit que Dieu exigeoit d'elle une ſi extraordinaire pureté de cœur, que ces imperfections legeres avoient pour quelque tems rendu moins feconde à ſon égard la ſource des faveurs celeſtes, dont ſon ame fut dans la ſuite inondée.

La premiere paſſion qui parut en elle, fut une charité vive, & une très-tendre compaſſion pour les pauvres & pour les malades. Il n'y avoit point de compagnie où elle ſe trouvât plus volontiers, que la leur. Elle les ſervoit, & leur rendoit toutes les aſſiſtances dont elle étoit capable. Rien ne la rebutoit, & elle aſſûre qu'elle mangeoit leurs reſtes ſans

aucun dégoût, & qu'elle se fût mise volontiers à leur place pour les soulager. Tout ce qu'elle trouvoit sous sa main, elle le leur donnoit; & rien ne lui étoit plus sensible, que quand elle se trouvoit dans l'impossibilité de faire l'aumône. Elle convient qu'elle fit en cela de grands excès; mais son intention étoit bonne, & Dieu fit connoître d'une maniere très-particuliere que ces sentimens étoient selon son cœur. Un jour qu'elle portoit l'aumône à plusieurs pauvres, elle se trouva proche d'une charette, qu'on chargeoit par le derriere. Les voituriers ne la voyoient point, & sa manche s'étant accrochée au timon, en levant la charette, on l'enleva fort haut, & elle retomba ensuite d'une grande roideur sur le pavé. Tout le monde crut qu'elle étoit morte; mais elle n'eut aucun mal, & elle assûre qu'au même moment elle demeura persuadée que la divine providence l'avoit conservée à cause des pauvres.

Nous ne sçavons pas quel âge elle avoit lorsque Dieu lui donna une marque si sensible de sa protection: mais elle a eu soin de nous marquer le tems auque

la divine bonté lui fit une autre grace, qu'elle a toûjours depuis considerée comme le fondement de sa vie mystique. Le recit qu'elle en fait rappelle si naturellement à l'esprit la candeur & la simplicité des premiers siécles de l'Eglise, qu'on se sent persuadé d'abord, pour peu qu'on sache goûter les choses de Dieu. » Je n'avois qu'environ sept ans, dit-elle, « lorsqu'une nuit, en mon sommeil, il « me sembla que j'étois dans la cour d'u- « ne école champêtre, avec une de mes « Compagnes, où je faisois quelque ac- « tion innocente. Ayant levé les yeux « vers le ciel, je le vis ouvert, & J. C. « en forme humaine, qui venoit à moi, « le voyant, je m'écriai à ma Compa- « gne ; ah ! voilà nôtre Seigneur ; c'est « à moi qu'il vient : & il me sembloit « que cette fille ayant commis une imper- « fection, j'avois été choisie preferable- « ment à elle. Neanmoins elle étoit bon- « ne fille : mais il y avoit un secret que « je ne connoissois pas. Cette suradora- « ble majesté s'approcha donc de moy ; « & comme je sentis mon cœur tout em- « brasé de son amour, je commençai « à étendre les bras pour l'embrasser. «

» Alors lui, le plus beau des enfans des
» hommes, avec un viſage plein de dou-
» ceur, m'embraſſant amoureuſement,
» me dit ? voulez-vous être à moy ? je
» lui répondis, ouy. Et dès qu'il eut mon
» conſentement, nous le vîmes remon-
» ter au Ciel.

L'effet de cette premiere viſite dans l'ame de la petite fille, fut une pente au bien, qui trouvant un cœur parfaitement docile, le forma comme naturellement à la vertu. Bientôt on apperçut dans ſa conduite autre choſe qu'une pieté enfantine : mais ce qui ſurprenoit davantage, parce qu'on le devoit moins attendre de l'activité naturelle à cet âge, c'étoit de voir une jeune fille de neuf à dix ans, ſe cacher dans les lieux les plus retirez, & chercher les Egliſes les moins frequentées, pour y paſſer une bonne partie du jour à s'entretenir avec le Seigneur. Elle a depuis aſſûré que ſon cœur ſouhaitoit avec ardeur ces communications avec ſon Dieu ; & qu'elle ne ſçavoit pas alors que c'étoit là faire oraiſon. Elle ajoûte dans ſes memoires, que quand elle fut plus avancée en âge, ſes parens lui laiſſerent un peu plus de

liberté de se procurer les divertissemens, dont cette tendre jeunesse a coûtume de faire ses plus serieuses occupations; mais que N. S. lui en fit perdre dès-lors l'affection & le goût, & lui donna un esprit de retraite, qui l'occupoit interieurement dans l'amour d'un bien qu'elle ignoroit; & lui faisoit quitter la conversation des personnes de son âge, pour vacquer à la lecture des livres de pieté. L'Esprit saint, qui lui tenoit ainsi lieu de directeur, l'éclaira en peu de tems, & l'éleva à une éminente sainteté, dont les fondemens furent une innocence qui a eu peu de pareilles, & une humilité, qui ne paroît pas même avoir été ébranlée par la moindre tentation d'enflure & de vanité.

Elle vêcut de la sorte jusqu'à l'âge de dix-sept ans, que ses parens songerent à la marier. L'extrême aversion qu'elle avoit toujours eu pour le monde, & le puissant attrait qui la portoit à la solitude, ne laissent point lieu de douter que, si elle eût été soûtenuë des avis d'un directeur, le cloître n'eût été dès-lors son partage. Elle s'en est declarée depuis fort nettement. Dès l'âge de quatorze à

quinze ans elle avoit eu une forte envie d'embrasser la regle de saint Benoît dans l'Abbaye de Beaumont, dont Madame de la Bourdaiziere, proche parente de sa mere, étoit pour lors Abbesse. Comme elle ne sçavoit pas qu'il fallût parler à personne, même à son confesseur, des affaires de sa conscience, qui ne regardoient pas la confession : elle se contenta de s'ouvrir à sa mere sur cette inclination. Cette femme, qui avoit de la Religion, témoigna de la joye du dessein de sa fille ; & lui dit qu'elle ne doutoit pas que Madame de Beaumont ne lui facilitât les moyens de l'executer. Mais Dieu, qui avoit d'autres vûës, & qui n'avoit laissé la vertueuse fille sans aucun secours humain, que pour la guider lui-même, & la conduire plus sûrement aux fins qu'il s'étoit proposées : permit qu'elle s'imaginât qu'ayant declaré une fois son penchant pour le cloître ; elle avoit fait tout ce qui étoit de son devoir, & que par timidité elle ne parlât plus de rien. D'un autre côté, ce silence fit juger à la mere, comme il étoit bien naturel, que l'affection de sa fille pour le cloître n'avoit été qu'une fer-

veur paſſagere : & elle penſa tout de bon à l'établir. Elle lui propoſa donc de profiter d'un parti qui ſe preſentoit, & que ſon pere agréoit. Marie ſentit une très-grande repugnance à s'engager dans le monde. Elle ſe ſoûmit néanmoins, & regarda cette deſtination de ſes parens comme un ordre de Dieu-même. Elle répondit à ſa mere, que puiſque c'étoit une reſolution priſe, & que ſon pere le vouloit ; elle ſe croyoit obligée d'obéïr. Elle ajoûta que, ſi Dieu lui donnoit un fils, elle le conſacreroit à ſon ſervice ; & qu'elle-même, ſi dans la ſuite elle recouvroit la liberté qu'elle alloit perdre ; elle n'auroit plus d'autre époux que le Seigneur.

On voit par un écrit, qu'elle envoya de Canada, à ce cher fils, dont Dieu, comme elle paroît en avoir eu le preſſentiment, ne tarda pas à benir ſon mariage, & dont nous aurons ſouvent occaſion de parler dans la ſuite de cette hiſtoire ; que, ſelon les apparences, un certain enjouëment, & un air gay, qu'on remarquoit en elle, avoit donné ſujet de croire qu'elle n'étoit pas propre pour le cloître : mais que pour elle,

Dieu lui avoit fait connoître évidemment, qu'il ne la vouloit point à Beaumont, ni pour lors en quelque Religion que ce fût. » Et vous seriez étonné, » mon cher fils, poursuit-elle, si vous » sçaviez toutes ces particularitez de » la conduite de la providence de » Dieu sur moi. Vous les sçaurez dans » l'éternité. « Elle ajoûte, qu'il avoit fallu qu'elle fût engagée dans le mariage, pour servir au dessein que Dieu avoit de le mettre au monde, & pour souffrir diverses croix.

Elle en eut effectivement à porter de bien rudes pendant les deux années que dura son engagement. N. Martin son mari, en fut la cause innocente: c'est tout ce que j'en ay pû apprendre : l'industrieuse charité de la mere & du fils étant venu à bout de nous cacher la connoissance d'un détail, qui auroit pû faire tort à la memoire d'un pere & d'un mary : cependant le triste état où la jeune femme se vit bientôt reduite, & les peines excessives qu'elle avoit à endurer, ne la firent jamais relâcher du moindre de ses devoirs. Elle sçut les connoître, & sa fidelité à les remplir, peut servir

de modéle aux personnes de son état. Une raison droite, & une prudence plus qu'humaine, furent toûjours son caractére dominant; & jamais elle ne fut tentée de donner dans ces travers de devotion, qui faisant substituer de chimeriques obligations aux devoirs essentiels, n'ont point d'autre effet, que de mettre le trouble & le desordre dans un domestique, & de decrediter la pieté.

Comme M. Martin étoit engagé dans la fabrique & le trafic de la soye, & qu'il entretenoit chez lui un fort grand nombre d'ouvriers; Madame Martin étoit plus la mere de ces bonnes gens, que leur maîtresse. Il ne se peut rien ajoûter à l'attention qu'elle avoit à tous leurs besoins, & au soin qu'elle prenoit de leur salut. Eux, de leur côté, lui marquoient une confiance filiale, & une tendresse mêlée de veneration, dont les divers mouvemens se succedant les uns aux autres à la vûë de ce qu'elle souffroit, car tous en avoient la connoissance, & de son inalterable douceur au milieu de tant & de si rudes afflictions; tantôt ils ne pouvoient la regarder sans gemir: & d'autres fois la surprise & l'admiration

ſuſpendant la compaſſion, ils étoient tout hors d'eux-mêmes. Les ſentimens de M. Martin avoient encore quelque choſe de plus vif. Plus il pratiquoit ſa vertueuſe épouſe, & plus ſon chagrin de l'avoir renduë malheureuſe, augmentoit: & on l'a vû ſe jetter à ſes genoux, & lui en demander pardon. Pour elle, quant à ce qui regardoit ſon interieur, tant de ſoins & de peines, ne lui avoient rien fait perdre de ſon attrait pour la ſolitude, & ſur l'étonnement où l'on paroiſſoit être de voir dans une femme de dix-huit ans occupée d'un grand commerce, chargée d'un nombreux domeſtique, & ſans autre guide dans les voyes de Dieu que la Loy interieure, une ſi exacte application à ſes devoirs, tant d'aſſiduité à la priere, & une ſi heroïque patience : elle dit qu'on ne voyoit pas ce qu'elle experimentoit dans le fonds de l'ame, ni ce que la bonté de Dieu y operoit ; qu'elle-même ne le concevoit pas, que tout ce qu'elle pouvoit dire, c'eſt qu'elle ſuivoit ſon attrait dans l'oraiſon, & lui obéïſſoit en pratiquant les vertus dont il lui faiſoit naître l'occaſion. Elle entre enſuite dans un aſſez grand détail

de tout ce qui se passoit alors au-dedans d'elle-même ; & je croi qu'on sera bien aise de voir ici ses propres paroles.

« La Divine Majesté, non contente « de m'avoir donné le dégoût des choses « vaines, & la force pour porter les « croix qu'elle avoit permis m'arriver ; « me fortifia l'esprit interieur, & me « donna une grande inclination à la fre- « quentation des Sacremens. J'y acque- « rois un grand courage, & une grande « suavité dans l'ame, avec une foy très- « vive, qui établissoit en moy une ferme « creance des divins mystéres. Il est vrai « que la bonne éducation que j'avois eu « de mes parens, qui étoient bons chrê- « tiens, & fort pieux, avoit fait un bon « fond dans mon ame pour toutes les « choses du christianisme, & pour les « bonnes mœurs ; & lorsque j'y fais re- « flexion, je remercie Dieu des graces « qu'il lui a plû me faire en ce point, « vû que c'est une grande disposition « pour la vertu.

« Cette foy vive me faisoit operer « plusieurs bonnes œuvres. Elle en- « gendroit en mon ame un esprit d'orai- « son qui perfectionnoit ce qu'il y avoit «

» de bon en moy par les graces & faveurs que j'avois reçû du ciel. Je n'avois plus de cœur ni d'esprit que pour le bien : plus j'approchois des sacremens, plus s'augmentoit en moi le desir d'en approcher, parce que j'experimentois que j'y trouvois ma vie, tout mon bien, & un attrait à l'oraison. « Parlant ensuite des effets que produisoit en elle la sainte communion : elle dit, » N. S. m'avoit revelé les veritez de ce divin sacrement avec tant de clarté, que je m'étonnois qu'on eût tant de peine à captiver son entendement pour s'y soûmettre. Eclairée d'une lumiere si vive, comment n'aurois-je pas couru à l'amour ? C'étoit de ce divin aliment d'où je tirois mes forces, pour subsister dans toutes les peines & les fatigues que j'avois à essuyer.

Son assiduité à entendre la parole de Dieu étoit encore pour elle, un merveilleux soutien. » Dès mon enfance, » dit-elle, ayant appris que Dieu parloit par les predicateurs ; je trouvai cela admirable, & j'avois une grande inclination à les aller entendre. La foy que j'avois dans le cœur, jointe

à ce que j'entendois de cette divine pa- «
role ; operoit de plus en plus dans moi «
un amour qui m'incitoit à l'aller écou- «
ter, & j'avois une si grande veneration «
pour les predicateurs, que, lorsque «
j'en voyois quelqu'un par les ruës, je «
me sentois portée d'inclination à le sui- «
vre, & à baiser les vestiges de ses pieds. «
La prûdence me retenoit, mais je les «
conduisois de l'œil, jusqu'à ce que je «
les eusse perdus de vûë. Je ne trouvois «
rien de plus grand, que d'annoncer la «
parole de Dieu ; & c'étoit ce qui en- «
gendroit dans mon cœur l'estime de «
ceux que N. S. honoroit de cet emploi. «
Lorsque j'étois au sermon, il me sem- «
bloit que mon cœur étoit un vase dans «
lequel cette divine parole découloit «
comme une liqueur. Ce n'étoit point «
une imagination ; mais la force de l'Es- «
prit de Dieu, qui étoit dans cette divi- «
ne parole, & qui, par une effusion de «
ses graces, operoit cet effet dans mon «
ame, laquelle ne pouvoit plus ensuite «
contenir la plenitude qu'elle avoit re- «
çuë ; de sorte que j'étois contrainte de «
l'évaporer, en traitant avec Dieu dans «
l'oraison. Il m'en falloit même parler, «

Digitized by Google

« pour me soulager, ce que je faisois a-
» vec une grande ferveur; & même hors
» de l'oraison, je me déchargeois en par-
» lant avec un grand zéle, aux person-
» nes de la maison.
» Une fois en un sermon du S. Nom de
» Jesus que le predicateur avoit nommé
» plusieurs fois cette divine parole, com-
» me une manne céleste, me remplit si a-
» bondament, que tout le jour mon esprit
» ne disoit autre chose que, JESUS, sans
» pouvoir finir. Dieu me donnoit de
» grandes lumieres en cette assiduité à
» entendre sa sainte parole. Mon cœur
» en étoit embrasé nuit & jour; ce qui
» me faisoit parler à ce divin maître d'u-
» ne façon interieure, & qui m'étoit in-
« connuë. La servante de Dieu ne dou-
toît point, lorsqu'elle fut en Canada,
que la providence, en lui donnant ce
goût de la divine parole, n'ébauchât
en elle ce zéle ardent du salut des Ido-
lâtres, qui lui fit depuis entreprendre
de si grandes choses. C'est ce qu'elle
marque dans une lettre à son fils, en ces
termes. » Dès mon enfance, il semble
» que Dieu me disposoit à la grace que
» je possede; car j'avois plus l'esprit
dans

dans les pays éloignez, pour y consi- «
derer les genereuses actions de ceux «
qui y travailloient, & enduroient «
pour J. C. que dans le lieu où j'habi- «
tois. Mon cœur se sentoit uni aux a- «
mes Apostoliques d'une maniere tou- «
te extraordinaire. « C'est ainsi qu'il ne faut rien negliger des attraits qui nous portent à la pieté : ce sont toûjours des graces, & la moindre grace exige de nous une fidéle correspondance, ne dût-elle avoir qu'un effet passager : mais quelquefois ce sont des dispositions à de grandes choses, où elles appartiennent à cet enchaînement de graces par lesquelles Dieu veut nous sauver, & nous ne sçavons quand nous les laissons perir ; ni ce que nous perdons, ni à quels perils nous exposons le salut de nos ames.

Enfin de tous les secours exterieurs, que l'Eglise employe pour nous porter à Dieu ; on peut dire qu'après la predication de la divine parole, il n'en est point de plus efficace, que cet assemblage auguste, & ce bel assortiment de ceremonies, qui forment nôtre culte religieux. Cela faisoit sur le cœur de sa jeune fem-

me une impression qui montre combien sa pieté étoit solide, & fondée sur le veritable esprit du Christianisme.

» L'admiration, dit-elle, que me causoient la sainteté & la majesté de nos » mystéres, augmentoit mon amour, » fortifioit ma foi, & me lioit à nôtre » Seigneur d'une façon toute singuliere. » Lorsque je voyois aux processions la » croix & la banniere, mon cœur » tressailloit de joye. J'avois vû un Ca- » pitaine logé dans nôtre quartier, & » j'avois observé que ses soldats le sui- » voient avec leur drapeau lorsqu'il al- » loit à quelque exercice militaire : con- » siderant donc le Sauveur attaché à la » croix, & la banniere qu'on portoit » devant, je disois en moi-même ; *Ah !* » *c'est celui-là qui est mon Capitaine ; voi-* » *là aussi sa banniere ; je le veux suivre,* » *comme les soldats suivent le leur.* Et » ainsi je suivois la procession avec un » grand sentiment de ferveur. J'avois les » yeux attachez sur le crucifix, & j'al- » lois repetant en mon cœur ; *Ah ! c'est-* » *là mon Capitaine ; je le veux suivre.* Je » me trouvois des premieres pour en-

trer dans l'Eglise, afin de ne rien per- «
dre des ceremonies qui s'y prati- «
quoient. Toute mon occupation dans «
l'interieur, étoit sur ce que je voyois «
& entendois. De sorte qu'un jour, «
dans une procession du saint Sacre- «
ment, mon cœur, & mon esprit fu- «
rent si ravis en Dieu au sujet de ce sa- «
crement d'amour, que je ne voyois «
pas à me conduire; de sorte que je «
marchois au hazard, comme une per- «
sonne qui a trop bû. «

Il n'y avoit que deux ans, que Madame Martin étoit mariée; lorsque la mort lui enleva son époux. Elle demeura ainsi veuve à l'âge de dix-neuf ans, chargée d'un enfant, qui ne faisoit que de naître; sans biens, & dans un état si triste, qu'elle avouë elle-même que ses peines étoient excessives : mais elle
ajoute que Dieu la revêtit d'une for- «
ce & d'un courage qui la rendit supe- «
rieure à tout. Son appui étoit fondé sur «
la promesse que Dieu a faite d'être «
avec ceux qui sont dans la tribula- «
tion : je croyois fermement, dit-elle, «
que Dieu étoit avec moi; puisqu'il l'a «
promis : de sorte que la perte des biens «

» temporels, les procès, la disette, ni
» mon fils, que je voyois aussi-bien que
» moi denué de tout, ne m'inquiétoient
» point. Mon esprit étoit sans aucune
» experience humaine, mais l'Esprit de
» Dieu, qui m'occupoit interieurement,
» me remplissoit de foy & de confiance,
» & me faisoit venir à bout de tout ce
» que j'entreprenois.

Il ne faut pas au reste, s'étonner que Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en liberalité ; repandît ses faveurs avec tant de profusion sur cette ame, qui n'avoit aucune reserve pour lui, ni de recours qu'à sa divine providence. A peine la jeune veuve avoit eu le loisir de reconnoître la triste situation où elle se trouvoit, qu'on lui proposa plusieurs partis très-avantageux. Sa vertu, son bon cœur, son grand esprit, son habileté dans toutes sortes d'affaires, dont elle avoit donné de bonnes preuves, lui tenoient lieu de biens, & la faisoient regarder comme pouvant faire la felicité, & même la fortune de quiconque l'auroit pour épouse. Il sembloit que la providence ne lui permît pas de negliger de si favorables occasions de se relever, &

de donner une ressource à son fils. Mais une sagesse superieure à toute celle des hommes, lui faisoit envisager les choses avec bien d'autres yeux ; jusques-là, qu'un jour qu'on la pressoit extraordinairement, & que pour la vaincre, on lui representoit le bas âge de son fils; la nature du peu de bien qu'elle avoit, qui déperissoit de jour en jour, & la bonne volonté où étoient ses amis de l'aider, supposé qu'elle se rendît traitable : ayant un peu balancé, elle en fut reprise interieurement d'une maniere très-sensible ; & elle a toujours depuis regardé cette espece d'infidelité, comme une des plus grandes fautes, qu'elle eût jamais commises. On voit dans quelques endroits de ses papiers, que l'aversion qu'elle avoit alors du mariage, provenoit de ce que l'esprit de grace, qui la conduisoit, étoit incompatible avec d'autres liens que ceux du ciel : que quoique la mort de son mari lui eût été fort sensible, néanmoins se voyant libre & dégagée ; son ame se liquefioit en actions de graces, de ce qu'elle n'avoit plus que Dieu, en qui son cœur, & ses affections pussent se dilater dans sa solitude.

Ce n'eſt pas qu'elle eût été d'abord quitte de tout embarras des affaires : ſa belle-mere avec qui elle demeuroit, étoit reſoluë de continuer ſon commerce, & il ne lui convenoit point de l'abandonner. Ce n'étoit pas auſſi ſon intention : mais la bonne femme ne laiſſa pas de l'apprehender au point, que le chagrin qu'elle en conçut, & qu'elle tint caché, la fit mourir au bout d'un mois. Cette mort acheva de mettre la jeune veuve dans une entiere liberté, & ce fut alors que malgré tout ce qu'on put lui repreſenter, pour l'obliger par la raiſon de ce qu'elle ſe devoit à elle-même, & de ce qu'elle devoit à ſon fils, de reprendre un nouvel engagement : elle declara nettement qu'elle n'y conſentiroit jamais ; qu'elle vouloit deſormais vivre dans la pure providence ; que Dieu auroit ſoin de ſon fils ; qu'elle le lui avoit conſacré, & qu'elle n'omettroit rien de ce qui dépendroit d'elle, pour lui donner une bonne éducation : mais qu'elle n'avoit pas plus d'inquietude ſur ce qu'il deviendroit, que ſur ce qu'elle deviendroit elle-même ; que celui qui leur avoit ôté les biens, étoit le

même qui nourrit les oyseaux du ciel ; qu'elle étoit assurée qu'ils ne manqueroient jamais de rien, ni l'un ni l'autre, & qu'elle croyoit plus faire pour son fils par cet abandon à la providence, que si elle lui amassoit de grandes richesses.

La suite de cette histoire convaincra les plus incredules, que ni l'esprit d'independance, ni la paresse, ni l'humeur; fruits trop ordinaires d'une devotion mal prise, n'avoient aucune part à cette resolution de Mad. Martin. Qu'elle fut toujours bien éloignée de tenter Dieu, qu'ella ne refusa jamais de sacrifier le repos de sa solitude, quand la charité l'exigea d'elle ; qu'elle ne fit aucune difficulté de se jetter pour le service de ses proches, dans de plus grands embarras, que n'eussent été ceux où un second établissement l'auroit engagée, & cela uniquement parce qu'elle trouvoit moyen d'y satisfaire sa charité, qui fut toûjours sans bornes ; & l'ardeur qu'elle se sentoit pour les humiliations & la dépendance. Ainsi la conduite qu'elle tint au commencement de son veuvage, ne peut être attribuée qu'à

une forte inſpiration, & à un attrait dominant de la part de celui qui ſeul peut aſſujettir les cœurs, & qui dans un ſiécle où l'on eſt à l'excès eſclave de la fauſſe prudence du monde ; a voulu nous donner un exemple qui fût ſans replique, de la ſage folie de l'Evangile.

Mais il ne faut point d'autre preuve que c'étoit l'Eſprit de Dieu qui conduiſoit la ſainte veuve, que ce qui lui arriva dans le tems même qu'on la preſſoit plus fortement de ſe remarier. Voici comme elle le rapporte elle-même :
» Après tous les mouvemens interieurs,
» que la bonté de Dieu m'avoit donnez,
» pour m'attirer à la vraye pureté de
» cœur, en laquelle je ne pouvois en-
» trer de moi-même, parce que juſqu'a-
» lors je n'avois eu aucun directeur ;
» & que je ne ſçavois pas même qu'il
» fallût traiter des affaires de ſon ame
» avec d'autre qu'avec Dieu : ſa divi-
» ne Majeſté voulut enfin me faire elle-
» même un coup de grace ; me tirer de
» mes ignorances, & me mettre en la
» voye où elle vouloit me faire miſeri-
» corde. Ce fut la veille de l'Incarna-

tion de N. Seigneur de l'année 1620. «
comme j'allois le matin vacquer à mes «
affaires ; dans le moment que je me «
recommandois instament à Dieu, avec «
mon aspiration ordinaire, *in te, Domi- «
ne, speravi: non confundar in æternum*; pa- «
roles que j'avois profondement gravées «
dans mon cœur, avec une certitude de «
foi, que le Seigneur m'assisteroit in- «
failliblement : je fus tout-à-coup ar- «
rêtée interieurement & exterieure- «
ment, cela se fit par une subite ab- «
straction d'esprit ; & le tout se passa «
ensuite dans l'interieur. Je demeurai «
debout, & je ne me souviens pas que «
j'eusse aucun usage des yeux, ni que «
je fisse aucune action exterieure. Tou- «
te pensée de mes affaires me fut ôtée. «
Les yeux de mon esprit furent ouverts ; «
& tous les pechez, fautes, & imper- «
fections que j'avois commis, me fu- «
rent representez en gros & en détail, «
avec une distinction & une clarté, qui «
ne peuvent venir que d'une lumiere «
celeste. Au même instant, je me vis «
comme toute plongée dans du sang, «
& mon esprit eut une conviction que «
ce sang étoit celui du fils de Dieu, de «

Digitized by Google

» l'effusion duquel j'étois coupable, & » qui avoit été répandu pour mon salut.

» Si la bonté de Dieu ne m'eût soûtenuë, je croi que je fusse morte de » frayeur, tant la vûë du peché, quelque petit qu'il puisse être, est horrible & épouventable. Nulle langue » humaine ne le peut exprimer. Voir un » Dieu dont la bonté & la pureté sont » infinies, offensé par un vermisseau de » terre; cela surpasse l'horreur même. En » ce moment mon cœur se sentit ravi en » lui-même; & tout changé en l'amour » de celui qui lui avoit fait cette insigne » misericorde, & il s'en ensuivit un regret de l'avoir offensé, le plus grand » qu'il se puisse imaginer; mais non, il » ne se peut imaginer. Ce trait de l'amour est si penetrant, & si inexorable, que pour le satisfaire, je me fusse » jettée dans les flâmmes, & ce qui est » le plus incomprehensible, sa rigueur » semble douce. Elle porte des charmes » & des chaînes, qui lient & attachent » l'ame, de sorte qu'elle la méne où elle » veut; & que cette ame s'estime heureuse, de se laisser ainsi captiver. Or,

en cet excès, je ne perdois point la vûë «
de ce sang dans lequel j'avois été plon- «
gée, & qui avoit été versé pour expier «
mes crimes ; & c'étoit ce qui causoit «
mon extrême douleur. Enfin le même «
trait d'amour, qui avoit ravi mon ame, «
me pressoit fortement de me confesser. «
Revenant à moi, je me trouvai debout «
arrêtée vis-à-vis la petite chapelle des «
PP. Feuillans, qui ne faisoient que de «
s'établir à Tours. Je m'estimai heureu- «
se d'avoir le remede si proche. Je ren- «
contrai un Pere seul, au milieu de la «
Chapelle, qui sembloit n'y être que «
pour m'y attendre. Je l'abordai, & «
pressée par l'esprit qui me conduisoit, «
je lui dis : *Mon Pere, je voudrois bien* «
me confesser, car j'ai commis tel peché : «
& je commençai à lui dire tous les pe- «
chez qui m'avoient été montrez, avec «
une effusion de larmes, qui provenoit «
de la douleur que j'avois dans le cœur. «
Une Dame qui étoit à genoux devant «
le S. Sacrement, put facilement enten- «
dre tout ce que je disois ; car je parlois «
fort haut ; mais je ne me mettois gué- «
re en peine, que d'appaiser celui que «
j'avois offensé. Après que j'eûs tout «

Digitized by Google

» dit, je m'apperçûs que ce bon Pere
» avoit été extremement surpris de la fa-
» çon avec laquelle je l'avois abordé. Il
» me dit avec une grande douceur, que
» je m'en allasse, & que le lendemain je
» vinsse le trouver au confessional. J'o-
» béis, & je ne fis pas seulement reflexion
» que je n'étois pas confessée. Le jour
» suivant, de grand matin, je me rendis
» à son confessional. Je lui redis tout ce
» que je lui avois dit la veille, & il me
» donna l'absolution.

» Comme Dieu, par un effet particu-
» lier de sa providence, m'avoit donné
» ce bon Pere pour confesseur; je n'en
» pris point d'autre tout le tems qu'il de-
» meura à Tours. Il se nommoit Dom
» François de S. Bernard. Je ne lui dis
» pas néanmoins ce qui m'étoit arrivé,
» ni ce qui m'occupoit l'esprit, toûjours
» persuadée qu'il ne falloit parler à son
» confesseur, que de ses pechez: & plus
» d'un an entier, que je me confessai à
» lui, je me comportai de la sorte. Ce
» qui me détrompa, fut que j'entendis
» dire à une bonne fille, qu'il ne falloit
» point faire de penitence, sans la per-
» mission de son confesseur. Aussi-tôt je

parlai au mien de celles que je faiſois: «
il me permit de les continuer, & me «
regla l'ordre que je devois tenir par «
rapport à mes confeſſions & mes com- «
munions. L'effet que produiſit ce que «
je viens de rapporter; fut que je me «
trouvai toute changée. Je voyois à de- «
couvert mon ignorance, qui m'avoit «
fait croire que j'étois bien parfaite, «
que mes actions étoient fort innocen- «
tes, & que j'étois bien aimée de Dieu: «
mais après que N. S. m'eût ouvert les «
yeux; je me voyois telle que j'étois, & «
je confeſſois que mes juſtices n'étoient «
qu'iniquité. «

Voilà ce que l'humble ſervante de Dieu appelloit ſa converſion. L'endroit où elle fut ſi miraculeuſement ſaiſie d'un tranſport extatique, un des plus ſinguliers qui ſe ſoient peut-être jamais vûs; étoit un chemin ſur le haut foſſé de l'ancienne ville. Quand elle fut revenuë à elle-même, elle ſe trouva dans un autre qui conduit à l'Egliſe des Feuillans, & qui l'éloignoit aſſez de l'endroit où elle vouloit aller. Ces lieux ont changé depuis, & celui d'où l'eſprit du Seigneur l'enleva, eſt aujourd'hui la place

d'une fort belle Fontaine, qui sert d'ornement au Palais Archiepiscopal ; mais revenons au recit que je viens d'interrompre.

» Après cette operation de Dieu dans » mon ame, je fus plus d'un an, que » l'impression du sang de J. C. demeura » attachée à mon esprit, avec celle de » ses souffrances ; & sans cesse mon ame » recevoit de nouvelles lumieres, qui » me découvroient les moindres imper- » fections, desquelles j'étois inspirée de » me confesser. Je sentois mon esprit & » mon cœur dans une grande obéissan- » ce & soumission à Dieu, & je suivois » toutes ces pentes. Ce n'est pas que » j'eusse des scrupules ; au contraire, » je possedois une grande paix : mais ce » qui m'étoit montré être peché, ou im- » perfection, c'étoit avec une si grande » clarté, que mon esprit étoit convaincu » dans le moment. J'en parlois à N. S. » je lui representois l'effusion de son » Sang : toutes mes démarches, mon » sommeil même, étoient dans cette oc- » cupation. Je n'avois pas besoin de me- » diter ce que j'avois à faire. L'esprit » qui me guidoit, m'enseignoit tout, &

me conduisoit où il vouloit. «

Ce divin Esprit, qui étoit alors plus que jamais le mobile de ses pensées & de ses actions, lui parloit plus fortement qu'il n'avoit encore fait, de terminer ses affaires, & lui en facilitoit les moyens. Tout lui reussissoit d'une maniere qui étonnoit. Enfin rien ne la retenant plus dans le commerce du monde, elle congedia ses domestiques, ne garda qu'une servante, dont il paroît même qu'elle se défit bien-tôt; & malgré les sollicitations que renouvellerent ses parens pour l'engager à ne pas ainsi enfouir le talent qu'elle avoit pour le negoce, elle prit un habit fort simple, qui marquoit un divorce entier avec le monde; & son pere l'ayant appellée chez luy, elle se logea au plus haut étage, où elle ne pensoit plus qu'à l'éducation de son fils, & à la contemplation des choses celestes. « Je faisois, dit-elle, quelques ouvrages « paisibles, & mon esprit portant tou- « jours son occupation interieure; mon « cœur parloit sans cesse à Dieu, sans « que je le fisse parler par mon action « propre; ce qui m'étonnoit moi-même; « mais il étoit poussé par une puissance «

» superieure, & qui l'excitoit conti-
» nuellement.

Elle ajoûte qu'elle voyoit bien que cette puissance venoit du Sang precieux & des souffrances du Fils de Dieu, que comme la chose lui étoit nouvelle, elle l'admiroit, & que cette admiration produisoit en elle une tendre & respectueuse reconnoissance envers la bonté de Dieu, qui abbaissant sa grandeur, vouloit ainsi se communiquer à elle; que ce lui étoit une chose incomprehensible, que son cœur parlât si familierement & si éloquemment à ce Dieu de Majesté; que néanmoins, bien-loin de s'y opposer, elle s'y laissoit aller, & suivoit cette pente, qui produisoit de plus en plus en elle une haine d'elle-même, un oubli de ses interêts & de ceux de son fils, & une extrême aversion du monde, & de ses façons de faire qu'elle étoit comme la Tourterelle retirée dans son nid, où elle gemissoit pour les pertes du temps qu'elle avoit faites; que la vûë claire qu'elle avoit, que la misericorde de Dieu seroit son partage, & que la divine providence auroit soin d'elle, la faisoit courir au service d'un maître si aimable

aimable; qu'elle trouvoit ſur tout ſa vie dans la frequentation des Sacremens, dans l'aſſiduité à entendre les ſermons, dans l'exercice de la penitence & dans la ſolitude: qu'elle ne pouvoit parler que des choſes de Dieu, ſi ce n'étoit dans les affaires d'obligation; qu'elle ne les regardoit même qu'en paſſant; ſes yeux & ſes oreilles étant fermez à tout ce qui ſe ſentoit tant ſoit peu des amuſemens du ſiécle.

Son fils, qui demeura avec elle juſqu'à l'âge de douze ans, & qu'elle ne quittoit preſque point; a depuis proteſté qu'il étoit ravi hors de lui-même, lorſqu'il rappelloit en ſa memoire les impreſſions ſaintes, & les ſalutaires inſtructions qu'elle lui donnoit; & qu'il ne pouvoit revenir de ſon étonnement, lorſqu'il ſe repreſentoit la vie céleſte qu'elle menoit; les ſoupirs enflammez qui ſortoient continuellement de ſon cœur, ſa modeſtie, & la retenuë de ſon maintien; n'étant pas moins grave, & compoſée, ſeule, & éloignée de la vûë des hommes, que ſi elle eût été en la preſence des perſonnes à qui elle auroit dû marquer plus de reſpect; en ſorte,

conclut-il, qu'il étoit aisé de voir qu'elle avoit sans cesse devant les yeux la Majesté divine.

Cette forte application à Dieu, ne lui faisoit pas oublier le prochain. Elle sçavoit sur cela, les obligations des veuves; & ne pouvant aider les pauvres de ses biens, qu'elle avoit perdus : elle s'appliquoit à leur rendre les services les plus capables de mortifier la nature. Elle avoit fait la recherche des pauvres qui avoient les jambes ulcerées & pourries, & leur avoit assigné des temps pour se rendre chez elle. Elle commençoit par les faire placer dans un fauteuil; puis, se mettant à genoux devant eux, elle lavoit & nettoyoit leurs playes, & y appliquoit ensuite des fomentations, & des onguens, dont elle avoit fait provision. Son fils, seul temoin, pour l'ordinaire, de ses actions de charité; ajoute qu'elle paroissoit penetrée de respect pour ces membres vivans du Corps de Jesus-Christ, & qu'elle approchoit son visage si près des ulceres qu'elle pansoit; qu'il n'étoit pas possible qu'elle ne fût toute infectée de la mauvaise odeur qui en sortoit.

Il n'y avoit guére qu'un an que Madame Martin menoit cette vie, lorſqu'elle eût occaſion de faire voir que la charité pouvoit plus ſur elle, que ſon interêt propre, & celui de ſon fils. Une de ſes ſœurs, qui étoit engagée dans un fort grand commerce, la pria de vouloir bien la ſoulager. D'abord cette propoſition l'effraya : elle ſentit quelque repugnance à ſacrifier ce même repos, auquel elle avoit ſacrifié ſa fortune. Cependant, après avoir conſulté Dieu, elle fit de fort bonne grace ce que ſa ſœur ſouhaitoit d'elle, & le ciel ne tarda pas à l'en recompenſer : » Notre Seigneur, dit-elle, me voulut montrer que c'é- « toit lui qui m'avoit engagée dans ce tra- « cas, en me conferant un nouveau « don d'oraiſon. C'étoit une liaiſon avec « J.C. touchant ſes ſacrez myſtéres. J'ex- « perimentois principalement que ce di- « vin Sauveur étoit *la voye, la verité, &* « *la vie.* (S. Jean 14.6.) La voye, que mon « ame avoit une inclination continuelle « à ſuivre ; la verité, qu'elle croyoit avec « la plus grande certitude, & qui lui pa- « roiſſoit ſi évidente, qu'elle diſoit : Je « n'ai pas la foi, ô mon Dieu ! puiſque «

» vous me montrez vos biens, & la verité de ce que vous êtes avec tant de » clarté, & d'une maniere qui me dit » tout. Vous êtes la vie, qui me rem» pliſſez. Ouy, *j'ai ouvert la bouche, &* » *vous l'avez remplie de vôtre vie, & de* » *vôtre divin Eſprit.* (Pſ. 118. 131.) » Ce Dieu de bonté me faiſoit encore ex» perimenter ce qu'il dit ailleurs: *Je ſuis* » *la porte, ſi quelqu'un entre par moy, il* » *ſera ſauvé. Il entrera, & ſortira; &* » *trouvera des pâturages.* (S.Jean 10.9.) » J'entrois en lui, & par lui, & y dé» couvrois les divins myſtéres, qui m'é» toient comme des pâturages abondans. » J'en ſortois, ſans en ſortir pour entrer » dans les emplois où il m'avoit miſe; & » j'y rentrois par un redoublement d'a» mour, qui portoit mon ame à ne point » ceſſer de prendre ſa nourriture dans » les biens de ce divin Paſteur, qui ope» roit en elle une communication de ſa » vie, & de ſon eſprit.

Dans la ſuite de ce recit, la vertueuſe veuve raconte, que, lui étant alors tombé entre les mains quelques livres, qui enſeignoient la méthode de l'oraiſon mentale, où apparemment, ſelon l

coutume de ceux qui traitent cette matiere, en representoit avec force & avec quelque sorte d'exageration, le danger auquel s'exposent les ames qui tiennent une autre route : elle se persuada que, pour marcher sûrement dans la pratique de la vie spirituelle, il falloit suivre avec une très-grande exactitude tout ce qui y étoit prescrit ; & que pour s'y conformer, elle fit de très-grands efforts, qui n'eurent point d'autre suite, que de lui causer de violentes douleurs de tête ; que dans cet état, Dieu lui fit connoître qu'il avoit eu pour agreable le motif qui l'avoit fait agir ; puisque, malgré la violence du mal qu'elle ressentoit, elle n'avoit point cessé de joüir d'un très-grand repos d'esprit, & de goûter une très-douce paix interieure, accompagnée de la presence de Dieu, aux volontez duquel la sienne demeuroit tranquillement soumise & attachée ; que sur ces entrefaites, le livre de l'Introduction à la vie devote, composé par le B. Evêque de Geneve, lui ayant été communiqué : elle en tira beaucoup de lumieres pour la vie interieure ; qu'elle commença dès-lors à sentir que son esprit se debarras-

ſoit ; & que ſon confeſſeur s'en étant allé, le P. Dom Raymond de ſaint Bernard, qui étoit un des hommes de ſon temps, des plus éclairez dans les voyes de Dieu, & qui fut alors envoyé à Tours, pour y gouverner la maiſon des PP. Feuillans ; prit ſoin de ſa conſcience, donna à ſa conduite une application toute particuliere, lui défendit de mediter, & lui commanda de s'abandonner entierement à l'Eſprit de Dieu. Qu'au même temps, la Majeſté divine lui imprima une ſi haute idée de la pureté qu'une ame doit avoir, pour être digne de lui être entierement conſacrée ; qu'il ne ſe peut croire combien elle devint ſenſible aux plus legeres imperfections ; & avec quelle attention elle veilla depuis ſur elle même, pour n'en plus commetre.

» Notre-Seigneur, continue-t-elle » enſuite, me lioit toujours de plus en » plus à lui. Un jour que j'étois en » oraiſon devant le ſaint Sacrement, je » me trouvai dans un grand recueille- » ment interieur, & il me fut montré » que Dieu étoit comme une grande mer, » qui rejettoit de lui, tout ce qui reſſent » la mort, & l'impureté. Il m'inſtrui-

» soit par là, qu'il vouloit de moi une très-grande pureté de cœur ; ce qui « me donna une telle delicatesse interieu- « re, que le moindre atôme d'imperfe- « ction me sembloit une monstrueuse « impureté, qui separoit mon ame de ce « Dieu de pureté. Je ne voulois autre « chose, qu'être abîmée dans cette gran- « de mer, de crainte d'amasser des souil- « lures, qui me rendissent indigne d'ê- « tre toute à Dieu. Je ne faisois que di- « re, ô pureté ! ô pureté ! cachez-moi « en vous, ô grande mer de pureté ! rien « ne me pouvoit distraire, & il me sem- « bloit que cette grande mer eût rompu « ses bornes sur moi, que j'y étois toute « submergée, & que je perdois de vûë tou- « te autre chose. «

Un autheur qui écrivoit il y a environ cinquante ans, & qui avoit été depositaire d'une bonne partie des secrets de la servante de Dieu ; dans un traité qu'il a fait, pour exhorter ses freres à travailler au salut des ames, & où pour les engager à un emploi si noble, il releve extremement la beauté & l'excellence d'une ame qui est en grace : dit que Dieu fit voir un jour à nôtre sainte

veuve, qu'il ne nomme pas, mais que l'on ſçait qu'il avoit en vûë, une ame qui eſt épurée, non-ſeulement de tout peché ; mais encore de toute imperfection volontaire ; & qu'elle diſoit depuis que c'étoit une choſe ſi belle & ſi raviſſante ; que ſi les hommes la pouvoient voir ; ils mépriſeroient tout le reſte, pour en faire leur felicité, en attendant que Dieu lui-même ſe decouvrît entierement à leur eſprit. C'eſt apparemment la même viſion qui eſt rapportée à la ſuite du Journal que je viens de citer. Voici les propres paroles de la ſervante de Dieu.

» Je recevois tous les jours de nouvel-
» les graces de Notre-Seigneur. Une
» fois pendant mon oraiſon, il me don-
» na une vive lumiere de la pureté qu'il
» faut avoir, pour s'unir vraiment à lui.
» Je voyois d'une façon admirable, une
» ame, & tout enſemble la Majeſté de
» Dieu. Cette ame avoit une pureté cé-
» leſte, ſans aucun atôme d'imperfe-
» ction. Ainſi, ſans entre-deux, elle ſe
» joignoit à ſon Dieu, qui l'attiroit com-
» me un aimant ſacré, pour l'abîmer en
» ſon ſein : & il me fut enſeigné que telle

étoit la pureté de la très-Sainte Mere « de Dieu. Cette façon de voir n'étoit « point imaginaire, & n'avoit rien de ce « qui peut tomber sous les sens. C'étoit « une lumiere toute spirituelle, qui fai- « soit connoître les choses plus parfaite- « ment sans comparaison, que ce que « nous voyons des yeux du corps. J'ai « vû depuis, dans la Theologie mystique « de saint Denys, une expression qui « peut m'aider à me faire entendre : c'est « ce qu'il appelle *voir Dieu en de trés- « claires tenebres.* «

Après cette vûë, Dieu me fit voir si « clair, que la plus petite chose me sem- « bloit impureté ; & j'avois une conti- « nuelle attention que rien n'approchât « de mon cœur, qui pût l'empêcher de « s'unir à son unique bien. Je trouvois « de la faute par tout. L'amour est si ja- loux, que sans pitié, il veut que tout « soit consumé, & que ce cœur soit sans « tache, puisque c'est le lieu où il fait « ses divines fonctions. Aussi, quand « j'ai commis quelque imperfection, la « premiere chose à quoi je pense, lorf- « que je veux me familiariser avec Nô- « tre-Seigneur, c'est à lui demander par- «

» don. Je ne puis vivre, qu'il ne me
» l'ait accordé ; ce que je connois par la
» cessation du reproche interieur. Un
» jour j'étois tombée dans une imper-
» fection qui me donnoit bien de la con-
» fusion, & me rendoit toute craintive
» devant Dieu. Il me fut dit interieure-
» ment, mais en maniere de plainte
» amoureuse ; *si un peintre avoit fait un*
» *beau tableau, seroit-il bien content qu'on*
» *jettât de la fange dessus* ? O Dieu ! si
» j'avois été humiliée, & penetrée de
» honte ; je le fus encore bien davanta-
» ge après cette parole. Jamais je ne me
» vis dans un plus grand anéantissement.
» Une de ces paroles dite dans l'inte-
» rieur, fait plus d'effet, que tout ce
» que les creatures les plus saintes pour-
» roient dire. Elle reveille l'ame en un
» instant ; & quoi que ce soit pour la re-
» prendre & la corriger : elle n'en est
» point abbatuë, mais plûtôt elle en
» court avec plus de promptitude, &
» plus d'allegresse, dans la pratique des
» vertus. Elle n'a point de repos, que
» sa paix ne soit faite avec celui qui l'a-
» vertit si amoureusement. Mais com-
» ment demande-t-elle pardon ? il faut

qu'elle agiſſe comme elle ſe ſent pouſ- «
ſée. Quand j'euſſe employé tout le jour «
à parler d'affaires neceſſaires, cela ne «
m'eût point tirée de cette grande vüë «
de Dieu. Mais ſi j'y avois été un peu «
trop libre ; ſi je m'étois laiſſé aller à «
quelque parole inutile, ou à quelque «
évagation d'eſprit ; pour peu que ç'eût «
été ; je ſentois cette liaiſon interieure «
s'affoiblir en moi, & comme voulant «
s'écouler, avec un très-grand repro- «
che interieur. Cela me faiſoit connoî- «
tre combien cette divine Majeſté veut «
qu'une ame qui l'approche de près, «
ſoit pure, & aille droit ; puiſqu'elle ne «
lui permet pas de faire la moindre at- «
tention à d'autres objets, qui la pour- «
roient diſtraire, & qu'il lui fournit en «
ſoi tous les plaiſirs capables de la con- «
tenter ; afin qu'elle n'en cherche point «
d'autres hors de lui. «

Enfin, l'amour de la pureté ſe grava dés-lors ſi puiſſamment dans cette ame innocente ; qu'elle ſe mettoit toûjours du côté de Dieu dans la vengeance, que, par un amour jaloux, il vouloit tirer de ſes fautes les plus legeres : & quoique dans la ſuite, nous la devions

voir gemir sous les peines les plus accablantes ; elle trouvoit tant de justice en ce que les moindres impuretez fussent punies, au préjudice de tout autre interêt, qu'elle consentoit, & souhaitoit même, que ses fautes les plus legeres, le fussent avec la plus grande rigueur : elle auroit même beaucoup mieux aimé souffrir les peines de l'éternité ; pourvû que l'amitié de Dieu lui fût conservée ; que de rien voir en elle, qui fût contraire à cette adorable & infinie pureté. Elle étoit entrée si avant dans les intentions de cette pureté divine contre elle-même ; que quand il lui refusoit ses caresses & ses dons ; elle en avoit de la joye, & l'en remercioit ; parce que, disoit-elle, les retenant en lui-même, il les conservoit dans leur pureté : au lieu que, s'il les lui eût donnez, elle les eût souillez par sa misere.

Ce qu'elle pratiquoit ainsi pour elle-même, elle le conseilloit à tous ceux à qui elle avoit occasion de parler des choses spirituelles : & elle n'a jamais rien tant recommandé que cette admirable disposition d'esprit, si propre à s'attirer de plus en plus les graces du ciel.

Cependant elle étoit chez sa sœur dans une situation assez étrange. Du moment qu'elle y étoit entrée, elle s'étoit mise à la cuisine, & s'étoit chargée de ce qui auroit dû être l'emploi des dernieres servantes. Ce n'étoit pas pour cela qu'on l'avoit appellée ; mais Dieu, qui avoit ses desseins, permit qu'on ne pensa plus qu'elle pouvoit être bonne à d'autres choses, & que pendant trois ou quatre ans, non-seulement les maîtres, mais les serviteurs mêmes, la traitassent avec une extrême hauteur. » L'Esprit de grace, qui me conduisoit, dit-elle, « me faisoit cacher tous les talens que « Dieu avoit mis en moi, afin de demeurer « obscure, comme une pauvre creature « qui ne sçavoit rien, & n'étoit capable « de rien, que d'être sa servante des « serviteurs. J'en faisois la fonction dans « les occasions les plus humiliantes ; & « la bonté de Dieu permettoit qu'on me « traitât fort imperieusement. J'aimois « tant cette abjection, qu'une fois je dis « à mon confesseur, que je craignois d'y « avoir de l'attache. Il sçavoit jusqu'où « on poussoit les choses, & ma peur étoit « qu'il ne me tirât de cet abbaissement, «

» comme il le pouvoit ſans peine. Plus
» je fais reflexion ſur cette ſituation,
» plus je l'eſtime : l'ame eſt vraiment ca-
» chée *dans les trous de cette pierre vive,*
» *& dans les cavernes de cette divine ma-*
» *ſure*, (Cant. 2. 14.) où elle eſt comme
» jettée, pour ne plus vivre que de l'Eſ-
» prit de ce divin Sauveur.

Ainſi, bien loin que ni l'ingratitude de ſon frere, & de ſa ſœur, ni la dureté des domeſtiques la rebutaſſent; elles ne contentoient pas même encore l'inſatiable deſir qu'elle avoit des croix, & des humiliations. En faiſant la cuiſine, elle prenoit plaiſir à ſe brûler, tandis que ſon cœur ſe conſumoit dans un autre feu. Elle ne ſouffroit pas que d'autres qu'elle priſſent le moindre ſoin des domeſtiques dans leurs maladies; elle leur rendoit les ſervices les plus bas. Au milieu de tout cela, elle goûtoit une joye ſi grande, que quelquefois elle en avoit des ſcrupules. Elle regardoit ſon frere & ſa ſœur, qui en uſoient ſi mal avec elle; comme les perſonnes du monde à qui elle avoit le plus d'obligation.

Quelque tems avant le départ de ſon premier confeſſeur, elle avoit obtenu de

lui la permiſſion de faire vœu de chaſteté perpetuelle. Elle avoit alors vingt-un an. Il y avoit long-tems qu'elle s'y ſentoit interieurement portée d'une maniere fort preſſante ; mais ſon confeſſeur n'avoit pas jugé à propos d'y conſentir, qu'auparavant il ne l'eût miſe à de très-fortes épreuves. Dès qu'elle eut fait ſon ſacrifice, elle connut par un redoublement extraordinaire de grace qu'il avoit été agréé. Voici ce qu'elle en dit elle-même. Dès que je me mettois à ge- « noux devant mon crucifix, mon eſprit « étoit emporté en lui. Tout ce que je « pouvois faire, étoit de lui dire : c'eſt « l'amour qui vous a reduit en cet état. « Si vous n'étiez pas amour, vous n'au- « riez pas ſouffert de la ſorte. Après ce- « la, mon cœur ne pouvoit plus ſouffrir « que des impreſſions de cet amour. Si « quelque fois il vouloit ſortir de cette « forte contention, il ne pouvoit dire « que ces paroles : Non, ſi vous n'étiez « pas amour, vous n'auriez pas fait des « choſes ſi grandes. En ſemblables occa- « ſions, je me ſuis trouvée dans un bat- « tement de cœur ſi étrange, que je n'en « pouvois plus. S'il ſe fût fendu, cette «

» mort eût été le comble de mes desirs ;
» puisqu'elle m'eût mise en liberté d'al-
» ler jouir de celui que je ne pouvois
» concevoir qu'amour. Hors de là mon
» ame étoit dans une *tendance* continuel-
» le à sa bonté, pour qu'elle m'accor-
» dât la possession de son esprit : car je
» ne concevois rien de souhaitable, que
» de posseder l'esprit de J. C. L'ame le
» veut suivre d'une maniere que ce divin
» Esprit lui fait concevoir. Elle dit avec
» l'Époux : *tirez-moi après vous, & nous*
» *courerons à l'odeur de vos parfums.* (Cant.
» 1. 13.) Cependant quoiqu'elle ait ces
» desirs, elle est dans un grand abbaisse-
» ment interieur, se reconnoissant in-
» digne de la possession où elle aspire.
» Elle cherche à aneantir la partie infe-
» rieure qui se laisse conduire, & reduire
» où l'esprit la veut mener. L'esprit, de
» son côté, lui fait part de tous les biens
» par une onction sacrée qui adoucit
» tous ses travaux. Et de la sorte étant
» d'accord avec l'eprit, elle court après
» les abbaissemens, & comme si c'étoit
» les choses les plus précieuses ; elle n'a
» point d'autre soucy, que la crainte
» qu'on ne s'apperçoive qu'elle souffre
trop,

trop, & qu'on n'entreprenne de lui «
ravir son bonheur. «

Un si grand amour des souffrances, tant de courage, & une si exacte fidelité à correspondre aux graces du ciel, ne pouvoient pas manquer de gagner le cœur de celui qui ne nous invite à l'aimer, que pour avoir lieu de nous témoigner son amour, & nous combler de ses bienfaits. Aussi ce fut alors que la servante de Dieu ayant posé les fondemens d'une solide humilité, d'une pureté de cœur incroyable, & de la plus parfaite abnegation : elle commença à élever fort haut l'édifice de la perfection; & c'est ici proprement que l'on commence à reconnoître la necessité de la faire parler sur ce qui se passa dans son ame. Elle s'éleve effectivement si haut, & parle un langage si divin, qu'il faudroit être inspiré du même esprit qui la possedoit, pour trouver des expressions qui égalassent les siennes : c'est ce qu'on va voir au livre suivant, dans lequel je ne ferai guére que copier ses memoires.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Dieu prepare la sainte Veuve à d'insignes faveurs par un grand degagement des sens. Il lui donne un puissant attrait pour quelque chose qu'il ne lui fait pas encore connoître. Necessité d'un Directeur, & quel il doit être. Ses austeritez, sa prompte obeissance aux inspirations divines. Dieu commence à lui faire entrevoir ce qu'il a dessein de faire en sa faveur. Son Directeur la fait retirer de l'état humiliant où on la tenoit dans la maison de son frere. Son application à Dieu parmi les plus grands embarras. Elle soupire plus que jamais après la qualité d'épouse du Sauveur. Elle connoît que Dieu l'appelle à l'état religieux, les raisons qu'elle a de differer de l'embrasser. Ses pensées sur les vœux de Religion & sur les vertus qui y repondent. Elle fait des veux pour le tems qu'elle restera dans le siécle. Dieu établit son ame dans une paix inalterable qui n'empêche point qu'elle n'aspire fortement à la qualité d'épouse. Effets sensibles de la communion dans son ame. Elle augmente ses austeritez. Elle éprouve diverses sortes de tentations. Sa fidelité dans cette épreuve, & de quelle maniere elle en est recompensée. Elle reçoit de nouvelles graces qui l'unissent de plus en plus avec le Sauveur. Sa douceur & sa patience dans des occasions delicates. Ravissement extraordinaire où elle reçoit de grandes lumieres sur le mystére de la Sainte Trinité. Excellente instruction pour discerner ces lumieres celestes. Nouvelles preparations de la part de Dieu pour le mariage mystique. Elle rentre dans ses peines. Nouvel état d'oraison. Elle reçoit de grandes lumieres sur les attributs de Dieu dans un ravissement. Dans un

Digitized by Google

quatriéme ravissement Dieu la prend pour son épouse après lui avoir communiqué de nouvelles lumieres sur le mystére de la Sainte Trinité. Son zéle pour empêcher que Dieu ne soit offensé. Elle en est recompensée par un redoublement de caresses de la part de son divin époux. Elle souffre un martyre d'amour, & en tombe malade. Elle change de disposition. Les mesures qu'elle prend pour éviter l'illusion. Elle pense serieusement à se faire Religieuse. Son attrait pour les Carmelites. On la presse d'entrer aux Feuillantines L'Evêque de Dol la veut attirer dans sa Ville pour la faire Religieuse de la Visitation. On lui promet de la recevoir aux Ursulines. De fortes tentations, & puis la fuite de son fils traversent ce dessein. Exemple admirable de son humilité, ce qui la soutient dans sa peine. On parle mal de sa sortie du siécle. Elle demande à son fils son agrément pour le quitter, & l'obtient. Elle entre aux Ursulines.

SI Dieu est admirable dans ses Saints, quand il fait par eux de grandes choses, quoiqu'alors ils ne soient que les instrumens de ses merveilles : combien plus l'est-il, lorsqu'il opere en eux ces miracles de son immense liberalité ; qu'il les divinise en quelque sorte, les transformant en lui, par l'affluence des dons celestes dont il les inonde ? Ce que nous avons vû jusqu'ici de la préparation que nôtre sainte veuve a apporté aux operations divines ; peut nous faire juger que le Dieu de bonté vouloit répandre sur elle ses faveurs sans mesure ;

mais on ne laissera pas d'être encore surpris du recit qu'elle en fera. Voici comme elle le commence.

» Dès que la divine Majesté m'eût
» communiqué le don d'oraison, elle me
» donna, ce me semble, la grace de sa
» sainte présence. C'étoit ce qui me soû-
» tenoit & m'établissoit dans un collo-
» que continuel avec Nôtre Seigneur,
» & bien que pour lors mon esprit regar-
» dât cet aimable Sauveur comme Dieu-
» homme; toutefois l'imagination n'y
» avoit point de part. Tout se passoit en
» l'entendement & en la volonté, d'une
» façon toute spirituelle, & avec une
» très-grande pureté. J'avois quelque-
» fois un sentiment interieur que Nôtre
» Seigneur étoit proche de moi; & cette
» compagnie que je portois par tout,
» étoit si suave, que je n'ai point de ter-
» mes pour l'exprimer. Dans cet état,
» tout ce qui se passe en l'ame est plus
» spirituel & fort abstrait. Dieu lui fait
» experimenter qu'il lui veut retirer le
» soutien de ce qui est corporel; pour la
» mettre dans une disposition où elle soit
» plus détachée, ayant été jusques-là
» soûtenuë par les sens. Effectivement

la douceur que lui procuroit la divine presence de Nôtre Seigneur lui faisoit dire : *Vôtre nom est un parfum répandu. Les jeunes filles vous ont tendrement aimé : elles ont sauté, & tressailli de joye, en songeant à la douceur de vos mammelles.* (Cant. 1. 2.) Ces jeunes filles sont les puissances inferieures de l'ame, & tout ce qui est de la partie sensitive. Ces premieres approches du divin époux y répandent une jubilation plus douce que toute suavité ; ce qui fait couler sans mesure des larmes plus précieuses que tous les trésors imaginables.

J'ai dit que l'ame se sentant plus épurée, ne sçait où on la veut mener. Elle a *une tendance* à quelque chose, qu'elle ne connoît pas. Cependant elle s'abandonne, & ne veut que suivre le chemin que lui fera voir celui à qui elle tient avec tant d'ardeur. On lui ouvre l'esprit de nouveau pour la faire entrer dans un état de lumiere. Elle conçoit mieux qu'elle n'a encore fait, que Dieu est comme une grande mer qui ne peut souffrir rien d'impur. Cette lumiere produit de grandes choses en l'ame, & je vis pour lors une dispro-

» portion infinie entre la pureté de l'es-
» prit humain, & celle qui est requise
» pour entrer dans l'union, & la com-
» munication avec la divine majesté. O
» mon Dieu! qu'il y a d'impuretez à pur-
» ger, pour arriver au terme, auquel
» l'ame aiguillonnée par l'amour de son
» souverain & unique bien, a *une ten-*
» *dance* si ardente & si continuelle! de
» quelle importance est la pureté de
» cœur en toutes les operations tant in-
» terieures qu'exterieures! l'Esprit de
» Dieu est un censeur inexorable. Et
» après tout, ceci n'est que le premier
» pas, & l'ame peut en décheoir en un
» moment. Je fremis quand j'y pense.
» La correspondance est ici absolument
» necessaire, aussi bien que l'abandon de
» tout soi-même, à la divine providence
» & à la conduite d'un directeur dont il
» faut suivre les ordres à l'aveugle, pour-
» vû que ce soit un homme de bien, ce
» qui est fort aisé à reconnoître. Car le
» Seigneur ne permet pas qu'une ame
» qui s'est ainsi abandonnée, s'y trom-
» pe. Mon Dieu, que je voudrois pu-
» blier bien haut l'importance de ce
» point! il conduit l'ame à la vraye sim-

plicité qui fait les Saints. "

Après que la servante de Dieu eut reconnu la necessité de cet abandon, & combien la soustraction des secours, & des consolations sensibles étoit profitable à l'ame, elle se porta avec un courage qui ne se peut dire, à entrer dans cet état de dévouëment, & courut à pas de geant dans cette carriere.

Cet état d'oraison, continue-t-elle, " qui a soustrâit à l'ame le soutien qu'el- " le avoit de l'humanité sacrée de Nôtre " Seigneur, quoiqu'étonnante à l'abord; " lui fait experimenter qu'elle a gagné, " & que cette soustraction n'a été que " pour l'avancer par la pratique solide " des vertus provenantes de l'Esprit de " Jesus-Christ, sur tout de l'humilité, " de la patience, & de la charité. A me- " sure que mon ame s'approchoit de " Dieu, la haine de moi-même, & l'hu- " milité croissoient, & me faisoient faire " des actions de plus en plus humiliantes. " Mon ame cependant ne laissoit pas de " se porter vers Dieu par une pente pu- " rement spirituelle. Je le voulois posse- " der d'une façon qui m'étoit inconnuë, " & à laquelle lui-même me disposoit. "

» Je le rencontrois dans toutes creatures, » & dans les fins pour lesquelles il les a » faites : mais c'étoit par une contem- » plation si épurée de la matiere, que » rien n'étoit capable de me distraire. » Quelquefois m'adressant à la majesté » divine avec ce passage dans l'esprit ; *O* » *Dieu ! vous avez fait toutes choses, &* » *par vôtre volonté elles ont été créées ;* (Apoc.4.4.) mon ame connoissoit plus » que ces paroles semblent exprimer ; » & fondoit en louanges & en actions » de graces : & quoiqu'elle s'estimât ce » qu'elle étoit, basse & vile creature ; » néanmoins *sa tendance* étoit de le posse- » der par un titre qui lui étoit encore in- » connu, & qu'elle pressentoit : mais on » lui découvroit qu'il y a des dispositions » necessaires pour cela, qui lui man- » quoient. C'est pourquoi elle eût vou- » lu passer par les flâmes, pour arriver » où elle prétendoit. Il n'y avoit point » de travaux qu'elle n'embrassât ni le » jour ni la nuit, pour tâcher d'acque- » rir cette dignité ; quoiqu'elle vît bien » qu'elle ne la devoit attendre que de la » pure bonté de son Dieu.

» L'ame dans cet état, fait tout son

poſſible pour gagner le cœur de celui “
dont elle attend tout ; & lui de ſon cô- “
té, il la remplit d'un nouvel eſprit de “
penitence, qui fait qu'elle traite ſon “
corps comme un eſclave. Elle le char- “
ge de haires, de cilices & de chaînes, le “
fait coucher ſur le bois, couvert ſeule- “
ment d'un cilice ; le fait paſſer une par- “
tie de la nuit à ſe mettre en ſang par “
des diſciplines ; manger de l'abſynthe, “
pour ne plus trouver aucun goût dans “
les alimens, & ne prendre de ſommeil “
que ce qu'on ne peut lui refuſer. Ce “
même eſprit de penitence lui fait pen- “
ſer les playes les plus infectes ; l'obli- “
ge à s'en approcher & à chercher mê- “
me des charognes, pour mortifier l'o- “
dorat. Enfin il ne lui donne aucun re- “
pos, & il invente continuellement de “
nouveaux moyens de ſouffrances. S'il “
ſe preſente quelque petit divertiſſe- “
ment, l'eſprit lui dit qu'il faut quitter “
tout pour aller faire quelque peniten- “
ce, où il la force à ſe retirer, pour “
s'entretenir avec Dieu dans la ſolitude. “
Le corps ſe laiſſe conduire comme un “
mort, & ſouffre tout, parce que la vi- “
gueur de l'eſprit de grace l'a ſurmon- “
té, & reduit. “

Un jour cet esprit, purifiant par une maniere d'inspiration, qui lui ôtoit presque toute liberté de resister; l'obligea d'aller trouver son directeur, pour lui dire tous les pechez & toutes les imperfections de sa vie, de les lui laisser par écrit; & de le prier de les exposer à la porte de l'Eglise, avec son nom; afin que tout le monde connût combien elle avoit été infidéle à son Dieu. Elle ressentit dans cette occasion une contrition si vehemente, & répandit tant de larmes; que son directeur vit bien que c'étoit l'Esprit divin qui la faisoit agir, & que son ame étoit blessée d'une playe que l'amour lui avoit faite. Cependant il parut trouver fort mauvais son procedé, & la renvoya d'un air tout à fait capable de la deconcerter. Elle ne se découragea pourtant point. Sa constance & son humilité charmerent ce Religieux. Il prit son papier; mais au lieu de l'attacher à la porte de l'Eglise, comme elle l'en avoit instamment prié, il le brûla.

L'obéïssance que la servante de Dieu rendit à l'esprit qui l'avoit inspirée, lui attira de nouvelles graces. Une des

principales, fut la manifestation de cet état inconnu, où elle dit qu'elle aspiroit avec tant d'ardeur. Un jour qu'elle s'entretenoit familierement avec Nôtre Seigneur, & que son cœur étoit dans un mouvement extraordinaire *de tendance* à ce bonheur, qu'elle ne pouvoit comprendre : J. C. lui dit distinctement ces paroles, *Sponsabo te mihi in fide* : *sponsabo te mihi in perpetuum* : (Osée 2. 19.) mais il lui fit voir en même tems qu'elle n'avoit pas encore tous les ornemens necessaires pour ce mariage mystique, dont ils lui donnoit des assurances, & que lui seul pouvoit la disposer à un état si sublime. Elle ne tarda pas en effet à sentir que Dieu operoit en elle de plus grandes choses qu'à l'ordinaire.

Je changeai, dit-elle, tout-à-coup, « de disposition : car au lieu que je sentois l'esprit de Dieu s'insinuer en mon « ame avec une extrême douceur, aussitôt que je me mettois en oraison : il me « falloit chercher un lieu caché, & « m'asseoir, ou m'apuyer ; sans cela, je « fusse tombée devant tout le monde. J'étois puissamment tirée ; & en un moment, sans avoir le loisir ni le pouvoir «

„ de faire aucun acte interieur ; il me
„ sembloit que j'étois toute abîmée en
„ Dieu, qui ne me laissoit aucun pou-
„ voir d'agir. C'est une souffrance d'a-
„ mour, & il faut pâtir tant qu'il lui
„ plaît. Il semble à l'ame qu'elle est pâ-
„ mée sur ce qu'elle aime. J'étois ainsi
„ une heure ou deux. Cela se terminoit
„ avec une très-grande douceur d'es-
„ prit ; & j'étois toute étonnée que je
„ me retrouvois dans mon entretien or-
„ dinaire, me familiarisant avec Nôtre
„ Seigneur, mais plus fortement & plus
„ puissamment que par le passé. Pour le
„ corps, cela me l'affoiblissoit plus que
„ toutes les austeritez que je faisois ;
„ mais je trouvois du soulagement dans
„ les actions exterieures. Je courois à la
„ pratique des vertus ; & tout me ser-
„ voit à m'unir davantage au sacré Ver-
„ be incarné, qui me pressoit sans cesse,
„ & il m'étoit impossible de m'entretenir
„ d'autre chose. Personne ne s'apperce-
„ voit de ce qui se passoit en moi, par-
„ ce que dans l'action même je m'entre-
„ tenois aussi librement avec Nôtre Sei-
„ gneur, qu'à l'oraison. Je chantois en-
„ suite les louanges de mon Jesus ; puis

je prenois une plume, & j'écrivois mes "
passions amoureuses, pour évaporer la "
ferveur de l'esprit; car autrement la "
nature n'eût pû y resister. Cet état "
étoit une grande misericorde de Dieu "
sur moi, mais il ne laissoit pas d'être "
aussi-bien crucifiant : & j'avois besoin "
d'une grande foi, dautant que, quand "
je sentois quelque soustraction de gra- "
ce, & que je n'avois plus ce soutien si "
fort : j'étois comme un oyseau en l'air, "
qui n'a rien à quoi se prendre; & je "
demeurois dans la pure souffrance, en "
attendant qu'il plût à cette divine bon- "
té de m'en retirer. "

Cependant son confesseur ne jugea pas à propos de la laisser plus long-tems dans l'état d'humiliation où on la retenoit; & après quatre ans, il fit ouvrir les yeux à son frere & à sa sœur sur l'irregularité de leur conduite à l'égard d'une personne qui les touchoit de si près; qui n'avoit par aucun endroit merité un traitement si rude, & dont ils pouvoient tirer des services plus essentiels que ceux qu'elle leur rendoit. Ils la prierent donc de prendre la direction de toutes leurs affaires; & quelque repugnance qu'elle

eût à y consentir, il fallut ceder à l'autorité de celui qui lui tenoit la place de Jesus-Christ. Son beaufrere étoit commissionnaire general pour le transport des marchandises dans toutes les parties du Royaume, & avoit outre cela, un Office considerable dans l'Artillerie. A la faveur de ces deux emplois, il entreprenoit quantité d'autres affaires, qui l'obligeoient d'avoir chez lui un nombre prodigieux de domestiques de toutes les sortes; car pour ne dépendre de personne, il avoit dans sa maison tout ce qui lui étoit necessaire en hommes, chevaux, harnois, coches, chariots. La charitable veuve se chargea generalement de tout cela, & ne relâcha rien des premiers soins, que l'humiliation, qui y étoit attachée, lui rendoit plus chers. Au milieu de tant d'embarras, elle assure qu'elle ne perdit rien de son application à Dieu, & que son esprit fut toujours abîmé dans la majesté divine. A la voir, on eût dit qu'elle étoit toute entiere à ce qu'elle faisoit & à ce qu'on lui disoit. Néanmoins lorsqu'il ne s'agissoit pas de ce qui étoit de son devoir, elle ne voyoit & n'entendoit rien. Quelque fois elle

passoit des jours entiers ou dans des écuries, ou dans un magasin ; & d'autres fois il étoit minuit, qu'elle étoit encore sur le port à faire charger & décharger des marchandises. Tout cela, dit-elle, « ne me détournoit pas de Dieu, mais « plûtôt je m'y sentois fortifiée ; parce « que tout étoit pour la charité, & non « pour mon profit particulier. Quand « j'étois surchargée d'affaires, je m'a- « dressois à Jesus mon refuge ordinaire, « & ma confiance en lui me rendoit tout « facile. Je le caressois & demeurois « aussi tranquille que si j'eusse été dans « un desert. Ce puissant secours me fai- « soit embrasser courageusement & « gayement tout ce que je connoissois « lui être agreable. Quelquefois je me « retirois pour l'entretenir dans la soli- « tude ; aussitôt on me rappelloit, & j'al- « lois joyeusement, en disant : Allons, « mon doux amour ! vous le voulez. Je « suis contente puisque je vous possede. « Je sentois une legereté nompareille, « faisant tout pour le bien-aimé. J'étois « de très-bonne humeur avec tout le « monde ; ce qui faisoit croire que je « faisois tout par inclination ; mais c'é- «

» toit mon union avec Dieu, qui me
» donnoit cette gayeté.

Dans un autre endroit, parlant de
» ces mêmes diſpoſitions, elle dit : j'é-
» tois étonnée de ce que Nôtre Seigneur
» me faiſoit tant de graces, & me préve-
» noit ſi amoureuſement, me donnant
» la hardieſſe d'aſpirer à la qualité d'é-
» pouſe ; mais il me manquoit encore
» quelque choſe, & ſur cela mon ame
» languiſſoit, quoiqu'elle fût unie de
» volonté à celui qui la faiſoit ainſi lan-
» guir & ſouffrir. Je faiſois mon poſſible
» pour gagner ſon cœur ; & un jour que
» j'étois dans ces ſentimens, il me mit en
» l'eſprit le premier verſet du Pſeaume,
» *Niſi Dominus ædificaverit domum.* (Pſ.
» 126.) Une grande lumiere ſe répan-
» dit en même tems dans mon ame, &
» me donna l'intelligence de ces paroles.
» Je vis clairement l'impuiſſance de la
» créature pour s'élever d'elle-même à
» Dieu ; ſi lui-même ne mettoit la main
» à l'œuvre, & je me ſentis établie dans
» une grande abnegation de moi-même,
» & dans une humilité genereuſe, qui
» n'attendant rien de ſoi, eſperoit tout
» de Dieu.

Il

« Il ne se peut dire combien les ardens « desirs qui sont produits par cet amour, « causent à l'ame de peines & de souf- « frances. Elle ne voudroit pourtant pas « en sortir, si ce n'est pour posseder ce- « lui qu'elle aime, & à qui elle deman- « de un baiser de sa bouche. Il lui sem- « ble qu'elle à sans cesse les bras étendus « pour l'embrasser; & comme si elle le « possedoit déja, elle dit: *Mon bien-ai- « mé est à moi, & moi je suis toute à lui. « Il est comme un autre moi-même; c'est « mon tout, c'est ma vie.* Tous ses mouve- « mens, toutes ses attentions; tout ce « qui est en elle, tend vers son bien-ai- « mé; mais c'est dans les actions les plus « humbles qu'elle l'embrasse plus étroi- « tement. Qui pourroit dire à quoi l'a- « mour reduit la creature pour la faire « courir après lui? il la captive sous ses « amoureuses loix; & elle n'estime rien « sa vie, pourvû qu'elle le possede. Il « n'y a rien qu'elle ne fasse pour en ve- « nir là. «

C'étoit dans les chemins, & par tout où la conduisoient ses affaires, que ces choses se passoient, sans que rien fût capable de l'en détourner. Nuit & jour

elle ſoupiroit après ce qui lui avoit été promis. Elle ne donnoit preſque plus d'autre nom à Nôtre Seigneur, que celui d'amour ; parce qu'étant une fois en oraiſon, penetrée des plus vifs ſentimens d'humilité & de reſpect ; ce divin Sauveur lui dit : *Tu m'appelles ton grand Dieu, ton maître, ton Seigneur ; & tu dis bien, car je ſuis tout cela : mais auſſi je ſuis charité. L'amour eſt mon nom, & c'eſt celui que je veux que tu me donnes. Il n'y en a point qui me plaiſe davantage, ni qui exprime mieux ce que je ſuis à l'égard des hommes.* Son ame à ces paroles, fut remplie d'une douceur inexprimable. Cet aimable nom lui demeura ſi fortement imprimé dans l'eſprit & dans le cœur, que quand elle parloit à Jeſus-Chriſt ou de Jeſus-Chriſt, elle ne l'appelloit plus que ſon Amour, ſon très-pur & très-chaſte Amour.

Cependant, dès le moment qu'elle s'étoit vûë veuve, les premiers ſentimens qu'elle avoit eu dès ſon enfance pour l'état religieux, s'étoient fortement reveillez : mais elle devoit l'éducation à ſon fils. Ainſi, quoiqu'elle fût dès-lors convaincuë que Dieu la vouloit en Re-

ligion ; elle crut que le tems n'en étoit pas encore venu, & qu'elle devoit rester dans le monde, jusqu'à ce que son fils pût se passer de ses soins. Je portois, dit-elle, ce joug necessaire par ac- « quiescement aux ordres de Dieu, qui « cependant tenoit mon cœur dans un « cloître, & mon corps dans le siécle. « Mais comme il sembloit ne se plaire « qu'à me faire sans cesse de nouvelles « misericordes, dans les ardens desirs « que j'avois de posseder l'esprit de Je- « sus-Christ : il me faisoit experimenter « les grands & infinis trésors qui sont « cachez dans les conseils du saint Evan- « gile, à l'observation desquels il appelle « les ames choisies. Il me faisoit voir sur « tout ceux que renferment la pauvre- « té, la chasteté & l'obéïssance ; que je « voyois être des vertus éminentes que « Nôtre Seigneur avoit choisies & pra- « tiquées dans tout le cours de sa vie « mortelle ; afin de nous servir d'exem- « ple. Dans la pauvreté d'esprit, mon « ame concevoit des choses si hautes & « si divines, que tous les Royaumes du « monde, & tout ce qui peut tomber « sous les sens & dans la conception de «

» l'esprit humain, ne lui paroissoit que
» bouë & néant. Elle en étoit si ravie &
» si charmée, que si ç'eût été une cho-
» se qui eût pû s'acheter en donnant sa
» vie, & qu'elle eût eu un million de
» vies, elle les eût données pour posse-
» der un si grand trésor : mais elle voyoit
» que son prix n'étoit pas de la terre.
» Ah ! mon Dieu, il faut que toute paro-
» le, & toute conception cesse ; car il
» n'est point de langue qui puisse dire,
» ni d'esprit qui puisse penser, ce qui
» étoit communiqué à mon ame de cet-
» glorieuse & magnifique pauvreté d'es-
» prit, & des deux autres vertus qui en
» sont inseparables.

» Or, bien que ces hautes vertus s'en-
» tendent des vœux effectifs de la Reli-
» gion, regardant néanmoins la chose
» en elle-même, ces vertus ne sont que
» des premieres demarches dans la voye
» de la sainteté, en comparaison de l'es-
» prit de ces mêmes vertus, qui n'est
» autre que l'esprit de Jesus-Christ ; car
» comme ce divin Sauveur est le chef de
» l'Eglise, & que tous les fidéles sont sous
» son Domaine : il y a dans ce Domai-
» ne certaines ames choisies, qui sont

les ames religieuses ; & parmi celles- «
là, il y en a encore de plus singuliere- «
ment choisies, qui sont la plus noble «
partie de son Royaume, & dans les- «
quelles ce divin Chef influë avec abon- «
dance sa vie & son esprit, plus ou «
moins, selon son choix & son divin plai- «
sir. C'est à ces ames qu'il communi- «
que cet esprit vivifiant, qui les mene à «
cette veritable pauvreté substantielle «
& spirituelle, qui ne peut être l'ouvra- «
ge que de sa main toute puissante. «

Après que cette ame si élevée, a ainsi expliqué la doctrine toute celeste, qu'elle puisoit à la source, dans ses communications intimes avec la sagesse increéée : elle revient à ce qui la regarde personnellement. Lorsque toutes ces «
lumieres operoient dans mon esprit, «
je ne voyois pas qu'il me fût possible de «
parvenir à la possession des richesses «
immenses que je voyois enfermées dans «
ces sublimes vertus, ausquelles toute- «
fois mon ame tendoit, comme à ce qui «
formoit la couche royale de l'époux. «
Elle vouloit néanmoins gagner son «
cœur, & ses amours. C'est pourquoi «
ayant déja fait le vœu de chasteté, je «

» me ſentis puiſſament inſpirée de faire
» encore celui d'obéïſſance & de pau-
» vreté, en la façon que mon état le
» pouvoit ſouffrir. Mon directeur, après
» bien des examens, y conſentit : mais
» tout le reſte dépendoit de Dieu ; car ſa
» créature eſt trop foible pour avancer
» un pas d'elle-même. Ce qui dépend
» d'elle c'eſt ſon conſentement, l'obéïſ-
» ſance & l'abandon de ſoi-même : car
» encore que Dieu ſoit le maître abſolu ;
» néanmoins ayant créé l'ame noble, il
» la traite noblement, & lui laiſſe ſon li-
» bre arbitre. Mais cette ame, après
» qu'il l'a vaincuë, lui donne tout. Elle
» ne veut rien qu'être entierement dé-
» pouillée. Mon vœu d'obéïſſance étoit
» pour mes directeurs, pour mon frere,
» & pour ma ſœur. Je leur étois ſoumi-
» ſe comme un enfant l'eſt à ſon pere.
» Il y avoit à ſouffrir ce que Dieu ſçait ;
» mais j'étois encore traitée trop douce-
» ment. Pour la pauvreté, je n'avois rien
» à mon uſage, que ce que ma ſœur me
» donnoit ; & elle me donnoit plus que
» je ne voulois. Toutes les affaires de
» mon fils étoient dans la pure providen-
» ce de Dieu, qui me portoit à en agir

ainsi : & comme je trouvois des biens « immenses dans la pauvreté d'esprit, je « ne pouvois procurer à cet enfant que « ce trésor inestimable : de sorte que je « ne faisois rien ni pour lui ni pour moi. «

Un jour étant en oraison, où je ca- « ressois le divin Jesus, il me dit au cœur « ces paroles, *pax huic domui*. Ce fut un « nouveau charme pour me consumer « d'amour ; car cela fut plus penetrant « que la foudre. Cette parole eut un tel « effet, que jamais depuis je n'ai perdu « la paix interieure un seul moment ; « quelque croix que j'aye eu à porter, « rien ne peut empêcher mon cœur de se « conformer à Dieu ; & quoique j'aye « quelquefois des peines extrêmes, je les « vois toujours dans sa paix par une heu- « reuse conformité, ne voulant que ce « que veut l'Amour. Il n'y a rien d'heu- « reux en cette vie, comme la possession « de cette paix. C'est une nourriture du « Paradis & une vie de Dieu, ou du « moins, c'est un gage de celle dont nous « jouïrons dans l'éternité. «

Cette paix charmante que goûtoit la vertueuse veuve, ne diminuoit en rien l'ardeur avec laquelle nous l'avons vûë

ſoûpirer après l'heureux état qui lui avoit été montré. Ce mélange admirable de diſpoſitions, qui paroiſſoient contraires, produiſoit un amour qui ſouffroit une langueur continuelle. En cet » état, dit-elle, l'ame eſt en Dieu, & » lui parle ; ſon eſprit lui donnant une » amoureuſe activité, qui lui fait parler » un langage divin. L'ame n'eſt pas dans » la poſſeſſion des biens qu'elle attend ; » & l'époux ſemble ſe plaire à la faire » ainſi mourir de langueur. Le plus grand » ſoulagement qu'elle trouve, eſt dans » la communion journaliere, où elle eſt » aſſurée quelle poſſede ſa vie. Non ſeu- » lement la foi vive lui en donne la cer- » titude ; mais ce Dieu de bonté, lui- » même, lui fait experimenter par une » liaiſon d'amour, que c'eſt lui qu'elle » reçoit. Quand tout le monde enſem- » ble lui diroit le contraire ; elle mour- » roit pour la confeſſion de cette verité. » Mon corps briſé par les penitences, & » épuiſé par les fatigues que je prenois » pour le ſervice du prochain, retabliſ- » ſoit ſes forces en mangeant ce pain » divin. Mais quoiqu'avec une certitu- » de de foi & de jouïſſance, j'euſſe poſſe-

dé mon bien-aimé dans la sainte com- « munion ; néanmoins, mon ame reve- « noit à *sa tendance* ordinaire, ce qui me « donnoit de très-grands desirs de mou- « rir. *Enseignez-moi, mon bien-aimé*, « lui disois-je en gemissant, *où vous prenez* « *votre repos pendant la chaleur du midi.* « (Cant. 6.) Emmenez-moi dans vos jar- « dins, & dans la solitude, où rien ne « m'empêche de jouïr de vos sacrez em- « brassemens. Quoiqu'il fût en moi, il « sembloit s'enfuir de moi & se retirer « dans sa lumiere, inaccessible aux Sera- « phins mêmes. «

Il falloit que les effets de la divine Eucharistie fussent bien sensibles en elle, pour lui conserver toute sa vigueur au milieu des austeritez dont elle affligeoit son corps ; car elles étoient excessives. Quand au milieu de l'hyver elle s'étoit laissé transir de froid, elle se dechiroit impitoyablement par des disciplines armées de pointes. Ensuite elle se revêtoit d'une haire dont les nœuds entroient dans les playes qu'elle venoit de se faire ; & en cet état, elle alloit se jetter sur une planche, pour prendre un peu de repos. L'été elle se servoit

de disciplines d'orties; mais d'une maniere si terrible, & se mettoit le corps tellement en feu, qu'il lui sembloit être dans une chaudiere bouillante. Cela duroit trois jours; après quoi elle recommençoit. Nous avons vû qu'elle mêloit de l'absynthe dans tout ce qu'elle mangeoit. Hors des repas, elle en tenoit dans sa bouche, pour en goûter l'amertume à longs traits: mais comme on s'apperçût que cette mortification lui ruinoit l'estomach, on la lui défendit. A force de coucher sur le bois, elle se rendit insensible le côté sur lequel elle se mettoit; mais il lui en coûta beaucoup, avant que d'en venir là. Elle avouë que de toutes les austeritez, celle-là fut la plus sensible; parce que la dureté du bois & la pesanteur du corps, lui faisoient entrer dans la chair les crins du cilice dont elle étoit revêtuë; ensorte qu'elle ne pouvoit presque dormir. Elle prenoit plaisir à se refuser tout ce qui étoit de son goût, & il ne lui étoit presque plus possible de se contenter en quoi que ce fût. Quelque fois elle s'en alloit passer la nuit dans une caverne, & elle s'y partageoit, comme ailleurs, entre la

priere, la penitence & le repos; si l'on peut appeller repos un sommeil pris de la maniere que nous venons de voir, il est assez surprenant que son confesseur lui ait permis tout cela : mais elle assure que l'inspiration étoit si forte & si visible, qu'il n'étoit pas possible de s'y opposer. Ceux qui ont de l'experience dans la conduite des ames, trouveront cette raison bonne : les autres doivent au moins suspendre leur jugement. D'ailleurs, jamais Madame Martin ne fut incommodée de ses penitences; au contraire, elle y recevoit une nouvelle vigueur : mais ce qu'elle ajoûte est encore, ce me semble, plus capable de la justifier, & celui qui avoit la conduite de son ame. Voici comme elle parle.

Je n'avois point d'heures pour mes « penitences, & il me falloit suivre l'ins- « piration sur le champ; car quoi qu'el- « le se fît sentir dans une grande paix; « elle avoit tant de force & de persua- « tion, qu'il falloit aller où elle me por- « toit. Je ne manquois jamais d'y rece- « voir de nouvelles graces, & une aug- « mentation de ma paix interieure. D'ail- « leurs, mes austeritez n'ont jamais rien «

» dérangé de mes devoirs, ni apporté
» aucun trouble à ceux avec qui j'étois.
» Tandis qu'ils s'entretenoient sur diffe-
» rentes choses, je me retirois douce-
» ment, & je donnois à Dieu le temps
» qu'il vouloit; puis je retournois. Avoir
» toujours un Dieu present & ne pas lui
» obéïr, cela est impossible. Voir qu'il
» est l'amour même, cela est encore plus
» pressant. L'ame ne demande qu'à lui
» complaire, & à faire amoureusement
» ce qu'il veut qu'elle fasse. Au moin-
» dre mouvement qu'elle ressent, elle dit:
» Allons, mon amour, allons à la croix.
» Alors il semble qu'elle vole. D'ailleurs
» plus elle souffre, plus elle est unie à
» son Dieu; & elle est entre ses mains,
» comme le fer entre les mains du for-
» geron.

Madame Martin vêcut ainsi jusqu'à l'âge de vingt-trois ans. Dieu qui n'avoit point encore permis au démon de troubler la paix de son ame, voulut alors qu'elle fût mise à l'épreuve des tentations. Tout d'un coup elle perdit absolument le goût des choses de Dieu: & au lieu de cette allegresse, avec laquelle elle se portoit à tous ses exerci-

ces, elle y reſſentoit des repugnances extrêmes. La douceur & la patience à l'égard du prochain, ne lui avoient juſques-là preſque rien coûté : elle ſe trouva d'une ſenſibilité & d'une aigreur d'eſprit, qui lui euſſent fait bien faire des fautes, ſi elle ne ſe fût extremement obſervée. Dépendre en tout d'un directeur, lui parut un joug intolerable ; & elle eut ſur cela des aſſauts ſi violens à ſoutenir, qu'elle en étoit quelquefois hors d'elle-même. Les ſcrupules ſe joignirent aux tentations, & elle en eut ſur tout de très-importuns ſur la conduite qu'elle tenoit touchant les affaires domeſtiques & les interêts de ſon fils. Elle ſe repreſentoit à elle-même comme une mere dénaturée ; & ſon abandon à la divine providence étoit dans ſon imagination frapée comme une veritable préſomption. La ſituation où elle ſe trouvoit dans la maiſon de ſa ſœur, quoiqu'il n'y eût rien d'humiliant qui ne fût volontaire ; lui devint un eſclavage indigne d'une perſonne d'honneur. Enfin, elle ſe vit attaquée de tous côtez, ſans que perſonne pût ni la ſoulager ni la conſoler. Elle propoſoit bien

ſes doutes ; mais les deciſions de ſon directeur ne la raſſuroient point. Elle ne recevoit pas plus de ſoutien du côté de l'interieur ; toutes les puiſſances de ſon ame étoient comme dans une entiere ſtupidité : & quoique ſa raiſon ne fût pas ſi troublée, qu'elle ne vît bien qu'il n'y avoit rien à craindre ; elle n'en étoit pas moins tourmentée. La crainte d'être trompée la ſaiſiſſoit ſouvent. Elle ſentoit toutes les puiſſances de l'ame comme liées ; enſorte qu'elles ne pouvoient agir. Dans la peinture qu'elle nous a laiſſée de cet état, elle dit que d'elle-même, elle n'auroit pû ſupporter la tentation, ſi cette parole du Prophete ne ſe fût verifiée en elle : *Je ſuis avec lui dans la tribulation.* (Pſ. 90. 15.) Elle ajoute que cette experience n'eſt pas ſenſible, mais que le Seigneur influë dans l'ame une vertu ſecrete & *fonciere*, qui aide à porter le fardeau ; ce qui rend invincibles ceux qui ont de la fidelité. La ſienne fut heroïque dans tout le cours de cette épreuve ; elle ne manqua à rien de ce qu'elle devoit à Dieu, & ne tomba pas dans la moindre impatience. Lorſqu'elle y penſoit le moins,

elle se sentoit tout à coup soulagée, & au même moment elle reconnut que l'état affligeant par où elle venoit de passer, étoit une disposition necessaire à de nouvelles faveurs. Alors, dit-elle, «
mon ame transportée par une puissan- «
ce qui la mettoit dans un état passif, «
parloit à Dieu dans une très-grande «
privauté, sans qu'il fût en mon pou- «
voir de l'empêcher. Ce sont des plain- «
tes amoureuses, ce sont des gemisse- «
mens indicibles; chaque retour sem- «
ble devoir consumer l'ame. Un attrait «
la porte à l'amour du bien-aimé du Pe- «
re Eternel, & lorsqu'elle croit en aller «
jouïr & se perdre dans son sein, une «
lumiere sortie de la grandeur de sa «
Majesté, le lui dérobe; mais ce n'est «
que pour aiguillonner davantage l'a- «
me, qui dans ses retraites, ressent de «
nouveau ses langueurs. Si j'eusse crié «
bien-haut, cela m'eût soulagée. Ce «
sont des affections ardentes, qui ne se «
peuvent décrire. Je m'enfermois dans «
un lieu à l'écart : je me prosternois «
contre terre, pour étouffer mes san- «
glots, & tout ensemble, pour gagner «
par un abbaissement interieur celui «

Digitized by Google

» pour qui ſoupiroit mon ame ; l'amour
» ni la privauté, ne diminuant en rien
» le reſpect. Je ne trouvois de ſoulage-
» ment que dans les actions de charité ;
» c'étoit ce qui me faiſoit vivre ; j'en
» cherchois les occaſions. Les macera-
» tions me ſervoient auſſi beaucoup,
» quoique je ne les fiſſe que pour châ-
» tier mon corps, & pour adorer les
» ſouffrances du ſuradorable Verbe in-
» carné, dont je voulois gagner le cœur
» en revanche de ce qu'il avoit ravi le
» mien.

» Il ne me laiſſoit en repos ni le jour
» ni la nuit. J'avois regret du ſommeil
» que je prenois, quoiqu'il fût fort
» court, & je m'éveillois fort ſouvent
» en oraiſon. Ce qui me faiſoit le plus
» ſouffrir dans le monde, c'eſt que je le
» voyois tout contraire à l'eſprit de Je-
» ſus-Chriſt. Mon eſprit, qui ne voyoit
» rien d'eſtimable, que les ſaintes & di-
» vines maximes du Fils de Dieu ; ne
» pouvoit comprendre comment elle el-
» les étoient ſi peu ſuivies de ceux qu'on
» appelle bons chrêtiens. Comme j'étois
» dans ce ſentiment, qui me faiſoit por-
» ter une eſpece de martyre, Nôtre Sei-
gneur,

gneur, dont les amabilitez ſont infinies, « me découvroit d'une maniere très-ſpirituelle. Tout ce qu'il a fait pour les « hommes, & à quel point ſon amour « pour eux l'a reduit. Durant un Carême, il me découvrit le ſacré myſtére « de ſon Incarnation d'une façon dont « je ne l'avois jamais conçu ; mais depuis « ce tems-là, j'ai lû quelque choſe qui « y avoit du rapport. «

Cette vûë & cette application continuelle me donnoit un nouvel amour « pour la Religion ; où hors de l'embarras du monde ſe pratiquent les maximes du fils de Dieu, je gemiſſois & « trouvois de jour en jour plus peſans les « liens qui me tenoient dans le monde. « Cependant appliquée de corps aux « choſes exterieures, j'avois l'eſprit « lié au ſuradorable Verbe incarné. Si « l'horloge ſonnoit & qu'il me fallût « compter les heures ; j'étois obligée de « les compter par mes doigts ; parce que « cet intervalle mettant de l'interruption « à mon colloque amoureux, j'étois dans « un état violent. En écrivant les tems « de prendre de l'ancre étoient de precieux inſtans, dont je ne perdois rien. «

„ Tout mon exterieur paroiſſoit joyeux, „ à cauſe de la paix qui inondoit mon „ cœur, & parce que mon ame étoit unie „ à un objet infiniment agreable.

Il eſt rare qu'on tombe dans l'illuſion, & qu'on prenne pour des illuſtrations divines & des touches d'un attrait violent les écarts d'une imagination échauffée, & les effets naturels d'un temperament tendre, quand on cherche Dieu, ſans ſe rechercher ſoi-même en rien. Que ſi avec cela on ne fait aucun fond ſur ſes propres lumieres; ſi on fait plus de cas des exercices de la charité, de l'humilité, & de la patience chrêtienne, que des faveurs du ciel; on peut dire qu'il n'y a rien à craindre dans ce que les voyes interieures ont de plus ſingulier: & autant qu'on doit témoigner de zéle pour reprimer ces faux ſpirituels, qui ne parlant que d'états ſurnaturels & d'operations celeſtes, ſont ſur ce qui les touche d'une delicateſſe inconnuë à ceux qui paroiſſent agir davantage ſelon l'eſprit du monde: autant eſt-on obligé de prendre contre les prétendus eſprits forts, les interêts de ce petit nombre de veritables myſtiques, qui ſont la gloire

de l'Eglise, & l'une des plus précieuses portions du troupeau de Jesus-Christ. Or il n'y eut peut-être jamais personne de qui il fut plus aisé de juger de quel esprit elle étoit animée, que nôtre vertueuse veuve. Exposée tous les jours aux importunitez d'une multitude de domestiques & d'ouvriers, on la vit toujours conserver une égalité d'ame, qui ne convient point à la foiblesse d'un esprit trompé de bonne foi, ni à la vanité de celui que la présomption auroit entrainé dans l'illusion. On l'a même vûe conserver toute sa tranquillité dans des conjonctures, où il s'agissoit de toute sa reputation. Je ne croi pas au reste qu'on trouve à redire que je rappelle de tems en tems ces sortes de considerations. Comme tous ne sont pas en état de reconnoître les veritables operations de Dieu en elles-mêmes : il faut donner des regles pour les connoître par les effets. Il est vrai qu'il s'en trouve quelquefois d'un caractére si singulier, & qui sont si bien marquées, qu'elles emportent conviction, & desarment toute la sagesse humaine ; & je croi pouvoir dire que tel est ce qui suit.

» La divine Majesté me poursuivant
» sans cesse par la communication de ses
» graces & de ses lumieres ; & voulant
» me faire quelque don extraordinaire,
» me donnoit une disposition de pureté
» toute particuliere, qui me portoit à
» l'aneantissement de moi-même. Un
» matin, c'étoit la seconde fête de la
» Pentecôte, comme j'entendois la sain-
» te Messe, ayant les yeux élevez vers le
» ciel, en un moment ils furent fermez ;
» & mon esprit élevé & absorbé dans la
» vûë de la très-sainte & très-auguste
» Trinité, toutes les puissances de mon
» ame étoient arrêtées, & souffroient
» l'impression qui leur étoit donnée de ce
» sacré mystére ; & cette impression étoit
» sans forme ni figure, mais plus claire
» que toute lumiere. D'abord elle me fit
» connoître que mon ame étoit dans la
» verité ; & cette verité me fit voir en un
» moment l'admirable commerce qu'ont
» ensemble les trois divines Personnes :
» l'amour du Pere, qui se contemplant
» soi-même engendre son Fils, lequel
» est de toute éternité. Mon ame étoit
» informée de cette verité d'une façon
» ineffable. Elle étoit veritablement

abîmée dans cette lumiere. Ensuite elle voyoit l'amour mutuel du Pere & du Fils qui produisent le Saint Esprit ; ce qui se fait par un reciproque plongement d'amour, sans mélange & sans confusion. Je recevois l'impression de cette production, entendant ce que c'est que spiration & production ; spiration active & spiration passive. Mais la pureté de cette spiration & de cette production est si sublime & si haute, que je n'ai point de termes pour l'exprimer. Voyant les distinctions, je connoissois l'unité d'essence entre les trois divines Personnes ; & quoiqu'il me faille plusieurs mots pour le dire : en un moment, sans intervalle de tems, je connoissois l'unité, les distinctions, les operations dans elles-mêmes & hors d'elles-mêmes. Neanmoins en une certaine maniere spirituelle j'étois éclairée par degrez, selon les operations des trois divines Personnes hors d'elles-mêmes.

Dans le même attrait & dans la même impression, la très-sainte Trinité instruisoit mon ame de ce qu'elle operoit elle-même par communication

» en la ſuprême Hierarchie des Anges,
» à ſçavoir des Cherubins, des Seraphins
» & des Thrônes, lui ſignifiant ſes ſain-
» tes volontez, ſans interpoſition d'au-
» cun eſprit créé : & je connoiſſois diſ-
» tinctement les operations & les rap-
» ports de chacune des divines perſon-
» nes dans chacun des chœurs de cette
» ſuprême Hierarchie. Que le Pere
» Eternel habite dans les Thrônes, par
» où m'étoient ſignifiées la pureté & la ſo-
» lidité de ſes penſées éternelles. Que le
» Verbe par la ſplendeur de ſes lumie-
» res ſe communique aux Cherubins;
» que le Saint-Eſprit ſe répand dans les
» Seraphins, & les remplit de ſes ar-
» deurs. Qu'enfin toute la très-ſainte
» Trinité, en l'unité de ſa divine eſſen-
» ce ſe communique à cette ſuprême
» Hierarchie, qui manifeſte les volontez
» divines aux autres eſprits celeſtes, ſe-
» lon les ordres qu'elle en reçoit. Mon
» ame étoit toute perduë dans ces gran-
» deurs. Il ſembloit que la divine Ma-
» jeſté ſe plût à l'illuminer de plus en
» plus en des choſes qui paſſent infini-
» ment la foibleſſe de la creature. Il
» me fut encore montré que quoique la

Divinité ait mis de la ſubordination « dans les Anges, pour recevoir l'illu- « mination les uns des autres par degrez : « toutefois lors qu'il lui plaît, elle les « illumine par elle-même, ce qu'elle fait « auſſi en ce monde à quelques ames « choiſies. J'entendois & experimentois « auſſi de quelle maniere mon ame étoit « créée à l'image de Dieu ; que la me- « moire avoit raport au Pere Eternel, l'en- « tendement au Fils, & la volonté au S. « Eſprit ; & que par une eſpece de reſ- « ſemblance avec la ſainte Trinité, l'ame « eſt trine en ſes puiſſances, & une en « ſa ſubſtance.

Il ſeroit aſſez difficile de comprendre comment, ſans aucune operation particuliere de Dieu, une jeune femme ignorante a pû avoir des lumieres ſi pures, & trouver des expreſſions ſi juſtes & ſi élevées ſur ce qu'il y a de plus incomprehenſible dans nôtre ſainte Religion. On voit dans ſes autres écrits, pluſieurs particularitez de ce raviſſement, que je ne croi pas devoir omettre. Elle dit dans un endroit, que par intervalle elle revenoit à elle ; mais qu'auſſi-tôt l'Eſprit la raviſſoit de nouveau, & l'abſorboit

toute en lui. Que l'impreſſion qu'elle ſouffrit alors de la ſainte Trinité, étoit ſans forme ni figure ſenſible : que le terme de lumiere, ni celui même d'impreſſion, ne lui paroiſſent pas propres, parce qu'ils tombent ſous les ſens, & qu'elle n'en trouve point pour exprimer ce qui ſe paſſa en elle. Que ſon ame ſe trouvoit dans la verité, & entendoit en un moment l'ineffable commerce des perſonnes divines entre-elles. Lorſque » je dis, ajoute-t-elle, que Dieu me le » fit voir, je ne veux point dire que ce » fut un acte ; parce que cet acte eſt en- » core dans la diction, & paroît mate- » riel, mais c'eſt une choſe divine. En » un mot, l'ame étoit abîmée dans ce » grand ocean, où elle voyoit & enten- » doit des choſes inexplicables. Quoique » pour en parler il faille du tems, l'a- » me neanmoins voyoit en un inſtant le » myſtére de la generation éternelle du » Fils, engendré par le Pere, & de la » production du Saint-Eſprit, qui proce- » de du Pere & du Fils ; le tout ſans mé- » lange ni confuſion. L'ame quoi qu'a- » bîmée dans ce tout, ne pouvoit pro- » duire aucun acte ; parce que cette

immenſe lumiere qui l'abſorboit, la « rendoit impuiſſante à lui parler ; & « quoiqu'ainſi anéantie dans cet abîme « de lumieres comme le neant dans le « tout ; cette ſuradorable Majeſté l'intro- « duiſoit par ſon immenſe & paternelle « bonté, lui communiquoit de grands « ſecrets de ce divin commerce du Pere « au Fils, & du Pere & du Fils au Saint- « Eſprit par leur embraſſement recipro- « que & leur amour mutuel. Cette gran- « de operation me fit changer d'état : je « fus un long eſpace de tems que je ne « pouvois ſortir de l'application aux trois « Perſonnes divines ; ce qui me cauſa « une très-grande apprehenſion d'être « trompée, & que ce ne fût quelque pié- « ge du diable pour m'amuſer & retar- « der en la vie ſpirituelle & dans la pra- « tique des vertus. «

Je demeurai ainſi toute craintive, « juſqu'à ce qu'étant une fois en oraiſon, « plus peinée qu'à l'ordinaire, une voix « interieure me dit : Demeure-là comme « la colombe dans ſon nid. En ce mo- « ment, je fus aſſurée & en paix. Je de- « meurai en ce myſtére comme dans une « couche divine, où je prenois mon re- «

» pos & mon repas : car les paroles de
» Dieu ſont des œuvres & une manne
» celeſte. O Ciel ! qu'eſt-ce que demeu-
» rer en Dieu ? cela ne ſe peut dire.
» Et il eſt à remarquer qu'il n'en eſt
» pas des lumieres qui viennent de Dieu
» par une forte impreſſion, comme de
» celles qui ſe puiſent dans les livres, &
» qui viennent de l'inſtruction des hom-
» mes. Celles-cy s'oublient facilement ;
» mais celles-là ſont une telle impreſſion
» en l'ame, qu'on s'en ſouvient toujours,
» & qu'on y demeure fortement établi.
» Lorſqu'on lit, ou qu'on entend parler
» des myſtéres de la foi après ces viſions
» celeſtes ; on voit que l'on a connu tout
» cela, & que l'on voudroit mourir pour
» ces veritez ; ce qui eſt d'une très-gran-
» de conſolation à l'ame, qui ayant eu
» crainte d'être trompée, & connoiſſant
» enſuite que ce qui s'eſt paſſé en elle
» eſt conforme à la foi de l'Egliſe, dont
» elle tient à ſouverain bonheur d'être
» fille ; elle reſte dans une parfaite &
» ſolide paix. Après ce recit, la ſervan-
te de Dieu établit pluſieurs principes
touchant les illuſtrations divines, qui
font bien voir qu'elle avoit été à l'école
d'un grand maître.

Dans un autre memoire, où elle donne le nom de *tendance* à la disposition dans laquelle elle étoit pour lors ; elle en parle ainsi. La *tendance* est le premier « état de l'ame blessée du saint Amour, « & qui ayant encore le dard sacré dans « la playe, souffre pour s'unir à son vain- « queur ; parce qu'elle ne le peut attein- « dre, n'étant pas encore dans la pureté « requise à cette union. Il lui faut passer « par divers feux & par divers maux, « avant que d'y posseder son bien-aimé. « C'est pourquoi elle soupire jour & nuit « & par des élans continuels, elle ouvre « ses bras, ou, pour mieux dire, elle « étend ses aîles, qui sont dans un mou- « vement continuel. Ce que je couche « ici par écrit, continuë-t-elle, n'est « qu'un leger crayon de ce qui se passoit. « Enfin l'esprit qui agissoit en mon ame, « la remplissoit de lumieres, ausquelles « elle ne répondoit que par son amou- « reuse activité ; ce qui faisoit un entre- « tien continuel, comme entre deux « amis. La langue ne le sçauroit dire : « car cette comparaison, quoique forte, « est encore trop terrestre pour l'expri- « mer. La langueur étoit causée par de «

» nouveaux écoulemens & par des tou-
» ches divines. Je croi que c'est ce que
» le Saint-Esprit fait dire à l'Epouse des
» Cantiques : *Soutenez-moy avec des fleurs,*
» *appuyez-moi avec des pommes, car je*
» *languis d'amour.* (Cant. 2. 5.) Mon
» ame voyoit les beautez ravissantes de
» l'Epoux : elle voyoit qu'on la preparoit
» à s'unir à lui, mais ce délai la faisoit
» mourir. Tout ce qu'elle pouvoit, c'é-
» toit de repeter sans cesse : Ah ! mon
» amour, ah ! mon bien-aimé.

On peut juger de la sublimité de l'état où Dieu vouloit élever sa servante, par l'excellence des moyens qu'il employoit pour s'y disposer. Souvent la seule vuë de la Majesté divine lui faisoit connoître sa bassesse d'une maniere infiniment sensible, & l'abbatoit de telle sorte, qu'on l'a vû tomber en défaillance. D'autres fois Dieu la réveilloit par des touches intimes ; & comme si il eût dit ; *me voici*, il commençoit à se faire voir, & elle, croyant que le moment desiré étoit venu, se presentoit pour l'embrasser ; mais il se deroboit aussi-tôt, & la laissoit dans un desir plus ardent qu'auparavant. Il se presentoit de nou-

veau ; puis se retiroit encore : & ainsi par ses approches & ses retraites, il prenoit plaisir à faire croître son amour.

Après cela il prenoit une voie contraire, & la purifioit en la rejettant, en l'éloignant de sa présence : mais ce n'étoit que pour l'attirer plus efficacement. Un jour il lui fit voir son ame dans l'état de pureté où il la vouloit. Le fruit de ce ravissement, fut qu'elle conçut que Dieu lui faisoit justice, en differant la grace qu'il avoit dessein de lui faire, & que depuis toutes les creatures ne lui furent plus rien. Enfin elle fut encore remise aux tristes épreuves des peines interieures. Tout ce qui lui étoit arrivé jusques-là lui parut frivole. Les paroles de son directeur, bien-loin de la soûtenir, redoubloient ses frayeurs, & la continuelle presence d'un Dieu, qu'elle croyoit ne pas aimer, lui étoit un supplice intolerable. Elle fut plusieurs mois dans cet état. Enfin un jour qu'elle tâchoit de faire oraison, ces paroles lui furent dites dans l'interieur : *C'est dans la foi que je t'épouserai.* (Osée 2. 19.) Ce n'étoit pas, comme la premiere fois qu'elle avoit entendu ces paroles, une

promesse, mais un avertissement de ne chercher point d'autre voye pour arriver à cet état sublime, que la foy, & d'en faire son unique soutien. Ses peines ne lui furent point ôtées, mais elles lui devinrent cheres & aimables. Depuis cette nouvelle lumiere, dit-elle, » il me fut plus aisé de m'entretenir avec » Dieu par la foi, sans aucun autre sou- » tien. Cela me nourrissoit & me tenoit » contente & paisible. Je me regardois » toujours comme un objet vil & mépri- » sable, indigne des misericordes de mon » Dieu. La partie superieure s'étoit ren- » duë la maîtresse, & sembloit même » avoir de la joye de voir souffrir ses en- » nemis, à sçavoir l'imagination & les » appetits, sans qu'ils pussent lui nuire. » Peu à peu mes peines diminuoient, & » de moment en moment mon esprit se » reveilloit, pour arrêter celui qui étoit » mon amour; mais cet esprit étoit se- » vere, & exact à ne laisser prendre au- » cune consolation à la partie inferieure, » parce qu'il vouloit aller à Dieu par une » très-grande pureté, & sans aucun sen- » timent. Etant ainsi abandonnée à ce- » lui qui me nourrissoit de foi, je m'esti-

mois plus riche en ma pauvreté spirituelle, que si j'eusse eu tous les trésors imaginables. Mon plaisir étoit de regarder Dieu dans la foi : & si l'on m'eût demandé qu'elle étoit mon occupation interieure, j'eusse répondu, je me contente en celui qui est tout & qui remplit tout.

Tant de courage & un si genereux abandon de soi-même, engagea Dieu à se remontrer à son humble servante. Elle se sentit tout à coup dans une privauté, qu'elle n'avoit pas euë depuis long-tems. L'Epoux paroissoit vouloir encore s'éloigner, mais elle étoit portée à le rappeller par ces paroles du Cantique : *Venez, mon bien-aimé, venez en mon jardin.* (Cant. 5. 1.) Aussi-tôt elle reconnoissoit qu'il étoit proche ; elle entendoit sa voix, qui n'étoit autre chose, dit-elle, qu'une manifestation de lui-même, faite à la derobée, qui étoit suivie d'un tressaillement, & qui lui faisoit dire dans ses élans amoureux : *J'entends la voix de mon bien-aimé. Voilà qu'il regarde ; il est derriere la muraille. Il me regarde au travers des treillis.* (Cant. 2. 5.)

» Ensuite Nôtre-Seigneur donna à mon
» ame une nouvelle impression de ses di-
» vines perfections, qui étoit tout en-
» semble amour & lumiere : mais il sem-
» ble que l'amour engendroit la lumie-
» re. Lorsque mon ame, dans son im-
» pression, contemploit Dieu comme vie,
» ses soupirs ne pouvoient rien dire, si-
» non, *ô vie* ! *ô amour* ! elle portoit un
» amour substanciel & *foncier*, qui lui
» faisoit souhaiter que sa vie fût perduë
» dans cette divine source de vie. Elle
» concevoit les hautes veritez du pre-
» mier chapitre de l'Evangile de saint
» Jean, où le Verbe est representé com-
» me lumiere & comme vie, où il est
» parlé de la plenitude de cette vie di-
» vine qui nous a rendu participans de
» son abondance, du bonheur infini des
» ames qui sont nées en Dieu, & non
» point de la chair & du sang ; de la
» communication ineffable de cette vie
» par la grace & par l'amour, & de l'in-
» fluence du Verbe, comme chef des
» chrêtiens, & sur tout des ames sain-
» tes. Ah ! qui pourroit dire l'excellen-
» ce de cette communication. Je ne par-
» le pas seulement de celle qui se fait
par

par la grace, mais de cette commu- «
nication experimentale. Il n'y a lan- «
gue humaine qui la puiſſe exprimer. «
Néanmoins de ce que j'ai dit, il eſt fa- «
cile de concevoir que ces impreſſions «
ſont à l'ame une nourriture divine. «
Je croi que je paſſai plus d'une année «
dans cette impreſſion des divins attri- «
buts: mais c'étoit avec tant de netteté, «
& de ſimplicité; qu'il me ſembloit que «
je ne voyois la diſtinction des attributs «
que comme unité; au lieu que lorſque «
la connoiſſance de la très-ſainte Trini- «
té me fut donnée, je voyois & diſtinc- «
tion, & unité. «

Pour expliquer la maniere dont la «
connoiſſance des divins attributs me «
fut donnée; voici ce que j'en puis dire. «
Pendant une Semaine ſainte, mon eſ- «
prit ſe trouva appliqué à l'unité de «
Dieu; & dans cette unité, je vis cette «
grandeur immenſe, cette infinité ado- «
rable, l'éternité ſans commencement «
& ſans fin. J'étois hors de moi-même, «
& je m'écriois, O bonté! ô immenſité! «
ô éternité! Tout ce qu'on peut dire «
en comparaiſon de cette vûë, n'eſt «
rien. Il faut s'abîmer juſqu'aux enfers «

» pour adorer ce grand Dieu. J'y con-
» noissois plus qu'on ne sçauroit dire ou
» écrire. Toutes ces perfections qu'on
» nomme, ce n'est point tout cela. Il
» faut laisser les mots & les noms, & se
» contenter de dire DIEU. O Ciel! en
» quel état étoit mon ame? cela me rem-
» plissoit & me transformoit entierement.
» Je voyois que toutes choses appartien-
» nent à ce Dieu, duquel derive tout ce
» qui est bon & tout ce qui est beau: &
» dans cette vûë, je m'écriois, Ah! vous
» êtes Dieu, & grand Dieu. Ce mot,
» *Dieu*, demeura gravé en mon ame;
» en sorte qu'elle ne sçavoit plus que
» cela.

» Après ce grand attrait, mon esprit
» fut occupé en chacune des perfections
» divines, où il se consommoit en actes
» d'adoration, d'admiration, d'anéan-
» tissemens, & d'abandon. Il voyoit ce
» me semble assez clairement, que tout
» ce qui est en Dieu, est Dieu-même;
» & il étoit bien éloigné de faire des re-
» cherches curieuses pour en sçavoir da-
» vantage. Pour le respect, j'étois com-
» me un moucheron devant cette haute
» Majesté. Cela n'empêchoit point l'a-

mour ; mais il étoit tout autre qu'au- «
paravant, c'eſt-à-dire, fort & vigou- «
reux, & non plus dans la tendreſſe & «
les larmes. Je reſſentois une eſpece de «
complaiſance de ce que mon Dieu étoit «
ſi beau, ſi bon, ſi plein de Majeſté. «
J'étois ravie de n'être rien, & de ce que «
Dieu étoit tout ; parce que ſi j'euſſe «
été quelque choſe par moi-même, il «
n'eût pas été tout. Quelquefois mon «
ame ſe voyant comme abſorbée dans la «
Majeſté de Dieu, s'écrioit, O largeur ! «
ô longueur ! ô profondeur infinie, «
immenſe, incomprehenſible, ineffa- «
ble, adorable ! Vous êtes, ô mon Dieu ! «
& tout ce qui eſt, n'eſt qu'autant qu'il «
ſubſiſte en vous & par vous. O éter- «
nité ! ô beauté ! ô bonté ! ô pureté ! ô «
amour ! «

Enfin après tant de purifications & de preparations de la part de Dieu, l'humble veuve reçut dans ſa vingt-ſeptiéme année, ce qui étoit depuis ſi long-tems l'objet de ſes vœux ; & ce qui peut être regardé comme une des plus ſublimes faveurs où puiſſe être élevée ſur la terre, une ame mortelle. Rien n'eſt plus admirable que le recit qu'elle en fait. Le voici.

» Un matin que j'étois en oraiſon, » Dieu abſorba mon eſprit en lui par un » attrait extraordinairement puiſſant. » Je ne ſçai en quelle poſture demeura » mon corps. La vûë de la très-Sainte » Trinité me fut encore communiquée, » & ſes operations manifeſtées, mais » d'une façon plus élevée & plus diſ- » tincte. L'impreſſion que j'en avois euë » la premiere fois, avoit operé ſon prin- » cipal effet dans l'entendement : & il » me ſemble que la divine Majeſté n'a- » voit eu d'autre deſſein que de m'inſ- » truire. Mais ici, quoique l'entende- » ment fût autant, & peut-être plus » éclairé ; la volonté eut le deſſus, par- » ce que la grace preſente étoit toute » pour l'amour, & par l'amour. Je » voyois les communications internes des » trois Perſonnes, comme je les avois » vûës la premiere fois ; mais je fus bien » plus amplement inſtruite de la gene- » ration éternelle du Verbe. O que ce- » la eſt ineffable ! que le Pere ſe con- » templant, engendre un autre lui-mê- » me, qui eſt ſon image & ſon Verbe ; » que cette generation ne ceſſe point, & » que le Pere & le Verbe, par leur

amour mutuel, produisent cet esprit « d'amour, qui leur est égal en tout. « Cette vûë à quelque chose de la vraye « beatitude ; parce que, non-seulement « on connoît Dieu, mais encore on en « jouït par une fruition amoureuse. «

Etant donc toute abîmée en la con- « templation de cette suradorable Ma- « jesté, je reconnoissois ma bassesse, je « la confessois devant Dieu, que j'ado- « rois profondément. Tout d'un coup « j'oubliai la personne du Pere & celle « du Saint-Esprit, & me trouvai toute « absorbée en celle du Verbe divin, qui « caressoit mon ame, & lui donnoit à « entendre qu'il étoit l'époux de toutes « celles qui lui sont fidéles. J'entendois « cette verité, & j'en avois une très- « grande certitude ; & cette connoissance « étoit une preparation prochaine à voir « cette verité effectuée en moi. En ce mo- « ment, cette suradorable Personne « s'empara de mon ame, l'embrassa avec « un amour inexplicable ; l'unit à soi, & « la prit pour son épouse. L'embrasse- « ment se fit par des touches divines, & « des penetrations du Verbe en moi, & « de moi en lui : ensorte que n'étant plus «

„ à moi, je demeurai à lui par *intimité*
„ d'amour & d'union. Mon ame se
„ voyant si riche par la jouïssance de
„ son bien infini, vouloit pourtant, par
„ un doux acquiescement, être sa cap-
„ tive. Elle vouloit tout pour lui, & rien
„ pour elle; n'aimant rien que d'être
„ dénuée de tout, & contente de pou-
„ voir le posseder lui seul. O que cet-
„ te jouïssance est douce! c'est un labi-
„ rinthe d'amour, où l'on est enyvré,
„ & saintement enchanté. On ne sçait
„ ce qu'on est, ni si l'on est; parce que
„ l'on est perdu dans cet ocean d'amour.
„ Par petits momens je me connoissois,
„ & un rayon de lumiere me donnoit la
„ vûë du Pere & du Saint-Esprit. Aussi-
„ tôt je faisois des actes d'adoration, de
„ soumission & d'amour: puis, sans que
„ je m'en apperçusse, je retournois dans
„ les embrassemens du Verbe, où j'étois
„ perduë comme auparavant; & alors
„ je me voyois comme impuissante à ren-
„ dre mes hommages au Pere & au Saint-
„ Esprit; parce que le Verbe captivoit
„ mon ame, & toutes ses puissances, &
„ me vouloit toute pour lui. Dans l'ex-
„ cès de son amour & de ses embrasse-

mens, quand il me permettoit de por- "
ter mes regards sur le Pere & sur le S. "
Esprit, c'étoit afin que ces regards ren- "
dissent témoignage de ma dépendance. "
D'ailleurs il me sembloit que je ne sor- "
tois point de l'unité de l'essence : c'est- "
là que je crus connoître & experimen- "
ter que le Verbe est veritablement l'é- "
poux de l'ame. Cependant il ne se pas- "
soit rien d'imaginaire en moi. Il fau- "
droit que j'eusse la sainteté des Sera- "
phins, pour pouvoir dire ce qui se passa "
dans cette extase & ces ravissemens "
d'amour. L'ame n'y fait que pâtir, & "
il ne lui seroit pas possible de s'en dis- "
traire, ni d'y mettre du plus ou du "
moins ; car elle a été prévenuë, & s'est "
plûtôt vûë dans la possession, qu'elle "
n'a connu qu'elle y devoit entrer. Elle "
experimente sans cesse ce moteur gra- "
cieux, qui dans l'accomplissement de "
ce mariage mystique, la consume d'un "
feu sacré infiniment doux & agréable, "
& lui fait chanter un épithalame con- "
tinuel. Les livres ni l'étude, ne peu- "
vent en apprendre les façons de parler "
qui sont toutes célestes. Aussi vien- "
nent-elles du doux air des embrasse- "

„ mens mutuels de ce Verbe ſuradora-
„ ble, & de l'ame, que par les baiſers
„ de ſa divine bouche, il remplit de ſon
„ eſprit & de ſa vie. Je ne ſçaurois pen-
„ ſer à tout cela, ſans une nouvelle émo-
„ tion de cœur, & le ſentiment en eſt
„ toûjours demeuré en mon ame. Ce
„ mot, *Verbe éternel*, m'eſt une nourri-
„ ture qui me remplit ſans ceſſe, & un
„ parfum, dont mon ame eſt continuel-
„ lement embaumée.

„ Cependant *la tendance* ayant ceſſé
„ par la jouïſſance; ce ſont des carreſ-
„ ſes, ce ſont des amours qui conſu-
„ ment l'épouſe, qui la font expirer en-
„ tre les bras de l'époux.... Je m'arrête à
„ penſer ſi je pourrois trouver quelque
„ comparaiſon qui puiſſe ſervir à faire
„ connoître ma penſée ſur les embraſſe-
„ mens du Verbe & de l'ame; mais je
„ n'en trouve point. L'ame paroît ſen-
„ tir que le Verbe eſt Dieu, conſubſ-
„ tantiel & égal à ſon Pere, immenſe,
„ éternel, infini: que toutes choſes ont
„ été faites & ſubſiſtent par lui. Toute
„ fois elle lui parle avec une familiarité
„ inconcevable; & ſe regardant com-
„ me ſon épouſe, elle lui dit: Vous êtes

à moi, & je suis à vous. Allons, mon " époux, allons vaquer aux affaires que " vous m'avez commises. Ainsi en tout " elle recherche sa gloire, selon les con- " noissances qu'il lui en donne; & n'a " plus d'autre passion, que de le faire " regner comme maître absolu sur tous " les cœurs, quoi qu'il lui en doive " coûter. "

Tandis que ces choses se passoient dans l'interieur de la jeune veuve; à l'exterieur, elle ne paroissoit occupée que des soins domestiques, dont on ne pouvoit comprendre comment elle n'étoit pas accablée. En faisant les affaires de sa sœur, elle songeoit à assurer le salut du grand nombre de serviteurs, & de gens de travail qui avoient rapport à elle. Elle ne trouvoit rien d'impossible, rien au-dessous d'elle, lorsqu'il s'agissoit de les retirer des occasions d'offenser Dieu, ou de les porter à quelque action sainte: & elle étoit si bien entrée dans leur esprit, qu'avec une simplicité charmante, ils lui rendoient compte de toutes leurs actions, s'entr'accusant même charitablement de leurs fautes. Quelquefois profitant de leurs bonnes dispo-

ſitions, elle les aſſembloit pour leur faire des inſtructions ſur leurs devoirs. Elle les reprenoit avec bonté & avec zéle, quand ils s'en étoient écartez tant ſoit peu ; & ces bonnes gens lui étoient ſoumis comme des enfans à leur mere ; juſques-là, qu'elle les faiſoit lever quand ils s'étoient couchez ſans avoir prié Dieu. Elle étoit leur refuge dans tous leurs beſoins, & leur mediatrice auprès de ſon frere quand ils avoient encouru ſa diſgrace. Souvent ils tomboient malades par trouppe ; & elle ſe faiſoit tout à la fois leur garde, leur medecin, & leur ſervante. Au milieu de tout cela, elle dit qu'elle étoit contrainte de ceder aux touches interieures de celui qui poſſedoit ſon cœur ; qu'elle ſe proſternoit à terre, pour le careſſer en s'humiliant, & lui proteſtoit qu'il l'obligeoit infiniment de lui donner les moyens de lui rendre quelque petit ſervice par ces actions baſſes, dans leſquelles elle trouvoit un tréſor ; qu'il continuoit & redoubloit ſes careſſes, & que pour lors elle étoit contrainte de s'enfermer, de peur d'être apperçuë. Car ſon ame brûloit d'un feu qui lui ôtoit la liberté de reſpirer,

& l'obligeoit à lui parler tout haut pour exhaler ce feu. *O mon amour!* s'écrioit-elle, *je n'en puis plus : ou laissez-moi un peu respirer, ou ôtez-moi la vie, car vos amours me font souffrir ce qu'une ame enfermée dans la prison d'un corps ne peut supporter.*

Quelquefois elle se sentoit remplie d'un amour vehement, qui ne lui laissoit pas le pouvoir de faire aucun acte exterieur pour se soulager. Cela duroit deux ou trois jours ; pendant lesquels il lui sembloit que son cœur dût éclater : & elle en ressentoit dans le corps une douleur si grande, que si ces accès eussent duré davantage, elle assure qu'elle en seroit morte. La dissipation des affaires ne pouvoit même la distraire, & ne laissoit pourtant pas de la soulager un peu à l'exterieur. Enfin son cœur, comme une fournaise embrasée à laquelle on donne du jour, se dilatoit avec des paroles si ardentes, qu'il sembloit, dit-elle, que ce fussent autant de flammes lancées par une vengeance d'amour vers celui qui l'avoit tant fait souffrir. Semblable à ces animaux mystérieux, dont parle Ezechiel, qui alloient & revenoient sans

cesse sur leurs pas selon que l'esprit les determinoit : elle disoit à son divin époux tout ce que l'amour lui inspiroit ; mais le plus souvent, elle se plaignoit à lui de ce qu'il ne la faisoit pas mourir d'amour.
„ Je ne faisois, dit-elle, autre chose ni
„ nuit ni jour ; & il m'étoit comme im-
„ possible d'arrêter cette impetuosité,
„ n'ayant, pour ainsi dire, aucun pouvoir
„ sur moy. Cela, continuë-t-elle, se peut
„ vraiment appeller un martyre, mais
„ il est très-aimable, parce qu'il vient
„ du bien-aimé. Le corps cependant
„ souffroit, parce que je me voyois en
„ un vuide de tout, & que la nature ne
„ recevoit point de soulagement de l'in-
„ terieur ; au contraire elle en recevoit
„ de la peine, jusque-là, qu'il sembloit
„ que la poitrine dût s'ouvrir. On ne le
„ croiroit pas, mais il s'en faut bien que
„ je dise tout ce qui en est. J'ai été plus
„ long-tems en cet état qu'en aucun au-
„ tre, & je m'en étonnois à cause des
„ occupations que j'avois, & qui ne pa-
„ roissoient guere compatibles avec une
„ telle disposition. D'un autre côté,
„ mon directeur craignant que ces vio-
„ lents assauts du divin amour ne m'af-

foibliſſent trop, jugea à propos de mo- « derer mes penitences, & j'obéïs. «

Dans ces tranſports, elle parloit quelquefois à Dieu avec une privauté, dont ceux qui n'ont pas aſſez de connoiſſance des voyes ſublimes par où l'Eſprit Saint fait marcher certaines ames choiſies, ſeroient un peu ſurpris. Ceux qui ont fait quelque progrès dans l'étude de la Theologie myſtique, en jugeront autrement. D'ailleurs la ſainte veuve n'épargnoit rien pour ſe tenir dans le reſpect qui eſt dû à la majeſté divine, mais elle n'étoit pas la maîtreſſe de ces impreſſions. Toutes les grandeurs de Dieu, dit-elle, dont j'avois continuellement « la vûë, excitoient un ſi grand amour « dans mon ame; qu'elle oublioit la ma- « jeſté ſans l'oublier pourtant; mais c'eſt « que je ne la voyois plus qu'amour. Atti- « rée par ce regard, j'étois comme captive, « ou plûtôt comme une folle qui dit ſans « raiſon tout ce qu'elle dit. Il n'y a point « de paroles plus charmantes, que celles « que fourniſſoit à mon cœur la vehe- « mence de l'amour. Hors de l'oraiſon « actuelle, ce n'étoit que tranſports, & « qu'élans. Allant à l'oraiſon, je treſ- «

» faillois en moi-même, & disois : Allons
» dans la solitude, mon cher amour ;
» afin que je vous embrasse à mon aise,
» & que respirant mon ame en vous, elle
» ne soit plus que vous-même par union
» d'amour. Enfin, dès que j'étois à l'o-
» raison, je me sentois saisie par l'amour,
» & il me tenoit collée à lui, en sorte que
» je n'étois plus à moi. Ces divins em-
» brassemens étoient interrompus par le
» sommeil, qui étoit une espece de mar-
» tyre à mon ame, & qui me faisoit écrier,
» Ah! mon bien-aimé, quand serai-je
» delivrée de cette misere ? Souvent cou-
» chée sur mon cilice, & reveillée par
» l'amour, je chantois en l'honneur de
„ mon bien-aimé, un Cantique que son
„ esprit me faisoit produire. Puis mon
„ corps étant brisé de fatigues, j'étois
„ contrainte de dire : Mon divin amour,
„ je vous prie de me laisser prendre un
„ peu de repos afin que je puisse mieux
„ vous servir, puisque vous voulez que
„ je vive. La même chose arrivoit lors-
„ qu'au fort de mes occupations ce bien-
„ aimé m'occupoit trop ; car je le priois
„ de me laisser agir ; lui promettant de me
„ laisser après cela consumer dans ses

chastes & divins embrassemens. Je pre- «
nois quelquefois un livre; mais les efforts «
que je me faisois, pour m'appliquer à «
ce que je lisois, n'aboutissoient qu'à «
me causer de violents maux de tête : «
& il en étoit à peu près de même des «
prieres vocales que j'étois obligée de «
partager, pour ne les pas manquer ; «
sinon lorsque j'étois à la campagne à «
l'écart, où je chantois ; car alors le «
chant me soulageoit. De tems en tems «
aussi je jettois, pour me distraire, les «
yeux sur les campagnes ; mais mon épi- «
thalame continuoit toujours, & j'étois «
occupée de toute autre chose, que de «
ce que je regardois. Aussi ce que j'en «
faisois n'étoit que pour amuser la par- «
tie inferieure, afin qu'elle ne pût nuire «
à l'esprit. «

J'ai déja dit que son union avec Dieu, quoique très-intime, ne lui ôtoit point la liberté de vaquer à ses affaires : mais il n'en étoit pas de même des conversations où elle se trouvoit engagée, il ne lui étoit pas possible d'en suivre aucune. Ceux avec qui elle étoit plus souvent, s'en apercevoient ; & son beau-frere prenoit quelquefois plaisir à lui

faire des questions sur ce qu'on avoit dit. Alors le rouge lui montoit au visage, & de peur de lui faire de la peine, on changeoit de discours. Cette abstraction alla si loin, qu'elle ne reconnoissoit pas même les personnes avec qui elle avoit souvent traité d'affaires ; & qu'elle fût obligée de faire de grands efforts, pour qu'on ne s'apperçût pas de ce qui se passoit entre elle & le sacré Verbe incarné, dont elle continuë à parler d'une maniere toujours nouvelle & toujours inspirée.

» C'étoit, dit-elle, un continuel re- » nouvellement d'alliance entre mon » ame & son bien-aimé. Si sortant de » l'union, il m'en eût fallu parler ; cela » m'eût fait voler, pour m'élancer en- » core en lui. Je m'y suis trouvée sur- » prise en parlant à mon confesseur ; car » je me sentois ravir la parole, & il me » falloit asseoir promptement, & *pâtir* » en mon ame un plaisir indicible. L'u- » nion se fortifie de plus en plus ; & il » faut que ce Dieu d'amour soit le posses- » seur de tout. On ne peut plus lire ni » écrire, ni reciter aucune priere. Ce » sont des retours redoublez, où l'ame

se

se consomme. Elle languit, elle meurt « sans cesse; & néanmoins cette lan- « gueur est sa force, & cette mort est sa « vie. L'Esprit la mene où il veut, sans « qu'elle lui resiste; & lors que, je ne sçai « par quelle inclination secrete, ou par « inadvertance, quelque objet veut ar- « rêter sa volonté; l'époux la ravit à soi, « & par sa divine motion lui donne une « activité amoureuse, qui lui fait chanter « ses amours. Ce sont des mouvemens « divins que la langue humaine ne sçau- « roit exprimer, une privauté, des har- « diesses, des retours d'amours inexpli- « cables. Lorsque j'étois obligée d'aller « à la campagne, mon esprit étoit bien « satisfait de se voir libre du grand tra- « cas; & alors le divin Epoux me faisoit « experimenter dans le silence un nou- « veau mariage, me tenant plusieurs « jours de suite, sans me permettre un « respir, ni aucun retour. Je portois l'ef- « fet de ce que dit saint Paul, que *la pa- « role de Dieu est efficace, qu'elle separe l'a- « me d'avec l'esprit; & qu'elle est plus pe- « netrante qu'une épée à deux tranchans.* « (Hebr. 4. 12.) En cette souffrance, « je sentois une plenitude plus dure à «

» supporter que toutes les douleurs d'u-
» ne mort cruelle. Je prenois ma course
» pour me distraire ; où plûtôt le corps,
» sans la participation de l'esprit, cher-
» choit de la distraction. J'allois comme
» une insensée dans les allées des bois
» & des vignes. Puis l'esprit revenant à
» soi, abbatoit le corps qui se laissoit
» tomber où il se trouvoit. Alors il n'y
» avoit rien autre chose à faire que de
» souffrir la domination de la sacrée Per-
» sonne du Verbe. L'âme en souffrant
» aime d'un amour fixe, qui lui est in-
» fus : elle voit néanmoins qu'elle aura
» son retour par la privauté dont el-
» le a été ennoblie : mais elle veut la
» souffrance ; parce qu'elle ne peut vou-
» loir que ce que le bien-aimé veut &
» fait en elle par son amoureuse loi.

C'est apparemment sur de pareilles experiences que quelques mystiques ont soûtenu que la volonté pouvoit aimer sans le secours de l'entendement. Quoiqu'il en soit, la servante de Dieu dit encore qu'il y avoit des tems où l'entendement & la volonté gardoient également le silence, & qu'alors le seul fond de l'ame chantoit son Cantique d'amour:

ce qu'il ne faut pas prendre dans l'exacte rigueur des termes, puisque l'ame ne peut agir que par les puissances. Mais alors le Cantique sembloit tellement imprimé dans la substance de l'ame; que sans parler; ses respirs formoient l'harmonieuse melodie qui ravissoit son ame dans la pensée de ces paroles, *mon Dieu! mon Dieu!* dont la signification avoit pour elle une étenduë infinie. Souvent à demi endormie, elle les entendoit au fond de son ame; & quelque fois même elle en étoit éveillée.

Son fils l'ayant prié, lorsqu'elle étoit en Canada, de dissiper certains doutes qu'il avoit sur quelques expressions de ses écrits, qui lui paroïssoient dures. Elle répondit que tout cela ne se faisoit point par methode, mais par l'abondance de l'esprit de grace; en quoi l'ame éprouve ce que dit saint Paul, que *le Saint-Esprit prie pour nous avec des gemissemens inexplicables*. (Rom. v. 26.) Qui pourroit, ajoûta-t-elle, nombrer « les jeux sacrez, & les saintes inventions « du divin amour? il n'y a que l'Esprit « divin, qui meut ainsi ses enfans; qui « les puisse écrire. On feroit un gros vo- «

» lume de chacun de ces états, lorsqu'on
» en experimente l'acte formel ; & cela
» delasseroit la nature qui souffre.

Quelquefois dans ces violens accès, il lui prenoit un nouveau desir de mourir, qui la consumoit de sorte, qu'elle dessséchoit à vûë d'œil. Elle s'en plaignoit à celui qui étoit l'auteur de sa peine.
» O amour ! lui disoit-elle, quand vous
» embrasserai-je ? N'avez-vous point pi-
» tié de moi dans le tourment que je
» souffre ? helas ! helas ! mon amour,
» ma beauté, ma vie ! au lieu de me
» guerir, vous vous plaisez à mes maux.
» Vôtre amour le peut-il souffrir ? ve-
» nez-donc, que je vous embrasse, &
» que je meure entre vos bras sacrez !
Dans un autre transport, elle s'écrioit,
» Amour ! suradorable amour ! le suprê-
» me ami de mon cœur, que fais-je ici
» bas sur la terre parmi les souilleures
» du monde ? Ne sçavez-vous pas, ô
» mon bien-aimé ! qu'aux ames qui vous
» aiment, c'est une chose insuportable
» que d'être separées de vous, & de
» vous voir offenser par de si miserables
» sujets ? Un jour, souffrant les assauts
de l'amour, & tout ensemble la vûë de

ses fautes, ces deux peines qui la pressoient également, la firent s'écrier, O pureté! ô netteté! de quelle importan- « ce est la moindre faute! Retranchez- « donc en moi ce qui s'oppose au pur « amour. Mon doux amour! mes deli- « ces adorables! ne sçavez-vous pas que « mon desir est veritable? ouy, vous le « sçavez, car mon mon cœur est nud « en vôtre presence. Que je sois donc « toute vôtre, comme vous êtes tout « mien: possedez-moi, & que je vous « possede par un mélange d'amour. Au- « tel sacré, que ce sacrifice se fasse sur « vous! Brasier adorable, faites brûler « celle, qui ne veut vivre que dans vos « flâmes! Mais, ô secret impenetrable! « je vis & je meurs tout ensemble. Je « vis, parce qu'on ne peut être uni à « vous, sans vivre de vôtre vie; & je « meurs, parce que cette union est une « mort, qui fait fuïr tout ce qui n'est pas « vous. Ainsi vivante & mourante, je « ne suis pas à moi, mais à vous.

Il n'est pas étonnant que cette ame, ainsi livrée aux saintes saillies & aux plus extrêmes ardeurs de l'amour, tirât sa force de la communion; mais que des

austeritez, dont le recit fait fremir, fussent pour son corps, déja abbatu par ces operations divines, une source de force, sans quoi elle auroit succombé : c'est un de ces mystéres de la vie mystique, que ne comprennent pas même ceux qui en font l'experience.

Le martyre d'amour qui faisoit alors la disposition habituelle de la vertueuse veuve, consiste particulierement à ne pouvoir aimer Dieu autant qu'on le voudroit aimer, & autant qu'on le connoît aimable. Car plus on aime & plus l'on veut aimer : l'amour par ses accroissemens continuels devient insatiable ; & cette *insatiabilité*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, échauffe & dilate tellement le cœur, qu'elle cause quelquefois la mort.

Le desir ardent qu'elle avoit de voir Dieu aimé, la portoit quelquefois à de saintes folies. Ayant rencontré dans la ruë un Religieux de sa connoissance, elle l'aborda, & d'un air d'enthousiasme, « mon Pere, lui dit-elle, aimez-» vous Dieu ? car si vous ne l'aimez pas, » je ne puis vous parler. Une autre fois, étant en oraison, elle entendit au fond

de ſon ame ces paroles du Cantique, *Vulneraſti cor meum, Soror mea Sponſa; vulneraſti cor meum in uno oculorum tuorum;* (Cant. 4. 9.) & auſſi-tôt elle répondit : Si je vous ai bleſſé, ce n'eſt « qu'en vous renvoyant les traits que « vous lanciez ſur mon cœur. « Ce qui ſuit dans ſon Journal, merite encore d'être raporté ; il renferme de grands ſecrets de cet amour qui faiſoit tout à la fois ſa joye & ſon tourment.

D'autres fois, diſoit-elle, je ſentois « que mon eſprit vouloit ſuivre l'Eſprit « du divin Sauveur, qui ſembloit auſſi « le vouloir attirer à lui. Le corps ſouf- « froit & reſſentoit vivement cette divi- « ſion : mais la douceur de l'union de la « ſacrée perſonne du Verbe avec l'Eſ- « prit répandoit dans la partie inferieu- « re une ſerenité, qui la tiroit de la lan- « gueur, & me faiſoit concevoir par ex- « perience ce que dit l'épouſe au Canti- « que : *Mon ame eſt toute fondue d'amour,* « *lorſque mon bien-aimé a parlé.* (Cant. 5. 6.) Puis je retournois dans un autre « état d'union, qui cauſoit l'activité a- « moureuſe, & les douces privautez « avec le divin Epoux. La nature n'y «

» participoit point par sentiment, mais
» elle y étoit soutenuë par une voye fort
« secrette. Il n'est pas possible de dire
» combien il y a de ressorts dans ces voyes
» de l'Esprit, sur tout quand on conti-
» nuë dans un amour actuel où l'Esprit
» de Dieu se plaît à découvrir à l'ame
» son épouse, ses richesses & ses magni-
» ficences divines.

C'est ainsi que le Verbe incarné faisoit souffrir à son épouse tout ce que l'agonie a de plus douloureux. Souvent pour exhaler son feu, elle étoit obligée d'aller à l'écart se plaindre tout haut à celui qui la faisoit souffrir. D'autres fois la violence de ces assauts, l'obligeoit à se jetter par terre. Quand elle étoit devant le monde & qu'elle n'étoit pas en liberté de sortir, il lui falloit s'appuyer, ou tenir ses mains attachées à sa ceinture; encore avoit-elle bien de la peine à empêcher qu'on ne s'apperçût de quelque chose. De tems en tems elle perdoit tout sentiment; ce qui se faisoit avec beaucoup de douceur. Souvent elle sentoit dans le cœur comme si on le lui eût percé à grands coups redoublez. Enfin elle est convenuë depuis, qu'en-

core qu'elle ſoupirât après la ſolitude, jamais elle n'eût pû reſiſter à la violence de l'amour, ſi elle n'eût été occupée autant qu'elle l'étoit dans ſes affaires exterieures.

Un jour elle tomba malade. Les medecins appellez la trouverent fort ſouffrante, mais ne comprirent rien ni dans ſon mal, ni dans la maniere dont elle le declaroit. Entre autres choſes elle diſoit qu'elle ſentoit au cœur une douleur comme ſi elle y eût été bleſſée avec un fer émouſſé. On ne laiſſa pas de lui faire bien des remedes, qui tous furent parfaitement inutiles. A la fin les medecins la quitterent, en diſant que celui-là ſeul pouvoit guerir la playe de ſon cœur qui la lui avoit faite.

Ce fut ainſi que Madame Martin vêcut juſqu'à l'âge de vingt-huit à vingt-neuf ans, regardant tous ces tranſports, ces langueurs & ce martyre habituel, comme les épreuves du noviciat de la vie interieure qu'elle eſperoit de mener, & qu'elle mena en effet juſqu'à ſa mort, dans une plus grande paix. Voici comme elle s'exprime ſur ce changement. Enfin, dit-elle, N. S. m'ôta ces grands «

» transports ; & ces accès violens qui
» m'avoient tant fait souffrir ; & depuis
» ce tems-là mon ame est demeurée dans
» son centre, qui est Dieu. Ce centre
» est en elle-même, & elle y est au-des-
» sus de tout sentiment. C'est une cho-
» se si simple & si delicate que je ne la
» puis exprimer. On peut parler de tout,
» on peut lire, écrire, travailler, &
» faire tout ce que l'on veut, sans se dis-
» traire de cette occupation, & sans
» cesser d'être uni à Dieu. Au bout de
» quelque tems, je craignis de tomber
» dans l'illusion ; & je m'addressai à
» Dieu, pour le conjurer qu'il ne le per-
» mît pas. Il me répondit interieure-
» ment : Demeure-là ; je veux que tu
» fasses ici ce que les Bien-heureux font
» dans le ciel. Je compris par ces paro-
» les que cet état est d'une grande pure-
» té, & que qui sçait s'appliquer à Dieu,
» benir sa bonté, & demeurer collé à
» lui par union d'amour dans le fond de
» son ame, où tout est calme, & déga-
» gé des sens ; jouït, autant qu'il le peut
» ici bas, des biens & de la felicité des
» Saints. Les orages des tentations n'ar-
» rivent point là, & rien ne peut tirer

l'ame de cet heureux séjour, que son «
infidelité. «

Quoique la parole de Dieu l'eût rassurée sur son état, elle ne laissa pas d'en parler à son confesseur & à un autre Pere Feuillant, nommé Dom Eustache de Saint Paul, fort habile homme dans la science des Saints. L'un & l'autre approuva sa voye, & l'exhorta à la fidelité envers un Dieu, qui se montroit si liberal à son égard. Ce qu'elle dit, que les tentations ne vont point jusqu'au séjour de l'ame dans la disposition qu'elle vient de décrire, elle l'explique ailleurs en ajoûtant que dans cet état, les tentations n'entrent point jusqu'au fond de l'ame, qui est le cabinet de Dieu, & où l'épouse jouït de l'époux dans la paix. Tandis que les sens sont dans le trouble.

Cependant son fils, dont l'éducation seule l'avoit jusques-là retenuë dans le siécle, étant en âge de se passer de ses soins, elle songea tout de bon à suivre la voix du Seigneur qui l'appelloit à la Religion. A mesure que le divin Sauveur la remplissoit de son esprit, le monde lui devenoit insupportable; & bien-

tôt la necessité où elle se trouvoit d'y demeurer encore, quoique Dieu lui donnât des assurances que cela ne dureroit pas long-tems, fût pour elle un vrai » martyre. Est-il possible, lui dit-elle un jour, dans un transport, où cette pei- » ne l'avoit jettée; est-il possible, mon » chaste amour, que vous ne soiyez point » touché de mes plaintes & de mes ge- » missemens? vous me faites voir & goû- » ter les biens qui sont cachez dans vos » trésors évangeliques; vous charmez mon ame par leur beauté; vous » me consumez dans ma langueur: quel » plaisir prenez-vous de me faire ainsi » souffrir? Ah! il faut pourtant que vous » m'éloigniez de ce monde, puisque son » esprit est si contraire au vôtre. Ac- » cordez-moi donc cette grace, ou ôtez- » moi la vie.

Jusques-là elle n'avoit point encore fait choix d'aucune Religion. La lecture des œuvres de sainte Therese la faisoit pancher du côté des Carmelites: mais le Général des Feuillans étant venu sur ces entrefaites à Tours, lui offrit une place aux Feuïllantines, & lui ajoûta que si elle vouloit prendre ce parti;

l'Ordre se chargeroit de l'éducation de son fils. Cette proposition n'étoit pas, ce semble, à rejetter, d'autant plus qu'elle levoit en un moment tous les obstacles qui retenoient la servante de Dieu dans le siécle. D'ailleurs les Feuillantines faisant profession d'une grande solitude; & leur régle étant très-austére, il y avoit dequoi la dedommager de ce qui l'attiroit aux Carmelites. Mais Dieu avoit d'autres desseins, & cette ame fidéle ne pouvoit se determiner qu'à ce qu'elle connoissoit être de sa volonté. Elle ne fit donc point de réponse positive au Général des Feuillans, & continua de consulter Dieu. Sur ces entrefaites les Ursulines s'établirent à Tours. Madame Martin avoit entendu parler de ces Religieuses; & avant même qu'elle sçût rien de leur Institut, elle s'étoit sentie fortement attirée à se ranger parmi elles. La connoissance qu'elle eut de leurs fonctions, fortifia cet attrait, & elle n'espera point de trouver ailleurs dequoi contenter le desir extrême qu'elle avoit de travailler au salut du prochain. Mais comme elle n'avoit point de bien, elle ne voyoit pas grande apparence

qu'elle pût être reçuë dans une maison qui n'étoit pas encore bien fondée ; & elle croyoit que la prudence ne lui permettoit pas de refuser les offres du General des Feuillans. Après que sa raison eut ainsi long-tems combattu contre ses desirs ; un jour ces mêmes desirs furent changez en une inspiration si forte, qu'il lui sembloit que tout ce qu'il y avoit au monde la menaçoit de ruine (ce sont ses termes) si elle ne se sauvoit promptement aux Ursulines. La premiere chose qu'elle fit alors, fut d'exposer à son confesseur tout ce qui se passoit dans son ame ; & ce Religieux, quelque envie qu'il eût de donner une Sainte à son Ordre, ne balança pas sur son exposé, à lui dire que, non-seulement Dieu la vouloit aux Ursulines, mais que pour ne se pas rendre coupable d'infidelité, il falloit qu'elle usât de diligence, & ne differât pas d'un moment l'execution d'un ordre qui lui étoit intimé d'une maniere si sensible.

Ce n'étoit pas seulement aux Feuillantines qu'on l'avoit voulu engager. Dans le tems de sa plus grande incertitude sur le choix d'une Religion, l'Evê-

que de Dol paſſant par Tours, & ſurpris de ce qu'on lui diſoit de l'excellent eſprit, & de l'éminente vertu de la jeune veuve, la voulut voir. Il fut charmé de l'entretien qu'il eût avec elle, & n'omit rien pour l'engager à le ſuivre dans ſon Dioceſe, où il pretendoit commencer par elle, l'établiſſement d'un Monaſtére de la Viſitation, qu'il vouloit y fonder. Elle le pria de lui donner le tems de conſulter Dieu; & au bout de quelques jours, elle lui répondit qu'elle étoit bien mortifiée de ne pouvoir profiter de l'honneur qu'il lui faiſoit; mais qu'elle croyoit que Dieu ne la vouloit pas chez les filles de Sainte Marie.

Cependant la difficulté qui l'avoit empêchée d'abord de ſonger aux Urſulines, ſubſiſtoit encore toute entiere; lorſqu'elle apprit que la Mere Françoiſe de ſaint Bernard, qui étoit fort de ſes amies, venoit d'être éluë Superieure de la nouvelle maiſon de Tours. Cette election lui fit concevoir quelque eſperance; mais il y eut plus. La Superieure, que Dieu conduiſoit par des voyes aſſez ſemblables à celles de Madame Martin; ne ſe vit pas plûtôt chargée de ſa Commu-

nauté ; qu'elle fut fortement inſpirée d'y attirer ſon amie : & dès le jour même qu'elle fut éluë, elle la fit appeller pour lui communiquer ſon deſſein. La ſervante de Dieu reçut avec toute la reconnoiſſance poſſible la propoſition que lui faiſoit la Superieure : mais ce n'étoit pas ſa coûtume de rien conclure, ſans en avoir traité avec Dieu & avec ſon Pere ſpirituel. Ainſi elle pria la Mere de ſaint Bernard de trouver bon qu'elle prît du tems avant que de rien reſoudre. Etant retournée chez elle, & voulant examiner devant le Seigneur l'offre qu'on venoit de lui faire, elle retomba tout à coup dans ſes premieres irreſolutions ; mais d'une maniere d'autant plus violente, que ce n'étoit plus qu'une pure tentation. L'artifice qu'employa particulierement le Tentateur pour la porter à reſiſter aux volontez de Dieu, fut de lui remettre devant les yeux, le peu de ſoin qu'elle avoit des interêts de ſon fils & des ſiens, & de lui faire croire qu'elle étoit dans l'obligation de reſter dans le ſiécle, pour reparer les fautes qu'elle avoit faites en cette matiere. Cette attaque fut aſſez longue ; mais enfin

fin Dieu vint au ſecours de ſa ſervante. Il lui fit connoître qu'elle n'avoit rien fait que par ſon ordre ; & il lui inſpira une ferme confiance que ſa divine providence auroit ſoin d'un fils, pour qui elle n'avoit voulu amaſſer d'autre tréſor que ceux du ciel. Dès que les tenebres de ſon eſprit furent diſſipées, & qu'il n'y eût plus qu'à s'élever au-deſſus des tendreſſes de la nature, en ſe ſeparant de ſon fils, elle ſe reſolut à faire le ſacrifice ; & les Urſulines ayant conſenti de la recevoir ſans dot : le jour fut pris pour ſon entrée.

La vertueuſe veuve croyoit toucher le port, lorſqu'un orage imprevû l'en écarta. Son fils diſparut tout-à-coup ; ce qui la mit dans une grande inquietude, & donna à penſer à bien du monde. On ne manqua pas de dire qu'il falloit qu'une femme fût bien imprudente & bien dénaturée, d'abandonner ſon fils à l'âge où il avoit le plus beſoin de ſa vigilance ; & cela, après qu'elle ne s'étoit nullement miſe en peine de lui amaſſer dequoi vivre honnêtement, & le pouſſer ſelon ſon état. L'eſprit de tenebres ſe mit de la partie, & transformé,

à son ordinaire, en Ange de lumiere, lui livra les plus rudes assauts. La pauvre mere, dans cette situation, crut devoir aller chercher de la consolation auprès de la Superieure des Ursulines. A peine étoit-elle au parloir, que son directeur y entra. Il ne sçavoit rien encore de ce qui faisoit le sujet de la douleur dont sa penitente étoit accablée; elle le lui apprit, & s'attendit bien que ce Religieux, qui avoit pour elle une tendresse vrayment paternelle, prendroit part à sa peine: mais elle se trouva bien loin de compte, lorsque le pere, prenant un ton extremement severe, lui dit, ou qu'elle n'avoit guere de foi, si elle ne croyoit pas que cet accident fût arrivé par un ordre secret de la providence; ou, si elle le croyoit, qu'elle n'étoit guere soumise aux ordres de Dieu. Qu'elle faisoit assez voir que ses vertus étoient superficielles, & qu'elle devoit bien craindre que ce ne fussent plûtôt des ruses du demon de l'hypocrisie, que le fruit d'une veritable pieté.

Il y a beaucoup moins à craindre pour les grandes ames, d'une conduite austére de la part des directeurs, que de

cette lâche complaiſance où tombent la plupart, faute de ſçavoir de quelle importance il eſt de ne pas laiſſer entrevoir aux perſonnes qu'ils dirigent, l'idée qu'ils ont de leur vertu. Dom Raymond de ſaint Bernard étoit un grand maître dans cet art; & il ſçavoit d'autant mieux la route par laquelle il falloit mener les ames à la plus haute perfection; qu'il y marchoit lui-même, & qu'il y avoit fait de grands progrès. Tandis qu'il parloit, ſa penitente étoit à ſes pieds, s'humiliant encore plus qu'on ne l'humilioit. Cependant ſon cœur, abîmé dans la triſteſſe, jetta un ſoûpir: le directeur en prit occaſion de lui faire de ſanglans reproches ſur ſa ſenſibilité. Il ajoûta à cela les choſes les plus dures & les plus mépriſantes; après quoi il lui commanda de ſe lever, & de ſortir, en lui diſant que la maiſon de Dieu n'étoit pas faite pour des ames auſſi imparfaites qu'elle étoit. L'humble veuve obéït, fit une profonde reverence, & ſe retira. Dès qu'elle fut ſortie, le Pere & la Superieure demeurerent quelque tems comme immobiles dans l'admiration d'une vertu ſi rare,

& la compassion succedant à l'admiration, ils ne purent se défendre de verser bien des larmes.

Mais quelque affligée que fût Madame Martin, le fond de son ame étoit dans sa paix ordinaire. Deux choses sur tout la fortifioient dans cette disgrace. La premiere étoit la circonstance du tems auquel elle avoit perdu son fils, qui étoit celui auquel on lit dans l'Evangile, que le Fils de Dieu entra dans Jerusalem à l'insçu de ses parens, & qu'il fut trois jours perdu pour eux. La seconde étoit la prédiction que lui avoit fait quelque tems auparavant, un saint Religieux, qu'elle recevroit bientôt une grande faveur du ciel; mais que pour s'y disposer, il lui faudroit porter une grande croix. Elle ne douta point que cette croix ne fût la fuite de son fils, & que par cette épreuve Dieu ne la préparât à son entrée en Religion. Elle ne se trompa point. Comme elle avoit mis de tous côtez des gens en campagne; son fils ne pût aller bien loin, & fut trouvé sur le pont de Blois, d'où on le ramena à Tours, le troisiéme jour de son départ. On a sçû depuis que son

dessein étoit d'aller à Paris, chez le correspondant de son oncle ; & que ce qui lui avoit fait prendre cette resolution, étoit un certain air sombre & froid avec lequel son oncle & sa tante, dont jusque-là il n'avoit reçu que des caresses, le regardoient, depuis qu'ils sçavoient la resolution de sa mere, que lui-même ne sçavoit pas encore.

Le retour de cet enfant ne fit point cesser les murmures que sa fuite avoit excitez. Cependant une voix interieure qui suivoit par tout la vertueuse mere, lui faisoit comprendre qu'il étoit tems de quitter le monde. Son confesseur la pressoit de son côté, & elle se resolut à obéïr sans délai. Cette resolution ne fut pas plûtôt prise, que tous ses doutes & ses scrupules s'évanoüirent. Son union avec N. S. fut accompagnée d'une impression si forte, qu'elle en perdoit le repos de la nuit. Le fruit de cette operation, fut un abandon general d'elle-même & des interêts de son fils ; une grandeur d'ame qui l'éleva au-dessus des sentimens de la nature ; une paix inebranlable & une admirable allegresse, qui la fit voler à l'execution des or-

dres du ciel. Une ame si flexible aux moindres mouvemens de la grace, & si bien disposée à faire tout ce qu'elle connoîtra être la volonté de Dieu, peut s'assurer qu'elle n'agit guére que par l'impression que lui donne l'Esprit Saint, & que c'est lui qui régle toutes ses demarches par son souffle divin. Madame Martin prit donc jour pour entrer au Noviciat des Ursulines; & ce jour venu, elle appella son fils, & lui parla en ces termes.

» Mon fils, je ne puis plus differer à » vous faire part d'une chose que j'ai » crû vous devoir tenir cachée jusqu'à » present. Dès le moment que je perdis » vôtre pere, avec qui je n'ai vêcu que » deux ans; Dieu m'inspira le dessein de » quitter le monde, & d'embrasser la » vie Religieuse. Il ne m'en demandoit » pas alors l'execution, parce que je vous » étois necessaire; mais aujourd'hui cet- » te raison ne subsiste plus. Il faut donc, » mon cher fils, que j'obéïsse. Quel » honneur pour moi, que Dieu m'ait » ainsi choisie pour le servir dans sa » maison! & quel avantage pour vous » d'avoir une mere qui ne sera plus oc-

cupée qu'à offrir au Seigneur des vœux « pour vôtre salut ! vous jugez bien que « je n'ai pas besoin de votre consente- « ment, puisque le grand Maître a par- « lé : je veux cependant bien vous le de- « mander, & je m'assure que vous ne « me le refuserez pas. « A ces mots, elle regarda son fils sans rien dire, & d'un air serieux mêlé de tendresse, qui le deconcerta ; aussi fut-il assez long-tems interdit, & dans son étonnement il ne pût faire que cette réponse d'enfant. Je « ne vous verrai donc plus, ma chere « mere ? Il ne s'ensuit pas, reprit la cou- « rageuse mere ; vous me verrez, mon « cher fils, tant qu'il vous plaira. Puisque cela est, repartit l'enfant encore « tout émû, je le veux bien. Alors la « servante de Dieu continua ainsi : J'au- « rois eu bien de la peine, mon cher fils, « à me separer de vous, si vous vous y « étiez opposé ; mais puisque vous y con- « sentez, je me retire, & vous laisse en- « tre les mains de Dieu. Vous n'avez « point de biens ; mais celui que j'ai choi- « si pour mon heritage, sera aussi le vô- « tre, & si vous avez sa crainte, vous « possederez le plus précieux trésor de la «

» terre. Vous n'aurez plus de mere ici
» bas; mais dans le ciel vous en avez,
» une, qui vous dedommagera bien de
» la perte que vous allez faire. Soyez-
» lui fidéle; ayez en elle une entiere con-
» fiance, & elle ne vous manquera ja-
» mais au besoin. Je vous ai recomman-
» dé à ma sœur, qui m'a promis d'avoir
» soin de vous. Ayez pour elle le même
» amour & le même respect que vous
» avez eu jusqu'ici pour moi. Elle finit,
en donnant à ce cher fils de très-salutaires avis; elle l'embrassa & se disposa à partir.

C'étoit un matin 23. de Janvier. Elle étoit allée de bonne heure recevoir la benediction de son Archevêque, qui la voulut voir : un assez grand nombre de ses amis & de ses parens lui firent cortege, & son fils étoit à ses côtez. La plûpart de ceux qui l'accompagnoient, & presque tous ceux qui se trouverent sur son passage, voyant cet enfant fondre en pleurs, ne purent retenir leurs larmes. Elle n'y fut pas insensible, & elle a depuis avoüé que son fils lui avoit alors fait tant de compassion, qu'il sembloit qu'on lui arrachât l'ame : mais rien ne

parut de cette ſenſibilité. A la porte du monaſtére, elle trouva ſon confeſſeur, & ſe jetta à ſes pieds. Le Pere lui donna ſa benediction. Elle ſe proſterna enſuite devant la Superieure, qui la reçut avec de grandes marques de joye. Elle ne s'attendoit, n'ayant point apporté de dot, qu'à être ſœur converſe : mais elle avoit à faire à une fille bien éloignée de ces manieres intereſſées, qu'on ne voit que trop ſouvent parmi les perſonnes qui devroient être les plus degagées des biens de la terre. Elle fut reçuë pour être Religieuſe de Chœur, & commença dès le jour même, les exercices du Noviciat.



LIVRE TROISIE'ME.

SOMMAIRE.

A son entrée en Religion on lui fait quitter toutes ses penitences. La maniere dont elle se comporte avec les autres Novices, & à l'égard de ses Superieures. Son fils lui cause de grandes inquietudes. Dieu lui promet qu'il aura soin de son fils, & cette promesse commence d'abord à s'executer. Elle s'offre à souffrir pour lui tout ce qu'il plaira au Seigneur, & son offre est acceptée. Ses peines cessent, & elle joüit d'une grande paix. Elle est pour la troisiéme fois éclairée dans un ravissement sur le mystére de la sainte Trinité. Elle prend l'habit de Religion, & reçoit l'intelligence de la sainte écriture. Effets de cette faveur. Elle entre dans de grandes peines. Elle perd son directeur. & demeure sans soutien de la part des hommes. Un confesseur la fait beaucoup souffrir. Elle est delivrée pour quelque tems de ses peines, & fait ses vœux. Elle retombe dans ses peines. Elle est fort pressée interieurement de se mettre dans la conduite des PP. Jesuites. On lui ordonne de s'ouvrir au Pere de la Haye, qui lui fait mettre par écrit tout ce qui lui est arrivé jusques-là, & la console beaucoup. Le fruit qu'elle tire de ses peines. On la charge de l'instruction des Novices. Les commencemens de sa vocation pour le Canada dans un songe mysterieux. Son exactitude à s'acquitter de son emploi, & la grace qu'elle avoit reçuë pour cela. Elle compose son Catechisme sous le titre d'Ecole Chrêtienne. Quelques-unes des maximes qu'elle inspiroit à ses Novices, & les faveurs qu'elles produisoient. Nouveau ravissement où le Canada lui est montré. On forme en ce pays-là le dessein d'y établir des Ursulines. Madame de la Peltrie est fortement inspirée de con-

ſacrer ſa perſonne & ſon bien au ſervice des Sauvages. Elle en reçoit l'ordre dans un raviſſement. Elle s'y engage par vœu dans une maladie, & ſur le champ elle eſt guerie. La Mere de l'Incarnation reçoit de nouvelles graces de Dieu qui la diſpoſent à la vie Apoſtolique. Sentiment de Monſieur de Bernieres ſur ce qui ſe paſſe entre Dieu & elle dans un raviſſement. Sa vocation au Canada eſt approuvée de quelques-uns, & combatuë de pluſieurs. Les obſtacles qu'elle y rencontre. La maniere dont on l'éprouve, & ſa conduite au milieu de tout cela.

TOut ce que la Religion a de plus penible, étant beaucoup au-deſſous de ce que pratiquoit déja la nouvelle Novice depuis bien des années ; on peut juger combien le joug du Seigneur lui parut doux, & quels charmes elle trouva dans la vie tranquille & retirée qu'elle commença de mener dans le cloître. La premiere épreuve à laquelle on mit ſon obéïſſance, fut de lui faire quitter toutes ſes auſteritez pour la reduire au train de la vie commune ; & ſa prompte ſoumiſſion à cet ordre fit bien voir que c'étoit l'Eſprit de Dieu qui l'avoit portée à exercer de ſi exceſſives auſteritez ſur elle-même. Elle ne reſſentit pas même le moindre mouvement contraire à ce que l'on ſouhaita d'elle.

Une autre choſe donna encore une

grande idée de sa sainteté ; ce fut la maniere simple dont elle se comporta avec les autres Novices. On s'attendoit qu'étant dans un âge mûr, & ayant des connoissances & une experience, qui devoient naturellement lui rendre assez insipide la conversation de ces jeunes filles ; ce seroit beaucoup gagner sur elle que de n'en rien témoigner à l'exterieur : mais on fut bien surpris de la voir s'accommoder avec un air fort aisé à toutes leurs manieres, entrer même, autant qu'il étoit possible, dans leurs petits amusemens ; & leur cacher si adroitement tous les dons de la nature & de la grace que le Seigneur avoit mis en elle, qu'on l'eut prise pour la plus ignorante de toutes, & la moins versée dans les affaires du monde & dans les voyes de Dieu. Il arriva de là, que toute cette jeunesse charmée de cette simplicité & de ces manieres franches qu'elle voyoit en elle, & saisie au même tems de je ne sçai quel sentiment interieur de veneration que leur inspiroit un certain air de sainteté que respiroient ses actions les plus communes ; conçurent pour elle cet amour tendre & respectueux, qu'on ne porte

qu'aux ſaints. Sa conduite à l'égard de la maîtreſſe des Novices n'étoit pas moins édifiante. Cette bonne Religieuſe, qui ne pouvoit s'empêcher de la reſpecter, ne ſe laſſoit point d'admirer juſqu'où alloit ſa ſoumiſſion & ſon exactitude dans l'obſervance des moindres régles & des plus legeres pratiques. De cette ſorte la Maîtreſſe & la Novice ſe cauſoient mutuellement bien de la confuſion ; l'une par les marques de conſideration qu'elle ſe voyoit forcée de donner à ſon éleve ; & celle-ci, par l'humble dependance, & le reſpect profond qu'elle témoignoit en toute rencontre à celle qu'elle regardoit comme l'Ange du Seigneur qui la devoit conduire dans la terre de promiſſion. Au reſte, ce qui la fit ſi aiſément deſcendre aux menuës obſervances de la Religion ; c'eſt qu'elle comprit que la volonté de Dieu ne s'y trouvoit pas moins que dans les plus grandes choſes ; & qu'elle n'oublia jamais que c'eſt uniquement de la conformité de nôtre volonté à celle de Dieu que les plus grandes actions tirent leur prix. Avec ces principes tout lui devint précieux ; & on s'apperçut bien-tôt qu'on n'avoit rien à

craindre pour elle des dons qu'elle avoit reçus du ciel.

Cependant la joye que goûtoit la servante de Dieu dans sa chere solitude, ne fut pas long-tems bien pure. Plus son fils avoit été facile à lui accorder le consentement, qu'elle avoit bien voulu lui demander ; plus dans la suite fit-il d'efforts pour le retracter, & pour rendre cette retractation efficace. Ce changement ne vint pourtant pas de lui. Une des choses qui y contribuerent le plus, ce fut qu'il entendit de tous côtez blâmer la conduite de sa mere ; mais ce qui le mit en feu, c'est que ses compagnons d'étude commencerent à lui faire une cruelle guerre, sur ce qu'il avoit souffert que sa mere l'eut abandonné sans biens, pour s'aller enfermer dans un cloître. Quelques-uns même lui firent remarquer qu'étant sans ressource, il ne pouvoit manquer de tomber dans le mépris, & il ne s'apperçut que trop qu'il en étoit déja quelque chose. Cela joint aux tristes reflexions qu'il avoit déja faites, lui firent prendre sans peine les impressions qu'on voulut lui donner ; & un jour que ses compagnons le trouverent

plus émû qu'à l'ordinaire, ils l'aborderent en fort grand nombre; & prenant sur le champ leur resolution : Allons, « lui dirent-ils, tous ensemble, allons « faire tant de bruit à la porte des Reli- « gieuses, que nous les obligions à te ren- « dre ta mere. « Il les crut, & les suivit; & en un moment, ils mirent en alarme tout le quartier.

La grace ne détruit point la nature: & la servante de Dieu avouë dans ses memoires, que cette épreuve lui fut extrémement sensible. Entendant les cris étranges de cette jeunesse mutinée, elle distingua bien-tôt la voix de son fils qui d'un ton capable de toucher les cœurs les plus durs, crioit de toute sa force qu'on lui rendît sa mere. C'étoit à chaque fois autant de coups de poignard qui lui déchiroient le sein, & ce qui redoubla sa peine, ce fut la crainte qu'elle eut que la Communauté, lassée de tant d'importunitez, & effrayée de tous ces tumultes; ne la renvoyât. J'en traitois, dit-elle, humblement & « amoureusement avec Nôtre-Seigneur, « pour l'amour duquel j'avois abandon- « né mon fils; & par ce moyen mon ame «

» demeuroit en paix. Nos Meres pleu-
» roient de compaſſion, entendant les cris
» & les pleurs de cet enfant. Il venoit à
» l'Egliſe lorſqu'on diſoit la Meſſe, &
» paſſant la tête par la fenêtre de la grille
» de la communion : Hé ! diſoit-il, les
» larmes aux yeux, & d'une voix entre-
» coupée de ſanglots, rendez-moi ma
» mere. Il alloit au parloir, & preſſoit
» la Touriere de dire qu'on me rendît,
» ou qu'on le fît entrer avec moy. On
» m'envoyoit le voir : je le conſolois, je
» l'apaiſois par quelque petit preſent, que
» me fourniſſoient les Religieuſes ; & je
» remarquois qu'en s'en allant, il mar-
» choit à reculons pour me voir par les
» fenêtres du dortoir, & qu'il n'en dé-
» tournoit point les yeux, qu'il n'eût
» perdu de vuë le Monaſtére.

Cette bourraſque dura long-tems, & c'étoit preſque tous les jours à recommencer. D'ailleurs on parloit plus mal que jamais du deſſein de la vertueuſe mere, & elle n'ignoroit rien de tout ce qu'on en diſoit. Car il ſe trouve toujours de ces eſprits mal faits, officieux à cauſer du chagrin, & qui prenant les choſes par le plus mauvais endroit, veu-

lent

lent encore qu'on leur ait obligation des mauvais quarts d'heure que leurs rapports indiſcrets ont fait paſſer. Marie de l'Incarnation (c'eſt le nom que Madame Martin prit en entrant en Religion, & que nous lui donnerons deſormais) ſoutint tous ces aſſauts avec une fermeté qui étonnoit les uns, choquoient les autres, & raviſſoit en admiration tous ceux qui ſe connoiſſoient en vertu, & en grandeur d'ame. J'avois, dit-elle, « devant les yeux tout ce qui pouvoit ar- « river, & j'en portois amoureuſement « la croix pour l'amour de mon cher Je- « ſus, lequel un jour, comme je mon- « tois les degrez de l'appartement des « Novices, m'aſſura par paroles inte- « rieures, & avec un grand amour, qu'il « auroit ſoin de mon fils. «

L'effet ſuivit d'aſſez près la promeſſe. Le Pere Recteur des Jeſuites de Rennes étant venu à Tours vers ce même tems; l'Archevêque de cette Ville & Dom Raymond de ſaint Bernard, l'engagerent à ſe charger de faire étudier l'enfant dans ſon College. Il étoit tems de lui procurer une ſemblable éducation: le chagrin qu'il avoit conçu de la perte

de sa mere, l'avoit tellement dérangé de ses exercices de pieté & de ses études, qu'on eut tout sujet de craindre qu'il ne se débauchât tout-à-fait. Ce devoit être une chose bien sensible à une mere qui n'avoit jamais souhaité à son fils que l'innocence & la pieté, & qui pour lui procurer ces deux précieux trésors, avoit differé de douze ans son entrée en Religion. Aussi l'ennemi de son salut s'en étoit-il servi pour lui persuader de retourner dans le siécle. Mon » entendement, dit-elle, fut tellement » obscurci, que je commençai à regar- » der comme des imaginations toutes » les certitudes que j'avois cru avoir » touchant ma vocation. Pour tout cela » neanmoins je ne sortois pas de la fami- » liarité avec Nôtre Seigneur. Un jour » il m'inspira la pensée de lui demander » de souffrir encore davantage pour mon » fils : & aussi-tôt je lui dis avec beau- » coup d'ardeur : O mon amour ! faites- » moi souffrir toutes les croix qu'il vous » plaira pourvû que cet enfant ne vous » offense point ; car j'aimerois mieux » mille fois le voir mourir que de le voir » tombé dans un seul peché. Ouy, je

consens d'être martyrisée en toutes « manieres, pourvû que vous en preniez « le soin. A peine avois-je dit cela que « je me sentis exaucée. « Nous verrons dans la suite le besoin qu'avoit le jeune enfant de ce saint pacte que fit sa mere avec la divine Majesté, & les effets qu'eurent les souffrances de la mere à l'égard du fils.

Cependant à peine la servante de Dieu respiroit-elle après cette seconde attaque, qu'il lui en fallut soutenir une troisiéme qui eut encore quelque chose de bien rude. Quoique depuis son mariage elle n'eût presque point vêcu avec son pere, si ce n'est la premiere année de son veuvage; cependant ce bon homme fut si touché de la voir entrer en Religion, que quand elle alla lui dire adieu, il l'assura qu'il en mourroit. Effectivement il mourut au bout de six mois. On prit encore occasion de cet accident pour declamer contre sa retraite; mais Dieu qui ne permet point qu'on soit éprouvé au-dessus de ses forces, la soutint dans toutes ces occasions d'une maniere si sensible, que jamais elle ne goûta plus de douceurs, & ne joüit d'une plus grande paix.

Enfin tous les orages cesserent, & le monde tout corrompu qu'il est, commença de rendre justice à son courage, & avoua qu'il falloit qu'une sagesse toute celeste fut l'ame & la regle de sa conduite. On en jugea ainsi par la maniere tout-à-fait admirable dont elle se comportoit parmi tant de sujets de s'affliger & de se troubler. » Mais si l'on avoit vû, » dit-elle, ce que Dieu operoit dans mon » ame, assurément on m'eut aidé à chanter ses misericordes. L'état d'union où » j'étois pour lors, ajoûte-t-elle, tenoit » l'ame même en silence; & j'étois com» me une personne à qui sortant du com» bat, on donneroit un lit de fleurs odori» ferantes pour se reposer. Mon ame en » ce tems étoit adherante aux douces » impressions de l'esprit du sacré Verbe » incarné qui la disposoit à de grandes » choses dont il ne lui découvroit pas en» core le secret. Mais elle n'en desiroit » pas sçavoir davantage; car elle ne » vouloit qu'aimer. Cette curiosité que Marie de l'Incarnation dit ici qu'elle avoit soin d'éviter dans les voyes spirituelles: elle l'a toujours regardée comme une des choses des plus capables de faire

faire de faux pas dans le chemin de la perfection. Cette demangeaison de sçavoir, a cependant, ajoute-t-elle, quel- « que chose d'assez specieux, puisqu'il « s'agit de connoître des choses saintes & « divines ; mais elle renverse & trouble « les puissances ; ensorte qu'à peine peut- « on distinguer l'esprit de grace d'avec « l'esprit de nature, ce qui fait tomber « l'ame en de lourdes fautes, & la tient « continuellement errante dans la voye « de l'esprit. Si j'étois capable, conti- « nuë-t-elle, de donner conseil aux ames « que Dieu appelle à la contemplation ; « ce seroit de rendre aux directeurs de « leur conscience un compte fidéle de « tout ce qui s'y passe ; car la candeur « émousse la pointe de la curiosité, & « rend l'ame simple & capable des gra- « ces de Dieu. « La fervente Novice pouvoit bien mieux que beaucoup d'autres, donner des leçons de simplicité & de discretion aux personnes qui aspirent à s'unir de plus en plus avec Dieu, elle à qui Dieu se communiquoit sans reserve à mesure que ces vertus croissoient en elle : c'est ce qui paroît par ce qui lui arriva au tems dont je parle. Je croi que

l'on verra avec plaiſir le recit qu'elle en fait elle-même. » Le jour de la Fête de » l'Ange Gardien, étant dans ma cellu- » le, il me vint une penſée que les cellu- » les ſont comme des cieux, ainſi que dit » ſaint Bernard, & que les Anges y ha- » bitent Sur cela je me ſentis fortement » élevée en eſprit par le maître des An- » ges, qui m'uniſſoit à lui, mais avec » une très-grande ſouffrance. Cela ſe » faiſoit ſans que j'euſſe aucune vûë par- » ticuliere; ſeulement j'étois comme une » matiere que l'on prepare à quelque » choſe de fort rare. L'exterieur même » s'en reſſentoit,& j'y ſouffrois de la dou- » leur. Je fus trois ou quatre heures dans » cet état violent juſqu'à ce qu'il fallut » aller au chœur pour l'oraiſon. Dès que » je fus devant le ſaint Sacrement, cette » grande violence ceſſa, & avec une » douceur que je ne puis dire, je me » ſentis toute changée dans l'interieur. » Il me fallut aſſeoir, parce que mes ſens » ſe retirerent peu à peu. En un mo- » ment mon entendement fut illuſtré de » la vûë de la très-ſainte Trinité, avec » l'impreſſion de ces paroles du ſurado- » rable Verbe incarné; *Si quelqu'un*

m'aime, mon Pere l'aimera : nous viendrons à lui, & nous ferons nôtre demeure en lui. (Joan. 24.) Cette impression portoit l'effet de la promesse faite dans ces paroles ; & les operations des trois divines Personnes en moi, furent plus éminentes qu'elles n'avoient encore été. Elles me les donnoient à connoître & à experimenter par une penetration d'elles en moi & la très-sainte Trinité en son unité s'emparoit de mon ame, comme d'une chose qui lui étoit propre, & qu'elle avoit renduë capable de sa divine impression. Il me fut declaré que la premiere fois que j'avois reçu une semblable faveur, c'étoit pour instruire mon ame du plus auguste & du plus incomprehensible de nos mystéres : la seconde, afin que le Verbe me prit pour son épouse ; mais qu'à cette troisiéme fois, le Pere, le Fils & le Saint-Esprit, se donnoient & se communiquoient à moi, pour posseder entierement mon ame. Alors l'effet s'en ensuivit ; & comme les trois divines Personnes me possedoient, je les possedois aussi dans la participation des trésors du ciel. Le Pere Eternel étoit

» mon pere ; le furadorable Verbe mon
» époux ; & le Saint-Esprit, celui qui par
» son operation disposoit mon ame, &
» lui faisoit recevoir ses impressions di-
» vines. J'avois la vuë très-vive de mon
» néant ; & je ne parlois que de cela
» dans les momens où je pouvois m'é-
» crier. Je me voyois perduë dans le tout ;
» & dans cette perte, je jouïssois d'un
» plaisir indicible. Je croi que cette
» jouïssance à quelque chose de sembla-
» ble à celle des bienheureux. La Ma-
» jesté divine, dans laquelle j'étois abî-
» mée, agissoit, demeurant dans mon
» ame pour la caresser, & sembloit lui
» rendre tout permis. Aussi les actes
» qu'elle faisoit, n'étoient pas d'elle-
» même ; mais elle sentoit qu'ils étoient
» produits par celui dans lequel elle
» étoit. Ah ! qui pourroit dire avec quel
» honneur Dieu traite l'ame lorsqu'il
» l'éleve à ses divins embrassemens! je croi
» qu'elle rentreroit dans le néant, sans
» la douceur dont il a la bonté de tem-
» perer son operation. Ce ravissement
» dura une demi-heure, au bout de la-
» quelle je me trouvai appuyée sur ma
» chaire. J'eus assez la liberté pour dire

Complies, malgré les restes des écou- «
lemens divins dont mon ame avoit été «
inondée, & dont elle étoit encore toute «
liquefiée ; semblable à un vaisseau, «
qui demeure humecté, après même «
qu'on en a tiré la liqueur dont il étoit «
rempli. Je m'apperçus au sortir de l'E- «
glise, que j'étois comme une personne «
yvre, & qui ne peut comprendre les «
choses qui se presentent à ses sens ; & «
je demeurai long-tems renfermée en «
moi-même, sans pouvoir être attenti- «
ve à rien. «

Tout ceci se passoit avant que la servante de Dieu fut revêtuë du saint habit de la Religion. On lui donna enfin le voile, & pendant la ceremonie, il parut en elle quelque chose de celeste, dont toute l'assemblée fut extremement surprise. Ce fut environ dans le même tems qu'elle reçut dans un degré fort éminent, l'intelligence de l'Ecriture ; en sorte que sans le secours, ni des versions françoises, qu'on ne connoissoit guere encore parmi les catholiques en France, ni des explications des interprêtes ; elle pouvoit lire, sans être arrêtée, tous les livres saints. A la faveur de la lumiere

qui répandit dans son ame une clarté si divine, bien des secrets cachez dans l'un & l'autre Testament, lui furent décou-
» verts. J'y voi, dit-elle, toutes sorte de
» viandes pour la nourriture des ames,
» & les differentes manieres de s'en re-
» paître; les uns tournant tout en cor-
» ruption, & les autres en recevant une
» vie de grace & d'amour. J'y découvre
» aussi une grande quantité de fautes qui
» se commettent, même par des person-
» nes fort spirituelles; les pertes qu'el-
» les font, pour ne pas suivre les con-
» seils qui nous y sont donnez; & les
» grands biens qui y reçoivent les ames
» fidéles, je dis vraiment fidéles; car
» Dieu veut une exacte pureté en toute
» chose, à proportion des graces qu'il
» départ. De tems en tems je me lance
» en lui pour lui parler de tout cela;
» puis je reçois de son infinie liberalité,
» de nouvelles connoissances. Enfin tout
» se termine à l'amour. L'esprit se sent
» libre, & fortement uni à Dieu par un
» nouvel embrassement qui se fait à la
» faveur de toutes ces decouvertes, les-
» quelles bien qu'elles ne soient pas auf-
» si présentes & aussi distinctes hors de

l'oraiſon, qu'elles le ſont à l'oraiſon : « ne laiſſent pas de revenir à propos, dans « les occaſions, ſelon le beſoin où je me « trouve. «

Dans un autre endroit, elle dit que lorſqu'elle étoit au chœur, l'intelligence d'un paſſage de l'Ecriture, qui lui étoit donnée pendant l'Office, lui enlevoit l'eſprit avec tant de violence, que ſi le chant ne l'eût ſoulagée ; elle eût été contrainte d'éclatter. Mes ſens, dit-elle encore, étoient tellement tou- « chez, que j'avois de puiſſans mouve- « mens de battre des mains, & de provo- « quer tout le monde à chanter les louan- « ges d'un Dieu ſi grand & ſi digne que « tout ſe conſume pour ſon amour & « pour ſon ſervice. Je me ſentois portée, « comme l'épouſe des Cantiques, *à me* « *réjouir, & à ſauter d'aiſe, dans le ſou-* « *venir des mammelles de l'Epoux*, (Cant. « 1. 3.) que ſouvent je ſuçois par l'eſ- « prit de ſes divines paroles. Je voyois « dans les Pſeaumes, ſes juſtices, ſes ju- « gemens, ſes grandeurs, ſes amours, « ſon équité, ſes beautez, ſes magnifi- « cences, ſes liberalitez ; enfin, qu'il « avoit au ſens de l'Egliſe ſon épouſe, «

» *des mains d'or faites au tour, pleines* » *d'hyacinthes*, (Cant. 5. 14.) & pro- » pres pour faire découler leur plenitu- » de sur les ames ses amantes. Je con- » noissois que la bonté de ce divin époux » avoit mis mon ame dans un pâturage » gras & fertile, où elle s'entretenoit » dans un admirable embonpoint, & où » elle avoit des biens à regorger.

Quelque attention qu'eût la sœur de l'Incarnation à ne rien laisser appercevoir des graces extraordinaires qu'elle recevoit du ciel, elle ne pût cacher celle-ci. Dès qu'on l'eût remarqué, presque tous les entretiens que la régle permet, ne roulerent plus que sur l'Ecriture sainte, & cette divine parole que ces Religieuses écoutoient dans un esprit de simplicité pour s'édifier, & non par vanité pour paroître sçavantes, produisit de merveilleux effets dans tous les cœurs. Un jour une Novice ayant prié la servante de Dieu de lui dire le sens de ces paroles, par où commence le sacré Cantique, *qu'il me baise d'un baiser de sa bouche* : la maîtresse des Novices qui se trouva presente, lui fit apporter une chaire, & lui ordonna de dire tout ce

qui lui viendroit à l'eſprit ſur ce paſſage. Elle obéït, & dès le premier mot, n'étant plus à elle, elle parla long-tems, ſelon que l'amoureuſe activité la poſſedoit, & mit auſſi toutes les aſſiſtantes hors d'elles-mêmes. A la fin elle perdit la parole, & fut quelque tems dans une eſpece d'extaſe: la même choſe lui arrivoit aſſez ſouvent au chœur, & elle dit elle-même que jour & nuit, quoiqu'elle fît, elle étoit dans un continuel transport. Le 18e. Pſeaume ſur tout avoit « pour moi des attraits qui me raviſſoient « le cœur, & emportoient mon eſprit. « Ouy, ouy, m'écriois-je, mon amour, « *vos témoignages ſont veritables; ils ſe* « *juſtifient d'eux-memes.* Ils rendent ſa- « ges ceux qui ont moins de lumiere. En- « voyez-moi par tout le monde, afin de « les enſeigner à ceux qui les mépriſent. « A ce trait, il en ſuccedoit un autre: « c'étoit une ſuite qui ne finiſſoit point: « & une fois, dans le tranſport que me « cauſoit la pſalmodie, comme on eût « entonné le Pſeaume *Laudate Dominum* « *de cœlis*, je dis du François, pour du « Latin, loüant la ſacrée perſonne du « Verbe, par laquelle toutes choſes ont «

» été faites. En marchant, je ne me sen-
» tois point toucher la terre. Tout cela
» au reste n'étoit point une impression
» qui s'épanchât dans les sens : tout ce
» que je voyois dans la Religion me pa-
» roissoit grand. Je ne trouvois que de
» la douceur dans l'obéïssance. Je me
» sentois une ouverture de cœur parfai-
» te pour mes Superieures ; & j'étois ve-
» ritablement mortifiée, lorsqu'elles n'a-
» gissoient pas sur moy avec la même au-
» torité que sur les autres Novices. Une
» des choses qui me contentoient le plus,
» c'est que les Novices ne se mêlent de
» rien. O que c'est un grand repos à une
» ame Religieuse !

Enfin ce torrent de graces sensibles & de delices spirituelles, commença de s'arrêter ; & Dieu voulut faire comprendre à sa servante qu'il étoit tems de communiquer à ses vertus cette force & ce courage, qui s'acquiert dans l'infirmité, comme il le dit lui-même à saint Paul. Marie de l'Incarnation s'étoit toujours bien attenduë qu'elle ne seroit pas exempte des rigueurs & des épreuves, par lesquelles tous les Saints ont passé, & ausquelles ceux qui ont été les plus

cheris de Dieu, ont toujours eu la meilleure part : & elle s'y disposa par une soumission parfaite à tout ce qu'il plairoit à son époux ordonner d'elle. Elle concevoit bien que si à l'égard des pecheurs qu'il veut gagner, sa bonté lui fait temperer les rigueurs d'une penitence necessaire, par tous les adoucissemens que peut permettre sa justice irritée : il est de sa sagesse de mêler parmi les benedictions de sa douceur, & les tendres caresses dont il prévient les ames fidéles, une salutaire amertume, qui les purge de leurs plus petites soüillures, & donnent une grande solidité à leur vertu. Il y avoit donc à peine deux mois qu'elle avoit quitté le monde, lorsqu'elle ressentit les premieres approches de l'ennemi ; mais cela se dissipa bientôt, & ce ne fut que quelques jours après avoir été revêtuë de l'habit de Religion qu'elle se trouva tout de bon aux prises avec toutes les puissances de l'enfer ausquelles Dieu sembloit l'avoir abandonnée. Je ne rapporterai pas ici tout ce qu'elle a écrit de ses combats. Ceux qui ont quelque experience dans la vie spirituelle, sçavent ce qui se passe dans une ame

qui eſt reduite en cet état, les autres n'ont pas beſoin, & peu même ſont capables de ce recit.

Il ſuffit de dire que la ſainte Novice, attaquée par les plus violentes tentations de blaſphème, d'impureté, de deſeſpoir, d'orgueil, & d'infidelité ; en apparence ſans aucun ſecours du ciel, qui ſembloit être de fer pour elle ; ſans aucune conſolation de la part de ſon confeſſeur, pour qui elle ne ſe ſentoit plus de confiance, & dont les paroles ne la touchoient plus ; livrée aux agitations d'une imagination troublée, & feconde en expediens pour la tourmenter ; perſuadée que tout le paſſé n'étoit qu'illuſion ; & que trompée la premiere, mais par ſa faute, elle avoit enſuite trompé ſon directeur : ſans goût pour les choſes du ciel ; ne pouvant plus ſouffrir l'oraiſon, ni aucun exercice de pieté ; s'imaginant à tous momens conſentir aux plus extravagantes, & aux plus impies ſuggeſtions de l'ennemi : en un mot, n'ayant plus que tenebres dans l'eſprit, qu'erreurs dans l'imagination, que revolte dans la volonté, que frayeurs dans les ſens : ſe vit, preſque ſans milieu, tranſportée

des

des plus tendres embraſſemens de l'époux, dans une eſpece d'enfer. Dieu ne fait paſſer par cet état, que les plus grandes ames, & c'eſt une des plus infaillibles marques pour les diſtinguer. Une main inviſible les ſoutient au bord de tant de précipices. Certains raÿons du Soleil de juſtice percent de tems en tems les nuages épais qui les envelop-pent; les éclairent, & les raniment; mais cela ne dure pas, & il n'en reſte aucune trace. On y pratique dans le degré le plus ſublime toutes les vertus, ſur tout la ſoumiſſion aux ordres de Dieu, & le deſir de ſouffrir pour lui. On y amaſſe des tréſors inépuiſables de merites, & rien ne contribuë davantage à élever à une éminente ſainteté. Mais il n'eſt pas poſſible d'exprimer ce qu'il en coûte. Marie de l'Incarnation ne fut point épargnée par ſon celeſte époux, dont l'amour refugié au fond de ſon ame, y faiſoit en même tems par un mélange, & une alternative incroyable à ceux qui ne l'ont point éprouvé; ſa force, ſon ſoutien, ſa paix, ſon eſperance, & ſon plus ſenſible martyre. Pour comble d'affliction elle perdit ſon directeur qui

fut appellé à Feuillans pour y être Superieur. Quoique dans cette sorte d'épreuves il semble qu'on ne tire aucun secours de son pere spirituel, pour qui même d'ordinaire on se sent une grande haine, & qu'on évite autant qu'il est possible ; on le trouve néanmoins fort à dire quand on le perd. Aussi n'y a-t-il point de situation où l'on ait plus besoin d'un guide ; mais il seroit presque aussi dangereux d'en avoir qui ne fussent pas également fermes, éclairez, prudens, compatissans, attentifs à distinguer ce qui vient de Dieu, ou de l'operation du démon, & ce qui ne doit être attribué qu'à l'humeur & au temperament ; que d'en manquer tout-à-fait. Effectivement sans cela les ames ne profitent point, & quelquefois perissent par cela même, qui dans les desseins de la providence, devoit les établir dans une éminente sainteté.

Dom Raymond de saint Bernard avoit toutes les qualitez que je viens de dire, & celui qui lui succeda n'en avoit aucune. D'ailleurs le nouveau directeur ne connoissoit point sa penitente, & selon toutes les apparences, il ne sçavoit

pas douter dans une matiere où les plus clairvoyans ne marchent qu'à tâtons ; & ne jugeoit pas à propos de consulter. Ainsi on ne peut juger combien la servante de Dieu eut à souffrir sous une telle conduite ; mais sa vertu étoit audessus de ces fâcheux contre-tems, & son experience dans les choses de Dieu, où plutôt la direction interieure de l'Esprit Saint, suppléoit à ce qui manquoit à son confesseur. Tout son recours étoit à Dieu ; & comme elle sçavoit que cet état étoit dangereux, si elle n'en profitoit pour devenir parfaitement humble, presque toute son occupation interieure étoit de s'anéantir devant la majesté de Dieu. Elle ne laissoit pas néanmoins de se relever par une grande confiance. Quelquefois Dieu lui laissoit entrevoir qu'elle n'avoit rien perdu de ses bonnes graces ; le plus souvent elle le trouvoit insensible à tout ce qu'elle pouvoit faire pour le toucher : mais de quelque maniere qu'il en usât, elle confessoit qu'il agissoit par amour, & elle acquiesçoit à tout par un retour amoureux, qui l'affermissoit de plus en plus dans une resignation parfaite aux volontez de son époux.

Son confesseur ne lui parla de ses premieres dispositions, que comme de très-dangereuses illusions, pendant lesquelles on l'avoit mal conduite. Il ne croyoit apparemment qu'une partie de ce qu'il disoit, mais il hazardoit beaucoup; & dans une épreuve où la tentation de desespoir eût presque continuelle; s'il n'eût eu à faire à une femme forte, il en seroit peut-être arrivé quelque accident funeste. Avec cela il abandonnoit trop sa penitente à elle-même, jusques-là qu'il fut une fois plusieurs mois sans la voir. Pour surcroît d'affliction, on apprit de Rennes que le jeune Martin, après y avoir été pendant quelque tems l'exemple du College, commençoit à se déranger, & qu'il y avoit à craindre qu'il ne se perdît entierement. Il n'en falloit pas tant pour jetter cette mere desolée dans un abîme de douleurs. Elle n'y succomba pourtant pas. Elle pensa d'abord que le démon faisoit jouer ce nouveau ressort, pour mettre obstacle à sa profession, dont le tems approchoit. Aussi-tôt elle se soumit à tout ce que le ciel en ordonneroit. Il sembloit que Dieu n'attendît que ce sacrifice de son humble servante,

pour mettre fin à l'inquietude que lui causoit la conduite de cet enfant. Il la consola interieurement, & l'assura qu'il auroit soin de son fils. Peu de tems après l'enfant revint à Tours, une de ses tantes le prit chez elle, & il commença à mener une vie plus reglée. Sa sainte mere délivrée de ce souci, fut enfin avertie de se preparer à faire ses vœux. L'accablement de peines où elle étoit toujours, ne lui permit pas de goûter d'abord la joye que devoit lui causer une si heureuse nouvelle : mais le sacré Verbe ne voulut pas qu'une épouse si fidéle & si chaste, éprouvât des rigueurs, dans le tems même qu'elle s'unissoit à lui par des liens indissolubles. La veille de sa profession elle sentit en un moment toutes ses peines cesser, & se trouva dans une disposition interieure, qu'elle seule peut nous bien faire connoître.

Il sembloit, dit-elle, que toutes les « impressions de mes souffrances fussent « changées en des sentimens d'un amour « le plus tendre que j'eusse encore res- « senti. Je disois, ô mon cher amour ! « quoique jusqu'à present j'aye été vo- « tre épouse par les vœux que je vous «

» faisois ; je vais l'être encore d'une tou-
» te autre maniere. Toutes les puissan-
» ces de mon ame étoient tellement plon-
» gées dans un ocean d'amour, qu'elle
» n'en sortoit point, non plus qu'une
» personne qui seroit abîmée dans le fond
» de la mer. Je suppliois ce divin époux
» que cela ne parut point au-dehors, &
» qu'il me laissât libre pour l'action que
» j'allois faire. Il me l'accorda : toute-
» fois pendant la ceremonie j'eus beau-
» coup de peine à conserver toute l'atten-
» tion necessaire pour ne rien omettre,
» & ce ne fut pas sans de grandes diffi-
» cultez que je vins à bout de lire & de
» proferer la formule de mes vœux.
» Après l'action j'experimentai en mon
» ame des choses, dont j'ai encore la
» memoire bien recente, mais dont je
» ne puis rien exprimer. Dès que je fus
» retirée dans ma chambre, les assauts
» du divin Amour furent si pressans,
» qu'il fallut me prosterner, ne sçachant
» en quelle posture tenir mon corps.
» J'étois si transportée, qu'en marchant
» par la maison, il me sembloit que tout
» fût mort pour moi. Je ne pouvois en-
» tendre ni comprendre que mon époux.

Toutes mes puissances étoient retirées « au fond de l'ame, où elles étoient avec « Dieu comme dans leur centre, de sor- « te que l'exterieur demeuroit aussi sans « sentiment. Plusieurs jours après je res- « sentois encore dans le corps, la dou- « leur que m'avoit causée cet attrait. «

Le lendemain de ma profession étant « prosternée devant mon oratoire, je « sentis mon cœur s'élargir dans un « entretien avec mon divin Epoux, sur « la grande misericorde qu'il m'avoit « faite. Ce fut alors qu'il me donna à « entendre avec une très-grande clarté « qu'il vouloit que desormais je volasse « continuellement à lui, à l'imitation de « ces esprits suprêmes qui sont les plus « proches de lui, qui le connoissent, qui « l'aiment, & qui sont comme l'habita- « tion de sa divine Majesté. Ces paroles « m'animerent de nouveau; & je voyois « le chemin de l'amour si applani & ge- « neralement toutes choses si faciles, « que je m'offrois & m'abandonnois sans « cesse au bien aimé, pour faire & souf- « frir tout ce qui lui seroit le plus agrea- « ble. Je passai ainsi huit jours; après « quoi me voilà réplongée dans l'abîme «

» de mes croix. Il ne me sembloit pas
» qu'il dût jamais y avoir de consolation
» pour moi. J'offrois tout cela à Nôtre-
» Seigneur, & je lui sacrifiois de grand
» cœur l'inclination que je sentois à
» chercher du secours hors de lui. Je
» croyois que toutes les creatures m'a-
» voient en horreur, & je pensois que c'é-
» toit avec justice. Plus je me voyois
» basse, plus je sentois un instinct inte-
» rieur, qui me disoit : Cherche encore
» à t'avilir davantage. Que les peines
» qu'on ressent en cet état sont grandes!
» c'est une division des deux parties, qui
» fait connoître combien leurs préten-
» sions sont opposées. L'esprit plus éclai-
» ré & plus délicat que jamais, ne veut
» aucun mélange de la partie inferieure,
» qui se voyant ainsi privée de tous les
» biens dont l'esprit joüit, cherche ail-
» leurs du soulagement : mais elle n'en
» trouve pas, & souffre une peine qui
» tient de l'agonie. Quand je découvrois
» mes souffrances à ma Superieure, elles
» diminuoient un peu : mais je fus inte-
» rieurement portée à me priver de ce
» petit soulagement, le seul que je re-
» çusse.

On n'eſt jamais plus près de recevoir la conſolation du ciel, que quand on renonce à celle de la terre : mais parmi les perſonnes, même ſpirituelles, peu ſçavent faire un ſage diſcernement entre le ſecours qui vient de l'homme, & que la nature recherche, & celui qui vient de Dieu, & que l'eſprit de grace fait deſirer & pourſuivre. On ne ſçauroit prendre plus de précautions qu'en prit la nouvelle Profeſſe, pour ne pas faire de fauſſes demarches dans une occaſion ſi delicate, où pour peu qu'on s'écarte, on s'égare à l'infini. Dès le moment qu'elle eut perdu Dom Raymond, elle ſe ſentit fortement inſpirée d'avoir recours aux Peres de la Compagnie de Jeſus, qui n'étoient point encore établis à Tours : cependant comme elle eſperoit que Dom Raymond de ſaint Bernard reviendroit; elle ſe perſuada qu'en attendant ſon retour, elle ne devoit point quitter le confeſſeur qu'elle avoit alors : mais enfin, n'en recevant abſolument aucun ſecours, ſes premiers mouvemens revenoient ſans ceſſe, & ce combat la fit aſſez long-tems ſouffrir. Elle ne ſe ſeroit peut-être même jamais determinée à

parler à aucun Jesuite, si sa Superieure ne l'y eût obligée.

Il y avoit alors à Tours un de ces Peres nommé le Pere George de la Haye, qui y avoit prêché l'Avent, & qui y devoit prêcher le Carême. Il venoit de tems en tems faire des exhortations aux Ursulines, & il avoit rempli toutes ces filles d'une très-grande estime pour sa vertu & pour sa capacité. La Mere de l'Incarnation avoit été touchée plus que personne de ses discours, & la seule crainte de tomber dans l'inconstance & la legereté, si ordinaire & si pernicieuse aux personnes devotes, l'empêchoit de lui ouvrir son cœur. Sa Superieure, qui sçavoit la maniere dont son confesseur se comportoit avec elle, & qui étoit convaincuë qu'elle ne feroit jamais d'elle-même aucune démarche pour s'addresser à un autre, lui ordonna de découvrir son cœur au Pere de la Haye, qu'elle pria de venir la voir, & lui recommanda de ne rien cacher à un homme qui meritoit toute sa confiance. Le Pere de la Haye n'eut pas été un quart d'heure avec la servante de Dieu, qu'il reconnut les grands trésors de graces

dont Dieu l'avoit remplie. Elle de son côté fut entierement surprise, qu'en deux paroles il eût remis le calme dans son cœur, & l'eût delivrée de quantité de mauvaises craintes, qui lui faisoient un tort considerable, & persuadée par cette experience, que c'étoit là le guide qu'elle devoit desormais suivre, elle s'abandonna sans reserve & sans qu'elle pût s'en défendre, à sa conduite. Le Pere cependant ne se contenta pas de la declaration verbale qu'elle lui avoit faite de ses tentations, de ses peines interieures & des faveurs celestes dont Dieu l'avoit prévenuë, il voulut en avoir un écrit suivi & exact. Elle connut en même tems que Dieu approuvoit ce commandement, & elle se sentit une ferme confiance qu'il l'aideroit dans l'execution. Elle assure qu'elle étoit charmée qu'il lui fût permis de dire tous ses pechez, & de faire voir le mauvais usage qu'elle avoit fait des graces dont elle avoit été favorisée; & qu'en un moment toute sa vie lui fut remise devant les yeux; de sorte que son écrit ne lui couta rien à faire.

Le Pere de la Haye n'eut pas plûtôt

tes mes tentations & toutes mes croix «
s'évanoüirent. Il me sembla que je «
n'avois jamais souffert, & je demeurai «
remplie d'une paix très profonde. «

Elle raporte ensuite les grands avantages qu'elle tira de ses peines, la necessité qu'il y avoit pour elle de passer par ces épreuves pour parvenir à la parfaite pureté de cœur & à la perfection de l'humilité chrêtienne; le desir que cet état de souffrances interieures lui laissa dans le cœur de souffrir encore davantage. Elle ajoûte qu'elle préferoit ces croix & ces tentations aux douceurs & aux consolations spirituelles, à cause des biens inestimables qu'en retirent ceux qui les prennent de la main de Dieu, & qui en font un usage conforme aux adorables desseins de sa providence.
J'y ai connu, dit-elle, le grand amour «
que Dieu me portoit, & ce qui étoit «
en moi de contraire à cet amour. J'y ai «
appris à mourir à mes sentimens, & à «
me défaire, quoi qu'il m'en doive coû- «
ter, de tout ce qui peut me retarder «
dans ma course. Quand je reflechis «
sur mes sentimens mortifiez, & privez «
de leurs desirs; mon esprit se satisfait: «

» je prie Nôtre-Seigneur de n'en avoir
» point pitié ; mais de me rendre digne
» de n'avoir ni desirs, ni sentimens, que
» pour lui : car dans mon ame je vois
» clairement & j'experimente combien
» cela est necessaire, & combien l'es-
» prit tend toujours à cette grande pu-
» reté. Or il est impossible d'avoir ces
» connoissances par d'autres voyes, que
» par celle de la croix. Dans l'abondan-
» ce des plaisirs sensibles on porte joyeu-
» sement tout ce qui arrive, & quelque
» fois l'imperfection se cache dans cette
» joye & n'est pas connuë : mais lorsque
» tout est retiré au fond de l'ame, & que
» la partie inferieure est privée de tout
» secours ; on connoît tout ce qui a en-
» core vie & sentiment ; on est bien de-
» sabusé de l'opinion qu'on avoit de sa
» vertu ; & on voit avec évidence qu'on
» n'a pas encore commencé à se morti-
» fier parfaitement. C'est ce qui fait met-
» tre tout d'abord la main à l'œuvre, &
» on n'attend point à étouffer les senti-
» mens de cette partie imparfaite ; qu'ils
» commencent à se vouloir soulever.

Cependant sa Superieure la voyant tout-à-fait renduë à elle-même, songea

à tirer d'un ſi excellent ſujet tous les ſecours dont Dieu l'avoit rendu capable. Elle la fit d'abord ſous-maîtreſſe des Novices ; puis elle la chargea abſolument des inſtructions qu'on a accoutumé de faire à ces jeune filles ; & ce fut alors que Dieu commença à lui faire ſentir les premiers mouvemens de ſa vocation pour le Canada. Voici comme elle en parle. Une nuit après avoir entretenu très-familierement mon divin Epoux, je m'endormis ; & pendant mon ſommeil, il me ſembla que j'étois ſeule avec une Dame, que j'avois recontrée par je ne ſçai quel hazard. Je la pris par la main, & je l'emmenai avec moi, marchant à grands pas & avec bien de la fatigue ; parce que nous avions bien des obſtacles à ſurmonter pour arriver où nous aſpirions. D'ailleurs j'ignorois la route qu'il falloit ſuivre. Je ne laiſſois pas d'avancer toujours, tirant avec moi cette bonne Dame. Enfin nous arrivâmes à une belle place, à l'entrée de laquelle il y avoit un homme vêtu de blanc, tel qu'on dépeint ordinairement les Apôtres. Il étoit le gardien de ce lieu-là : & par

» un ſigne de main, il nous fit connoître
» le chemin qu'il falloit prendre pour y
» entrer. Ce lieu étoit raviſſant ; le pavé
» étoit comme de marbre blanc ou d'al-
» bâtre par carreaux, & les liaiſons d'un
» beau rouge. Il y regnoit un grand ſi-
» lence, qui inſpiroit je ne ſçai quel
» charme. J'avançai, & de loin j'ap-
» perçus à main gauche une petite Egli-
» ſe de marbre blanc, d'une très-belle
» architecture antique ; & ſur cette
» Egliſe la ſainte Vierge étoit aſſiſe, te-
» nant le petit Jeſus entre ſes bras. Au
» bas de ce lieu, qui étoit très-éminent,
» il y avoit un grand & vaſte pays plein
» de montagnes & de vallées, & tout
» couvert de brouillards épais, excepté
» une petite maiſon qui ſervoit d'Egliſe
» à tout le pays. La Mere de Dieu re-
» gardoit ces vaſtes contrées, qui cau-
» ſoient autant de pitié que d'effroi, &
» où l'on ne pouvoit deſcendre que par
» un chemin rude & étroit. D'abord la
» ſacrée Vierge me parut auſſi inflexi-
» ble que le marbre ſur lequel elle étoit
» aſſiſe. Je ne laiſſai pas de m'avancer
» vers elle. Dès que je fus proche, je
» lâchai la main de ma compagne ; &
par

par un treſſaillement d'amour, je cou- «
rus vers cette divine Mere, étendant «
les bras, enſorte qu'ils pouvoient at- «
teindre aux deux bouts de la petite «
Egliſe. J'attendois qu'elle me fît quel- «
que grace ; mais comme elle regardoit «
ce pauvre pays, je ne la pouvois voir «
que par derriere. Peu de tems après, «
je la vis tout à coup devenir flexible, «
& jetter les yeux ſur ſon divin Fils, au- «
quel elle faiſoit entendre quelque cho- «
ſe d'important : & il me ſembloit qu'el- «
le lui parloit de ce pays & de moi. Ce- «
pendant les bras toujours étendus je «
ſoupirois après elle. Alors avec une «
grace raviſſante, elle ſe tourna vers «
moi en ſouriant amoureuſement & elle «
me baiſa ſans me dire mot. Puis elle «
ſe retourna vers ſon Fils, & continua «
de lui parler, ayant toujours, ainſi «
qu'il me paroiſſoit, quelque deſſein «
ſur moi. Elle ſe tourna une ſeconde «
fois & me baiſa derechef. Elle parla «
encore à ſon très-adorable Fils & me «
baiſa pour la troiſiéme fois. Mon ame «
fut remplie d'une onction toute celeſ- «
te ; la beauté de cette divine Mere me «
parut raviſſante ; mais ma compagne «

» ne la vit point, parce qu'elle s'étoit ar-
» rêtée pour descendre dans ce grand
» pays dont j'ai parlé. Je me reveillai là-
» dessus, portant en mon cœur une paix
» & une douceur qui ne peut venir que
» du ciel. Cela me dura plusieurs jours,
» & m'unit très-intimement avec la Me-
» re & le Fils.

Dans quelques autres écrits, où la servante de Dieu parle de ce songe mysterieux, on trouve quelques circonstances dont elle ne parle point ici, & qui ne doivent point être oubliées; il y en a même qui feroient juger qu'elle en avoit eu un second assez peu different du premier. Elle dit qu'elle & sa compagne marchoient dans l'impetuosité de l'esprit vers la mer, du côté où l'on faisoit les embarquemens; que cette grande place où on la fit entrer, étoit environnée de grands édifices, qui paroissoient des monastéres : que de ce lieu, qui étoit fort élevé, il y avoit un petit degré pour descendre dans un pays immense & tenebreux : qu'on n'y pouvoit passer sans un peril éminent; parce qu'il étoit fort étroit & embarrassé de précipices dont la vûë seule faisoit frayeur : qu'elles

franchirent néanmoins ce pas, & qu'elles allerent jusqu'à un lieu nommé la Tannerie : que tandis que la sainte Vierge s'entretenoit d'elle avec son Fils, son cœur s'enflâmoit de plus en plus, & son ame ressentoit je ne sçai quoi de divin : que jusques-là, & dès sa plus tendre enfance, elle avoit eu un grand zéle du salut des ames : mais qu'après les caresses de la sainte Vierge, & l'onction que ses sacrez baisers laisserent dans son ame ; son esprit fut en un moment tout hors de lui, & commença de voler par tout le monde, pour chercher des ames rachetées du sang de Jesus-Christ, qu'il accompagnoit par tout les ouvriers de l'Evangile ; qu'il se joignoit à eux dans leur ministére pour aider ces ames abandonnées, & qu'il parloit avec une sainte hardiesse au Pere Eternel en leur faveur.

La Mere de l'Incarnation n'étoit pas de ces personnes, qui uniquement occupées des projets d'une sainteté peu commune, à laquelle elles se flattent aisement qu'elles sont appellées, mais qu'elles envisagent toujours dans un avenir éloigné, negligent absolument

la pràtique des vertus propres de leur état present, & sur tout celle de l'humilité du cœur, & de l'exactitude à remplir tous leurs devoirs. Elle ne perdoit point de vûë les desseins que Dieu avoit sur elle, & qui se developpoient insensiblement avec une très-grande évidence; mais l'attention qu'elle y apportoit, ne faisoit que donner de la vivacité à son application aux emplois qui lui étoient confiez. Son office étoit, comme je l'ai dit, d'enseigner aux Novices & aux jeunes Professes, les principes de la morale & de la doctrine Evangelique, & de leur faire prendre l'esprit de l'Institut qu'elles avoient embrassé; il ne se peut rien ajouter au soin qu'elle se donnoit pour cultiver ces jeunes plantes, Dieu lui avoit donné beaucoup de facilité à s'énoncer sur les mystéres de la foi. Elle avoit sur cela des lumieres, qui ne lui pouvoient venir que d'enhaut, & l'Esprit Saint l'avoit rempli d'une grace de sagesse qui la faisoit parler d'une maniere inspirée. Quelquefois pendant ses instructions certains passages de l'Ecriture lui venant à la bouche, il falloit qu'elle s'arrêtât pour souffrir en silen-

ce, ce sont ses termes, tout ce que son esprit concevoit, après quoi ayant recouvré la liberté de parler, elle répandoit abondamment de sa plenitude sur ses éleves.

Elle ne se bornoit pas aux instruction verbales qu'elle faisoit aux jeunes filles dont elle avoit la direction. Elle composa pour leur usage un Catéchisme qui est peut-être le meilleur que nous ayons en nôtre langue; on l'a donné au public sous le nom de l'Ecole Chrêtienne, & on peut assurer au moins qu'il n'en est point où les choses soient expliquées avec plus d'ordre, de précision, & de netteté, & que le choix & l'application des passages de l'Ecriture, font bien voir que la Mere de l'Incarnation a été une des personnes de son siécle qui ayent mieux possedé les livres saints. Ceux qui ne cherchent dans la lecture de ces sortes d'ouvrages, qu'à s'instruire de leur Religion, n'en sçauroient trouver qui la leur apprenne mieux que celui-ci; & tout y respire cette merveilleuse simplicité laquelle fait éviter une sorte de curiosité qui ne manque guere de produire l'orgueil & le li-

bertinage de l'eſprit & l'inſenſibilité du cœur. On a auſſi trouvé parmi les papiers de la ſervante de Dieu pluſieurs Sentences qu'elle remettoit ſouvent devant les yeux de ſes Novices, & qui ne ſont qu'une très-petite partie de ce qu'elle en avoit recueilli. Je crois qu'on verra ici avec plaiſir ces précieux reſtes qui ont échapé à deux incendies, & à la modeſtie de l'humble Inſtructrice. Rien n'eſt plus capable de faire connoître ſon veritable eſprit.

I. Une ame que Dieu appelle à la vie continuelle de l'eſprit, doit s'attendre à paſſer par beaucoup de morts avant que d'arriver au terme. Il faut l'avoir éprouvé pour concevoir juſqu'où cela va, & dans quel abandonnement doit être l'ame, pour ſe laiſſer conduire où Dieu la veut mener.

II. Pluſieurs s'efforcent d'avoir le don d'oraiſon, & ne ſe mettent nullement en peine d'avoir l'humilité & la vraye abnegation d'eux-mêmes; ſans quoi néanmoins il n'y a point de vraye oraiſon, & dont le défaut doit rendre toutes nos devotions ſuſpectes.

III. Le grand parleur n'a pas le don

d'oraiſon ; il n'a pas même celui de la devotion. Il n'eſt pas poſſible d'avoir le cœur & la bouche ouverts en même tems, à Dieu & aux hommes.

IV. La pureté de l'ame eſt une diſpoſition eſſentielle pour s'unir à Dieu. Car comme la mer ne peut rien ſouffrir d'impur ; ainſi Dieu qui eſt un Ocean infini de perfections, rejette les ames qui ne lui ſont pas ſemblables en pureté.

V. Il n'y a rien qui ſoit plus capable de perdre l'ame, que la curioſité dans l'oraiſon, & le deſir de ſçavoir plus que Dieu ne veut apprendre. Il n'y a que dans le deſir d'aimer qu'on ne puiſſe pas exceder.

VI. On dit que la contemplation eſt oiſive, & cela eſt vrai en un ſens : mais ſon oiſiveté eſt active & accompagnée de grands travaux que la nature reſſent au-delà de ce qui ſe peut dire, pour ſoumis que ſoit l'eſprit. La vie la plus ſublime conſiſte dans ces deux points ; dans la pratique exterieure des vertus de l'Evangile, & dans la familiarité interieure avec Dieu. Je ne l'aurois jamais cru, ſi je n'en avois été aſſurée par une voye que je ne puis mettre ſur le papier.

Ouy, nous obligeons Dieu, s'il est permis de parler ainsi, quand nous nous jettons entre ses bras pour les caresser.

VII. Le Pere Eternel a fait voir à une personne, que ce qu'on lui demande par le cœur de son Fils, il est toujours disposé à l'accorder.

VIII. Dès qu'un cœur est navré, il aime par tout; pourvû qu'il entretienne les playes de l'amour, & qu'il ne les referme point par de miserables medicamens; c'est-à-dire, par les fausses raisons de l'amour propre.

IX. Il faut tous les jours commencer à aimer Dieu; & croire aujourd'hui, qu'hier on ne l'aimoit pas veritablement. Les degrez de ce saint commerce, sont de voir defectueux tout ce qui est derriere soi.

X. Je ne puis comprendre comment une ame s'amuse à s'entretenir avec les creatures, ayant toujours en soi le Createur.

XI. Si une ame, qui a Dieu pour Pere, n'est pas contente: c'est qu'elle reflechit trop sur elle-même.

XII. Plus l'ame s'approche de Dieu; plus elle connoît son néant: & quoi-

qu'elle soit dans un très-haut degré d'amour ; elle s'en humilie davantage en sa présence. Cela me fait comprendre le sens de cette parole de Nôtre-Seigneur: *Celui qui s'humilie sera exalté*: (Luc 18. 14.) & de cette autre, *Apprenez de moi que je suis doux & humble de cœur ; & vous trouverez le repos de vos ames.* (Matth. 11. 29.)

XIII. L'obéïssance, quand on a l'intention droite, supplée à tout. Comment une ame religieuse pourroit-elle vouloir aimer Dieu, & être aimée de lui ; ayant de la peine à se soumettre ?

XIV. Point de chemin plus court pour parvenir à la perfection de la vie interieure, que le retranchement universel de reflexions ; non-seulement sur tout ce qui peut donner de la peine ; mais même sur tout ce qui ne porte point à Dieu & à la pratique de la vertu.

XV. L'empressement que l'on a d'achever une chose pour en commencer une autre ; fait que toutes les deux sont imparfaites.

XVI. Il n'est pas possible de mener long-tems la vie de l'esprit, sans passer par de grandes épreuves.

XVII. Avoir de la resignation dans les souffrances, c'est une marque certaine qu'on est proche de Dieu & de ses misericordes. Dans les infirmitez que Dieu nous envoye, nous ne devons rien desirer, sinon qu'elles ne nous empêchent point de le servir. Quant aux souffrances qui y sont attachées, c'est un present qu'il nous fait, & que nous devons cherir.

XVIII. Prier & souffrir; c'est tout ce que nous pouvons faire de mieux pour obliger les Eglises triomphante, militante, & souffrante; & pour nous-mêmes..

Voilà le lait dont la sainte Mere nourrissoit ses filles. Il ne faut pas s'étonner, si une si excellente nourriture dans des sujets parfaitément disposez, produisit ces fruits de benediction, qui ont donné tant de saintes à la Congregation des Ursulines; on en a fait connoître quelques-unes au public. Mais on sera peut-être bien-aise d'apprendre que parmi ces Religieuses, qui sous la direction de la Mere de l'Incarnation se sont élevées à la plus sublime vertu; une des plus distinguées fut Angelique de la Vallie-

re, dite la Mere de la Conception ; qui après avoir illustré son Ordre par la pratique des plus heroïques vertus ; finit une vie si sainte par une mort encore plus précieuse ; s'étant fait une victime souffrante & mourante, pour obtenir du ciel la conversion de son illustre niéce, & a ainsi procuré à l'Eglise dans un siécle corrompu, un des plus rares exemples de la penitence chrêtienne.

Je ne dis rien ici de la Mere Marie de saint Joseph, qui fut encore une éleve de la Mere Marie de l'Incarnation ; parce que j'aurai plus d'une fois occasion d'en parler dans la suite de cette Histoire. Au reste, rien n'étoit plus selon le cœur de nôtre sainte Instructrice, que l'emploi dont l'obéïssance l'avoit chargée. Effectivement, & par l'interêt que sa qualité d'épouse lui faisoit prendre à ce qui regardoit la gloire du sacré Verbe ; & par la vûë des desseins qu'il paroissoit avoir sur elle : il ne lui étoit pas possible de s'occuper d'autre chose, que des moyens de le faire connoître & aimer : & l'unique desir que formoit son cœur étoit que Jesus-Christ fût adoré dans toutes les parties du monde. Dès «

» mon entrée aux Ursulines, dit-elle,
» un certain instinct me dit que la divi-
» ne bonté me mettoit dans cette sainte
» maison, comme en dépôt, jusqu'à ce
» qu'elle disposât de moi selon ses des-
» seins. Je repoussois toujours ce senti-
» ment, dans la crainte que ce ne fût
» un piége du diable; mais il revenoit
» sans cesse. Je ne raisonnois point, je
» n'examinois point: seulement je m'a-
» bandonnois entre les mains de Dieu.
» Enfin à l'âge de trente-quatre à trente-
» cinq ans, j'entrai dans l'état qui m'a-
» voit été montré. Je fus saisie d'un es-
» prit Apostolique, par le mouvement
» duquel je me promenois dans la vaste
» étenduë des Indes, de la Chine & du
» Japon, & j'y accompagnois les ou-
» vriers de l'Evangile, ausquels je me
» sentois étroitement unie; parce qu'ils
» se consumoient pour les interêts de
» mon celeste époux. Je perçois jusques
» dans les Regions les plus inaccessibles,
» où il y avoit des ames raisonnables,
» que je connoissois appartenir toutes à
» Jesus-Christ. Je voyois le démon en
» triompher & les ravir au domaine de
» mon divin Maître, qui les avoit ache-

tées de son sang. Ces vuës me faisoient « entrer dans des langueurs extrêmes. « J'embrassois ces pauvres ames, & mon « cœur ne cessoit point de presser le Pere « Eternel, par une activité amoureuse, « d'avoir pitié de leur égarement. L'Es- « prit de grace m'emportoit en une si « grande hardiesse, qu'il me paroissoit « que je n'étois pas libre de faire autre- « ment. O Pere! lui disois-je, que tar- « dez-vous, puisqu'il y a si long-tems « que mon bien-aimé a répandu son sang? « c'est pour les interêts de mon époux « que je prie, & vous lui avez promis « toutes les nations. Par une lumiere qui « étoit infuse en mon ame, je voyois « clairement & comme en plein jour, le « sens des passages de l'Ecriture sainte « où il est parlé du souverain pouvoir « que le Pere a donné au Verbe incarné « sur tous les hommes; & ce que le Saint- « Esprit dit de lui. Ce grand jour, qui « me découvroit tant de merveilles; em- « brasoit mon ame d'un amour qui me « consumoit. Il est juste, m'écriois-je, « il est juste, Pere Eternel, que mon « époux soit le maître. Donnez-moi « une voix assez puissante, pour être en- «

» tenduë des extremitez de la terre ;
» & pour publier par tout que mon di-
» vin époux est digne de regner dans
» tous les cœurs. Mes gemissemens ,
» comme autant de fleches embrasées ,
» alloient percer les cieux. Portée en
» esprit parmi les ames qui ne connois-
» sent pas Jesus-Christ, je lui rendois
» pour elles les hommages qu'elles lui
» doivent : je les embrassois, & les vou-
» lois concentrer dans le sang précieux
» de cet adorable Seigneur.

Il n'étoit pas possible qu'un feu si devorant se contînt dans l'interieur : aussi fit-il de si grandes impressions sur les sens, que la Mere de l'Incarnation parut toute changée, & qu'on apprehenda pour sa vie. On lui ordonna donc de se distraire autant qu'il lui seroit possible. Elle fit tout ce qu'elle pût pour obéïr ; mais ses efforts furent inutiles, & il fallut s'abandonner à celui qui mortifie , & qui vivifie. Son directeur étoit alors le Pere Jacques Dinet , Recteur du nouveau College de Tours, & qui fut peu de tems après appellé à la Cour, pour y être confesseur du Roi LoüisXIII. Un jour que la Mere de l'Incarnation

lui rendoit compte de ses sentimens par raport au salut des ames, & qu'elle lui parloit du songe mystérieux que nous avons rapporté : elle fut bien surprise d'entendre dire au Pere qu'il n'y avoit rien là, qui ne pût arriver, & qu'apparemment le Canada étoit le pays qui lui avoit été montré. Jamais elle n'avoit entendu parler du Canada, & il ne lui étoit point encore venu à l'esprit qu'elle dût contribuer à la conversion des Infidéles autrement que par ses prieres & par celles des autres, qu'elle avoit un fort grand soin de procurer à ces ames infortunées. Il est pourtant vrai que je ne sçai quoi d'extraordinaire qui paroissoit en elle, faisoit dire à ses Sœurs, qu'assurément Dieu avoit de grands desseins sur elle, & qu'elle ne mourroit pas dans leur monastére.

Cependant à mesure que son zéle prenoit de nouveaux accroissemens, l'amour qui allumoit ce feu dans son cœur, sembloit prendre plaisir à lui faire ressentir de tems en tems de ces peines que produit la persuasion qu'on gemit en vain, & que l'on pousse des soupirs qui ne sont pas écoutez. Après qu'elle eut

porté quelque tems cette souffrance, elle commença à respirer. » Je croyois, « dit-elle, que le Pere Eternel avoit » pour agreables mes poursuites, mais » qu'il me manquoit quelque chose pour » être exaucée. Je me consumois à ses » pieds ; je m'abîmois au centre de ma » bassesse & de mon néant, afin qu'il » plût à sa divine bonté de mettre en » moi ce qu'il y trouvoit de manque. » Alors j'experimentai un écoulement, » & un rayon divin en mon ame, qui » m'unit encore plus étroitement au » cœur de Jesus ; ensorte que je ne par- » lois & ne respirois que par lui.

On peut voir dans les lettres qu'elle écrivit dans ce tems-là, & qui ont été données au public, les choses admirables que lui faisoit produire cette union intime avec le sacré Verbe. Enfin Dieu commença à lui developer ce qu'il ne lui avoit montré jusque-là, que d'une maniere fort énigmatique. Un jour, qu'elle étoit au Chœur en oraison, elle fut en un moment ravie hors d'elle-même. La vision qu'elle avoit eüe en songe, lui fut representée avec toutes les mêmes circonstances, & il lui fut dit que

que ce pays étoit le Canada, & qu'il falloit qu'elle y allât faire une maison. Ces paroles, dit-elle, qui portoient « esprit & vie, reduisirent mon ame dans « le plus profond anéantissement. J'eus « néanmoins assez de force pour dire : ô « grand Dieu ! vous pouvez tout ; & moi « je ne puis rien. S'il vous plaît de m'ai- « der, me voilà prête. Ma volonté fut « unie à celle de Dieu, sans qu'aucune « reflexion eût precedé. Le seul com- « mandement de Dieu fit cette union, « d'où s'ensuivit une extase amoureuse, « dans laquelle cette infinie bonté me fit « des caresses, qu'une langue humaine « ne sçauroit exprimer. Je ne voyois plus « d'autre pays pour moi que le Canada, « & mes courses ordinaires étoient par- « mi les Hurons, où je me joignois aux « Missionnaires. J'y étois unie d'esprit « au Pere Eternel, sous les auspices du « sacré Cœur de Jesus pour lui gagner « des ames. Ces courses & ces occupa- « tions me causoient une abstraction « presque continuelle, qui faisoit beau- « coup souffrir mon corps. «

Vers le même tems la servante de Dieu reçut une lettre du Pere Joseph

Poncet de la Riviere Jesuite, qu'elle ne connoissoit point, & qui n'avoit pû être instruit par aucune voye humaine de ses dispositions, par rapport au zéle du salut des ames. Ce grand Religieux qui a été une des plus vives lumieres de sa Compagnie, & dont la memoire est en benediction dans les Colonies Françoises de l'Amerique, qu'il a presque toutes arrosées de ses sueurs, & quelques-unes même de son sang, lui faisoit part de sa vocation à la Mission de Canada, & avoit joint à sa lettre une Relation de ce qui se passoit dans ce pays, avec un petit bourdon, comme pour l'inviter par ce symbole à entreprendre le voyage avec lui. La Mere de l'Incarnation, quoique fort charmée d'une telle invitation, n'y répondit néanmoins que par une civilité. Elle n'étoit presque plus la maîtresse de son zéle, qui s'enflammoit de jour en jour : mais la chose lui paroissoit tellement au-dessus de ses forces & de sa condition, qu'elle ne pouvoit pas se resoudre à en parler même aux directeurs de sa conscience. Elle n'avoit plus le Pere Dinet. Le Pere de la Haye & Dom Raymond de saint Ber-

nard étoient absens, & elle étoit entre les mains du Pere Salin Jesuite, qui ne la dedommageoit pas des pertes qu'elle avoit faites. Mais tandis qu'elle ne songeoit qu'à bien connoître la volonté de Dieu, & à se mettre en état de l'executer : la providence ménageoit sans qu'elle en sçut rien, les moyens de faire réüssir les desseins qu'elle avoit sur elle.

Les Jesuites du Canada, & sur tout ceux qui étoient avec les Hurons, souhaitoient depuis long-tems l'établissement des Ursulines à Quebek, & le Pere Paul le Jeune Superieur de toute la Mission, faisant cette année là, selon ce qui se pratiquoit alors, la Relation de ce qui s'étoit passé d'édifiant dans cette nouvelle Eglise; s'y exprima en ces termes sur ce dessein : Ne se trouvera-t-il point quel- « que ame sainte, qui veuille ramasser « le sang du Fils de Dieu, pour le salut « des pauvres Sauvages? «

Il y avoit alors à Alençon une jeune Dame de condition, fort riche, nommée Magdeleine de Chauvigny, fille de M. de Vaubougon, & veuve de M. de la Peltrie, de la maison de Tounoys. Elle avoit apporté en naissant des inclina-

tions si nobles & si heureuses, & elle avoit reçu de ses parens une si belle éducation, qu'elle s'étoit renduë dès l'âge le plus tendre, l'admiration de la ville, & les délices de sa famille. Dès qu'elle fut capable de faire des reflexions, elle crut que Dieu vouloit seul posseder son cœur, & commença de prendre des mesures pour entrer dans quelque Religion : mais Dieu avoit d'autres vûës, & comme il la destinoit au même dessein que Marie de l'Incarnation, il ne permit pas que ces deux femmes, par qui il vouloit faire de grandes choses, prissent d'abord un parti, qui auroit privé l'une des biens, & l'autre de la connoissance des affaires & de l'experience qui leur étoient necessaires, pour executer l'œuvre importante qu'il leur devoit confier.

Mademoiselle de Chauvigny se laissa donc engager par obéïssance dans l'état du mariage, mais sa liberté lui fut bientôt renduë : M. de la Peltrie qu'elle avoit épousé, la laissa veuve fort jeune & sans enfans ; n'ayant eu qu'une fille, qui ne vint au monde que pour augmenter le nombre des prédestinez. La premiere pensée qu'eut Madame de la Peltrie dès

qu'elle se vit maîtresse de disposer d'elle-même, fut de reprendre son ancien projet d'entrer en Religion; mais elle ne s'y arrêta pas long-tems. Elle étoit née avec une extrême tendresse pour les malheureux, & elle se persuada que Dieu ne l'avoit mise en l'état où elle étoit, que pour la rendre la mere des pauvres. Peu de tems après son zéle changea d'objet, & elle se sentoit emportée en esprit dans les pays étrangers pour y contribuer au salut des ames: elle en étoit là lorsque la Relation dont j'ai parlé, lui tomba entre les mains. Cette lecture fit sur son esprit une si forte impression, qu'elle conçût dès-lors le dessein de se consacrer avec tout son bien, au salut des filles sauvages. Cependant une telle entreprise, jusques-là sans exemple, ne devoit pas être entierement resoluë avant que d'avoir bien consulté le Seigneur: c'est ce que fit la jeune veuve, & le ciel ne tarda pas à l'éclairer. Un jour de la Visitation de la Vierge, comme elle étoit en oraison, Jesus-Christ se fit entendre à son cœur, & lui dit que sa volonté étoit qu'elle allât en Canada pour y executer le dessein qu'elle avoit formé, & l'assura

qu'elle recevroit de très-grandes graces dans ce pays barbare. *Hé ! quoi, Seigneur*, reprit-elle, *est-ce à une vile creature & à une pecheresse comme moi, qu'il faut faire de semblables faveurs? Vôtre bassesse*, lui repartit le Sauveur, *ne fera que relever l'eclat de ma misericorde. Je veux me servir de vous en ce pays-là : & malgré les obstacles qui s'opposeront à l'execution de mes ordres ; vous irez en Canada, & vous y mourrez.*

Ces paroles remplirent la Servante de Dieu d'une douce confiance, & mirent la paix dans son ame : mais pour avoir reçu sa Mission immediatement de Dieu-même ; elle ne s'en crut pas moins obligée à prendre toutes les précautions que la prudence demande en de pareilles occasions. Elle consulta plusieurs personnes fort éclairées dans les voyes de Dieu, qui toutes l'assurerent qu'elle étoit appellée en Canada. Mais à peine avoit-elle commencé de prendre des mesures pour suivre sa vocation, qu'elle tomba malade, & fut à l'extremité. On n'attendoit plus que le moment de la voir expirer, & la recommandation de l'ame étoit faite, lorsqu'elle fut inspirée de

faire vœu d'aller en Canada pour y bâtir une Eglise en l'honneur de saint Joseph, & pour y employer sa vie & ses biens au service des filles sauvages, sous les auspices de ce grand Saint. Elle obéït à l'inspiration, & s'étant aussi-tôt assoupie, elle se trouva à son réveil sans douleur & sans fiévre. Les Medecins qui l'avoient desesperée, apprirent cette nouvelle avec bien de la surprise. Ils voulurent s'instruire par eux-mêmes d'une chose qui ne leur paroissoit pas croyable. S'étant rendus chez elle, un d'eux lui prit le bras; & après lui avoir tâté le poulx: Où est donc vôtre fiévre, Madame? lui dit-il; seroit-elle allée en Canada? Ouy, répondit la Dame, elle y est allée. Mais ni le Medecin, ni aucun des assistans, n'avoit garde de comprendre ce qu'il y avoit de vrai dans cette réponse.

Pendant que les choses s'acheminoient si bien pour la réüssite des desseins que Dieu avoit sur la Mere de l'Incarnation; sa divine Majesté purifioit, & perfectionnoit de plus en plus cette grande ame; & je croi que ceux qui, de quelque maniere que ce soit, sont appellez à procurer

le salut du prochain, me sçauront quelque gré de n'avoir negligé aucun trait du modéle que je leur présente d'un cœur vrayment Apostolique, & qui, pour être dans la personne d'une femme; n'en est que plus capable de les animer & de les confondre. Ecoutons-la parler.

» La divine Majesté voulant me dé- » pouiller absolument de mon propre » vouloir dans les choses mêmes qu'elle » m'avoit commandées; afin que tout fût » d'elle, & qu'il n'y eût rien de la crea- » ture; me fit connoître un jour pendant » mon oraison, qu'il alloit me reduire à » ce denuément total & parfait. Je trai- » tois alors avec elle du salut des ames, » dans l'accès ordinaire qu'il lui plaisoit » de me donner. En un moment elle m'ô- » ta tout pouvoir de continuer ce com- » merce, & ravit mon ame en une exta- » se qui la mit dans son souverain & uni- » que bien. Là, parmi ses caresses ordi- » naires, elle me découvrit le grand » avantage qu'il y a à lui gagner des » ames, & m'incita à lui demander cette » grace. Alors mon ame prenant vive- » ment les interêts de son époux, vou-

loit par une amoureuse impatience que « son Royaume s'étendît, & s'offroit pour « cet effet en sacrifice, fallut-il donner « mille vies. Je conjurois le Pere Eternel « de me mettre en état d'executer les « commandemens qu'il m'avoit fait de « lui bâtir en Canada une maison où il « fût glorifié avec Jesus & Marie. Je le « priois d'y joindre le grand saint Joseph; « parce que j'avois de fortes impressions « que c'étoit lui que j'avois vû être le « gardien de ce pays. J'avois une certi- « tude qu'il agréoit mes instances, que « je ne faisois que par le mouvement de « son esprit. Cette majesté suprême jet- « toit ses regards sur moi, & me faisoit « entendre que par un amoureux effort, « j'avois voulu ravir sa volonté; mais que « par son amour, elle vouloit triompher « de la mienne. Il se fit alors une opera- « tion en mon ame, qui la reduisit à une « delicieuse agonie. Je me vis en un mo- « ment absorbée en Dieu, qui par un « amour de complaisance, me vouloit « surmonter, en m'ôtant ma volonté au « regard de mes poursuites pour l'ampli- « fication du Royaume de son Fils. En « effet il me martyrisoit; car à peine me «

» permettoit-il de jetter un soupir pour
» prendre du relâche dans un tourment
» qui m'ôtoit la vie, & me charmoit tout
» ensemble. Alors je m'apperçus que je
» n'avois plus de volonté, & que Dieu
» vouloit pour moi. J'acquiesçai & me
» confessai vaincuë. Je chantai le triom-
» phe de mon vainqueur, & reconnus
» la justice de son divin vouloir. Dès
» ce moment je fus délivrée des lan-
» gueurs que me causoient mes pour-
» suites. C'étoit un repos, une paix, un
» non vouloir, une demeure dans la vo-
» lonté de Dieu, avec lequel je traitois
» des interêts du sacré Verbe incarné ;
» & cela me dura une année entiere.

Monsieur de Bernieres Louvigny, auteur du Chrêtien interieur, & qui au milieu de la corruption du siécle, est parvenu à ce qu'il y a de plus sublime dans la vie mystique, s'étend bien au long dans ses memoires sur l'insigne faveur dont je viens de parler, & qu'apparemment la servante de Dieu lui avoit particularisée plus qu'elle ne fait ici. Voici ce qu'il en dit. » Je me souviens
» que cette grande Religieuse parloit fort
» bien de l'excellence de la vie Apostoli-

que, & qu'elle en avoit des ſentimens « admirables. Mais elle ſouffrit un jour « une operation bien extraordinaire. « Comme elle s'efforçoit de prendre la « volonté divine, pour ne la quitter ja- « mais, & la flêchir à l'établiſſement du « Royaume de ſon Fils ſur toutes les na- « tions : Nôtre-Seigneur prit la ſienne ; « & depuis elle n'a point eu de volonté « propre ; mais la ſeule volonté de Dieu « a été ſa volonté. C'eſt une grande ame, « ſolidement vertueuſe, qui a une pro- « fonde humilité, une charité éminente, « & qui ne perd point l'union actuelle « avec Dieu. Elle dit donc que Dieu la « dépouilla de ſon propre vouloir, ou, « pour me ſervir des paroles dont Dieu « uſa en ſon endroit ; il triompha de ſa « volonté ; non qu'il lui ôtât cette puiſ- « ſance, qui eſt le principe des actions « ſpirituelles, ou qu'il la privât de ſa li- « berté : mais la volonté divine s'empara « tellement de la ſienne ; qu'elle ne pou- « voit plus vouloir que ce que Dieu vou- « loit. Ainſi, on eût pû lui donner ce « nom admirable que Dieu avoit pro- « mis à une nation qui devoit être toute « à lui ; *on vous appellera, ma volonté eſt* «

» *en elle.* (Isaye 62 4.) Cette faveur
» merveilleuse commença par une espe-
» ce d'agonie, pendant laquelle il lui
» resta quelque aspiration, pour con-
» sentir à la perte de sa volonté. Cette
» agonie fut très-delicieuse : car comme
» il n'est rien de plus affligeant, que de
» suivre les desirs de la propre volonté :
» il n'est rien au contraire de plus doux,
» que de ne vivre que de la volonté de
» Dieu.

La Mere de l'Incarnation fut toute une année dans cette disposition de paix & de delices. Au bout de ce tems-là, elle se sentit fortement poussée de s'ouvrir sur sa vocation au Canada. Elle avoit encore pour directeur le Pere Salin. Ce Religieux étoit de ceux qui ne connoissent dans les voyes de Dieu qu'une sorte d'illusion ; & qui croyent qu'on ne peut jamais y faire de mauvais pas, en rejettant tout ce qui est tant soit peu extraordinaire. Aussi dès que sa penitente lui eut ouvert la bouche sur son dessein ; il la lui referma bien-tôt, en lui disant que c'étoit là de pures fantaisies, ausquelles elle faisoit fort mal de s'amuser. L'humble Religieuse, à ces

paroles, s'aneantit aux pieds de la divine Majesté. Mais quelque connoissance qu'elle eût, & quelque aveu qu'elle fit de sa bassesse; elle ne laissa pas de protester à Dieu que rien au monde ne l'empêcheroit de lui obéïr. Elle fut bien surprise dans le même tems, de voir que son dessein, qu'elle avoit tout-à-fait caché, étoit divulgué, qu'on lui en parloit souvent, & qu'on lui en écrivoit même de plusieurs endroits. Elle ne crut pourtant pas devoir pour cela s'ouvrir davantage; & fit aux lettres qu'elle reçut, & aux discours qu'on lui tint sur ce sujet, des réponses fort vagues; & qui ne faisoient concevoir rien autre chose, sinon que son cœur étoit épris d'un fort grand zéle pour le salut des infidéles. Effectivement il alloit au-delà de tout ce qu'on en peut dire; & elle l'avoit tellement commuinqué à toutes ses Sœurs; que dans la Communauté on faisoit continuellement des prieres, des penitences, & des communions à cette intention.

Cependant le mouvement qui l'avoit portée à s'ouvrir au Pere Salin sur sa vocation au Canada, la poussoit encore

plus fortement à en écrire au Pere de la Haye. Mais le Pere Salin l'avoit tellement intimidée, qu'elle n'osoit en parler davantage. Lorsqu'elle étoit en cette peine, le Pere de Lydel autre Jesuite, la vint visiter. Elle crut devoir s'ouvrir à lui, & ce Pere lui conseilla d'en écrire au Pere de la Haye qui la connoissoit mieux que personne. Elle le fit, & la réponse du Pere de la Haye, fut qu'elle devoit se disposer à ce que la divine providence ordonneroit d'elle, & qu'il esperoit que ses bons desirs s'executeroient.

Quelque tems auparavant la servante de Dieu avoit appris que Dom Raymond de saint Bernard songeoit aussi à passer en Canada. Effectivement ce Religieux prenoit des mesures pour cela avec les Jesuites ; mais Dieu se contenta de sa bonne volonté, & sa Congregation s'opposa à son pieux dessein. Dans le tems que la Mere de l'Incarnation lui écrivit, il regardoit son voyage en Canada, comme une affaire qui ne pouvoit manquer par aucun endroit. Il n'entra pourtant pas d'abord dans les vûës de sa penitente, & elle eut beau

lui écrire pour l'instruire de tout ce qui s'étoit passé en elle à ce sujet, il ne la voulut point écouter. Enfin elle le conjura d'examiner la chose devant Dieu. Il le fit, & se rendit. Il se rappella son caractere d'esprit, incapable de se gouverner par l'imagination ; les faveurs qu'elle avoit reçuës du ciel dès sa plus tendre enfance, & la fidelité qu'elle y avoit fait paroître. Il se ressouvint de ses premiers instincts, qui la portoient à s'unir aux prédicateurs de l'Evangile ; de son zéle en mille occasions pour la gloire de Dieu ; de ses desirs si ardens, & néanmoins si peu empressez. Il consideroit cette paix si inalterable, au milieu des plus violentes saillies de son amour ; cette élevation d'ame jointe à la plus profonde humilité & à la plus parfaite soumission aux ordres du ciel. Mais ce qui le frappa le plus, ce fut que paroissant avoir une certitude que tout venoit du Seigneur, elle n'avoit cependant nulle attache à son sens. Il reconnut donc le doigt de Dieu dans le dessein qu'elle lui proposoit ; & il lui manda qu'il ne pouvoit se dispenser de l'approuver. Il travailla ensuite à lui

procurer tous les ſecours qui pouvoient dépendre de lui pour l'execution. Mais le ciel qui ne le vouloit pas lui-même en Canada, lui refuſa auſſi la conſolation d'avoir contribué à y établir la ſervante de Dieu. Il vit rompre en aſſez peu de tems toutes les meſures qu'il avoit priſes pour elle & pour lui. Dans le même tems la Mere de l'Incarnation ſe trouva en butte à toutes les contradictions imaginables. Pluſieurs perſonnes, qui avoient paru favorables à ſon deſſein, le deſaprouverent ouvertement. Sa Superieure même qui lui avoit applaudi plus qu'aucun autre, ſe declara hautement contre elle, & alla juſqu'à lui dire que ſi Dieu lui accordoit ce qu'elle lui demandoit avec tant d'ardeur, ce ne ſeroit que pour punir ſa temerité.

La courageuſe Mere voyant ainſi tout le monde réüni contre elle, montra une fermeté d'ame qui a peu d'exemples. Elle écrivit à Dom Raymond pour le conſoler & pour le fortifier ; & rien n'eſt plus grand que les ſentimens de confiance & de ſoumiſſion aux ordres de la providence, dont ces lettres ſont remplies. Elle en recevoit elle-même des Miſſionnaires

naires de Canada, qui servoient plus que toute autre chose à la soutenir au milieu de ses traverses. Ces Religieux connoissoient son zéle pour le salut de leurs chers Neophytes; & ils ne manquoient point d'occasion de lui écrire, pour l'encourager à ne pas abandonner une si belle entreprise, Enfin ils crurent que c'étoit assez deliberé, & qu'il falloit se hâter de venir à l'execution. Ils n'avoient encore rien d'assuré pour le temporel: mais des hommes remplis de toute la plenitude de l'esprit Apostolique ne sçavoient pas s'inquieter touchant les moyens, quand la chose étoit dans l'ordre de Dieu: & sûrs de la providence pour les ressources, ils ne songeoient qu'à choisir des sujets, dont la sainteté répondît à la grandeur du ministére qui leur devoit être confié.

Ce fut dans cette vûë que le Pere le Jeune, Superieur de la Mission, pour s'assurer de la vertu de nôtre Mere par une voye qui ne pût être suspecte; lui écrivit deux lettres consecutives, où, après lui avoir exageré avec beaucoup de force, les dangers & les difficultez de son projet: il ajoute qu'il n'y avoit

qu'une présomption intolerable, pour ne pas dire diabolique, qui pût la faire aspirer à des emplois si élevez au-dessus de son sexe & de ses forces. L'humble servante de Dieu reçut ces lettres avec la même joye, que si elles lui eussent annoncé l'ordre de partir. Elle ne se lassoit point de les lire, & un jour qu'elle en parloit à son directeur ; « N'est-» ce pas là un bon Pere ? lui dit elle, » je voi bien que si j'étois auprès de lui, » il me traitteroit en veritable ami. Peu de tems après, elle reçut un avis secret qu'on prenoit de bonnes mesures pour faire venir en Canada des Ursulines, & qu'elle étoit la premiere sur laquelle on jettoit les yeux. Mais deux années s'écoulerent encore sans qu'on parlât de rien : ce qui lui donna occasion de faire paroître d'une maniere bien sensible sa parfaite dépendance de la volonté de Dieu, & la fermeté de sa confiance, que tant de délais & d'obstacles ne purent jamais ébranler. Enfin sur la fin de la seconde année elle sçut par un instinct, qui ne pouvoit avoir rien de naturel, que le tems de son départ approchoit : & elle ne se trompa point.

L'heure marquée par le Seigneur, pour l'accompliſſement de ce grand deſſein, étoit venuë ; & il s'executa de la maniere que nous allons voir.



LIVRE QUATRIE'ME.

SOMMAIRE.

Madame de la Peltrie prend des mesures pour fonder des Ursulines en Canada. Son pere la veut remarier, ce qu'elle fait pour parer ce coup. M. de Bernieres de concert avec elle, la demande en mariage. Ce mariage est rompu. Madame de la Peltrie est inquiettée par sa famille, & gagne un grand procès. Elle part pour Paris, ou M. de Bernieres la suit. Le P. Poncet les determine à demander la Mere de l'Incarnation pour commencer l'établissement de Quebek. Dieu fait connoître à sa servante que ses desseins sur elle vont s'accomplir. On propose de ne prendre que des Religieuses de Paris. Madame de la Peltrie s'y oppose, & part pour aller demander la Mere de l'Incarnation à M. l'Archevêque de Tours Elle arrive à Tours & obtient ce qu'elle souhaite. Empressement de toutes les Religieuses pour la Mission de Canada. La Mere de saint Bernard est choisie pour être la compagne de la Mere de l'Incarnation, & prend le nom de saint Joseph. Ses parens touchez de Dieu lui donnent leur consentement comme malgré eux. Une bonne fille de Tours se donne à Madame de la Peltrie, à condition qu'elle sera Religieuse dans le monastére de Quebek. La famille de la Mere de l'Incarnation s'oppose à son voyage Fermeté de la Mere, & ce qui la rassure. Ses dispositions interieures par rapport à son voyage. Les mesures que prend M. l'Archevêque de Tours pour assurer la fondation, & ce qui se passe entre lui, Madame de la Peltrie, & les Religieuses. Depart de Tours & entrevuë de la Mere de l'Incarnation & de son fils à Orleans. Toute la troupe arrive à Paris où Monsieur de Bernieres tombe malade. Monsieur de Paris refuse à Madame

de la Peltrie, une Religieuse Ursuline du Fauxbourg saint Jacques. La Reine mere veut voir Madame de la Peltrie & les deux Religieuses, & l'accueil qu'elle leur fait. Le fils de la Mere de l'Incarnation demande à être reçu chez les Jesuites, & ne l'obtient pas. Arrivée de la troupe à Dieppe. La Mere de St. Joseph est sur le point d'être arrêtée en France par sa famille. Les Religieuses & Madame de la Peltrie s'embarquent avec le Superieur des Missions. Sentimens de la Mere de l'Incarnation au tems de l'embarquement. Elle court risque de faire naufrage. Les Religieuses vivent pendant toute la traverse comme si elles eussent été dans un monastére. Autres particularitez de leur voyage. Arrivée à Quebek, leur reception. Elles visitent les cabannes sauvages, & apprennent leur langue. La Mere de l'Incarnation souffre beaucoup dans cette étude. Elle reconnoît que le Canada est le pays qui lui avoit été montré en songe. Elle est éluë Superieure, & forme une nouvelle Congregation de celle de Paris & de celle de Bordeaux. On forme le dessein en France de réunir toutes les Ursulines dans une seule Congregation sur le plan qu'elle avoit dressé. Ferveur admirable des Religieuses sous son gouvernement.

MAdame de la Peltrie, tirée des portes de la mort, de la maniere merveilleuse que nous avons dit, se persuada, que n'ayant recouvré la vie qu'après la promesse qu'elle avoit faite de la consacrer avec tous ses biens au service des filles sauvages, elle n'étoit plus maîtresse d'elle-même, & ne pouvoit, sans se rendre coupable de la plus indigne infidelité, manquer à son

vœu. Mais elle n'eut pas plûtôt mis la main à l'œuvre, qu'elle rencontra des difficultez qui auroient rebuté un courage moins ferme que le sien ; & il faut convenir qu'elle se trouvoit dans une situation qui rendoit son entreprise moralement impossible. M. de Vaubougon son pere, s'étoit mis dans la tête de la remarier, & avoit pris tellement la chose à cœur, que s'appercevant de la repugnance qu'elle y avoit, il lui declara qu'elle le feroit mourir, si elle refusoit de lui donner cette satisfaction. Cette declaration, que Madame de la Peltrie ne crut pas devoir prendre à la lettre ; ne fit pas sur son esprit toute l'impression que M. de Vaubougon en avoit esperé : ce qui l'obligea à la prendre du côté de la conscience. Il engagea donc quelques Religieux à la voir, & à lui representer ce qu'elle devoit à son pere, à qui elle causeroit infailliblement la mort si elle s'opiniâtroit dans son refus. Ils lui exagererent ensuite les avantages qu'elle trouveroit dans un nouvel établissement pour satisfaire sa charité envers les pauvres. Mais ces batteries furent encore sans effet, & la

vertueuse veuve fit paroître parmi toutes ces sollicitations, une fermeté qu'on n'avoit pas attenduë d'elle. Cependant elle souffroit tout ce que peut ressentir un bon cœur, qui se trouve dans l'obligation de mécontenter la personne du monde, pour qui il a une plus veritable & plus legitime tendresse. Dans cette affliction d'esprit, elle s'addressa à un Religieux dont elle connoissoit la prudence, & le pria de lui dire par quelle voye, sans manquer à ce qu'elle devoit à Dieu, elle pouvoit se delivrer des poursuites, relever les inquietudes, & dissiper le chagrin d'un pere, qui lui étoit veritablement cher. Le Religieux, après avoir un peu pensé à ce qu'on lui proposoit; répondit qu'il ne voyoit qu'un moyen d'accommoder toutes choses : que ce moyen étoit de faire en sorte que M. de Louvigni Bernieres la demandât en mariage : que ce Gentilhomme, qui avoit du bien & qui étoit fort connu de M. de Vaubougon, seroit le gendre que le bon vieillard agréeroit le plus : & que d'un autre côté, il étoit bien sûr que M. de Bernieres, qui vivoit comme un Ange, & qui s'étoit engagé par vœu, à

vivre dans le celibat ; feroit aifement difpofé à ne fe rendre le maître de fa liberté, que pour lui aider à conferver fon cœur a celui, à qui elle l'avoit confacré.

L'extrême embarras où fe trouvoit la jeune Dame, lui fit goûter cet expedient, & l'empêcha de voir ce qu'il avoit de fingulier. Elle écrivit fur le champ à M. de Bernieres ; elle lui découvrit l'extremité où la reduifoit fon pere, & le moyen qu'on lui avoit fuggeré de s'en tirer : & elle le conjuroit au nom du maître qu'ils s'étoient également engagez de fervir feul le refte de leur vie, de ne fe pas rendre difficile dans une occafion où il s'agiffoit de fon falut. M. de Bernieres n'entra pas dans ce projet auffi aifément qu'avoit fait Madame de la Peltrie. Il étoit bien affuré de la vertu de cette Dame ; mais comme il ne s'étoit point trop caché de fon vœu, il voyoit bien qu'il ne pouvoit confentir à ce qu'on demandoit de lui, fans donner une Scene au public, qui ne pouvoit pas être inftruit des conditions aufquelles il s'engageroit. D'un autre côté, le grand bien qui pouvoit revenir de ce mariage, ba-

lançoit les raisons qui le portoient à en rejetter la proposition. Dans cette perplexité, il redoubla ses prieres, & conclut à remettre la chose entre les mains de son directeur & de quelques personnes de pieté qui avoient part à sa confiance. Tous lui dirent nettement que la gloire de Dieu demandoit qu'il fît ce qu'on souhaitoit de lui, & qu'ils n'y voyoient aucun inconvenient qui put balancer ce qu'ils y trouvoient d'avantageux pour les interêts de la nouvelle Eglise du Canada. M. de Bernieres n'étoit point de ces gens de bien qui abondent dans leur sens; mais la singularité de l'affaire dont il s'agissoit, l'empêcha encore pendant quelques jours de se resoudre. Enfin il se rendit, & écrivit à un Gentilhomme de ses amis, nommé M. de la Bourbonniere, qu'il le prioit d'aller trouver de sa part M. de Vaubougon; & de demander pour lui Madame sa fille en mariage.

Jamais demande de cette nature ne fut plus agreablement reçuë. M. de Vaubougon ne se possedant pas de joye, ne pût répondre à M. de la Bourbonniere; & tout ce qu'il pût faire, fut de

le mener chez Madame de la Peltrie. Le consentement de la jeune Dame ne fut pas difficile à obtenir ; mais la joye ne fut pas de longue durée, ni pour le pere, ni pour la fille. M. de Bernieres retomba bientôt dans ses irresolutions, & prit le parti de temporiser. Ce retardement n'accommoda pas M. de Vaubougon, qui ne pouvoit avoir l'esprit en repos, qu'il ne vît sa fille mariée. Il entra en quelque soupçon que les avances que l'on avoit faites pour ce mariage, ne fussent un jeu pour l'amuser. Un jour qu'il étoit de plus mauvaise humeur qu'à l'ordinaire, il alla trouver sa fille, & lui dit qu'elle choisît sur le champ, ou de signer un papier qu'il lui presentoit, & qui lui devoit faire perdre la meilleure partie de son bien, ou de faire parler M. de Bernieres d'une maniere positive. Madame de la Peltrie répondit qu'on s'allarmoit sans sujet ; que M. de Bernieres lui avoit mandé, il n'y avoit pas long-tems, que sans une affaire de consequence qui le retenoit à Caën, il seroit déja à Alençon ; qu'il apporteroit pour la terminer, toute la diligence possible ; mais qu'il craignoit

fort que ce ne fut pas encore aussi-tôt qu'il le souhaiteroit, & qu'elle pouvoit s'assurer qu'il ne perdroit pas un moment pour se rendre chez M. son pere. Elle fut assez heureuse pour se tirer par cette réponse du mauvais pas où elle se trouvoit : mais comme elle prévit que l'on ne manqueroit pas de revenir à la charge ; elle fit prier M. de Bernieres de faire un voyage à Alençon, parce qu'il étoit de la derniere consequence qu'ils conferassent ensemble au plûtôt.

M. de Bernieres quitta tout pour faire ce que desiroit Madame de la Peltrie. Ils se virent en presence des amis communs, mais sans que M. de Vaubougon en sçût rien. On commença par examiner si le mariage proposé étoit expedient, & l'on convint que non, parce qu'il devoit nuire aux affaires de M. de Bernieres, dont les heritiers eussent pû être inquietez avec le tems, par ceux de Madame de la Peltrie. Sur quoi on conclut qu'ils ne se marieroient point ; mais que pendant quelque tems ils feindroient de l'être. La mort de M. de Vaubougon, qui arriva peu de jours après que M. de Bernieres fut retourné

à Caën, facilita la feinte ; mais la Dame pensa être prevenuë par sa famille. Quelques-uns de ses proches, qui ne voyoient qu'avec chagrin les grandes liberalitez qu'elle faisoit aux pauvres & aux Eglises ; prirent le dessein de la faire enlever, & declarer incapable de gouverner son bien à cause de la dissipation qu'elle en faisoit. Effectivement le Presidial de Caën leur donna une Sentence favorable : mais M. de Bernieres ayant conseillé à Madame de la Peltrie, d'en appeller au Parlement de Normandie ; elle le fit & se transporta à Rouen, où M. de Bernieres la suivit. Son affaire fut bientôt en état d'être jugée, & son Procureur lui dit qu'elle gagneroit infailliblement sa cause, si elle vouloit faire serment d'une chose très-juste. Elle le refusa par une delicatesse de conscience fort mal entenduë, & pensa tout gâter. Mais les saints ont des ressources que les autres hommes n'ont pas. La vertueuse veuve s'adressa à saint Joseph, renouvella son vœu touchant le Canada : & contre toutes les apparences gagna son procès. Ses parties en furent si surprises, qu'elles ne douterent point qu'il n'y eût

en cela une conduite toute particuliere de la providence, & se reconcilierent de bonne foi avec elle. Sur ces entrefaites le bruit se répandit qu'elle étoit mariée avec M. de Bernieres, & elle eut bien des railleries à soutenir de la part du monde, qui l'avoit vûë engagée plus que personne, dans tous les exercices de la plus haute devotion. Sa vertu & sa douceur calmerent bientôt ce petit orage; & tout étant reglé dans sa famille: elle partit pour Paris dans le dessein de terminer sa grande affaire.

Ce voyage donna à penser à ses parens, qui n'étant pas apparemment bien convaincus qu'elle fût mariée, reprirent le dessein de l'enlever. Elle en fut avertie & se tint sur ses gardes. Dès qu'elle fut à Paris, elle commença par consulter tout ce qu'on lui fit connoître de personnes d'une sainteté éclairée. Ceux qu'elle vit plus souvent, furent le Pere de Condren, General de l'Oratoire, & M. Vincent, Instituteur de la Congregation de saint Lazare. L'un & l'autre, après avoir examiné mûrement son projet, & l'attrait du ciel qui le lui avoit fait concevoir, assurerent qu'il venoit

de Dieu ; & elle ne trouva perſonne qui ne penſât de même. Elle ne ſongea donc plus qu'à uſer de diligence pour l'execution. Elle manda M. de Bernieres qui partit ſans differer. Juſqu'à ſon arrivée Madame de la Peltrie n'avoit oſé paroître dans les ruës de Paris que deguiſée en ſervante, à la ſuite de ſa fille de chambre, qu'elle faiſoit paſſer pour une Dame de condition : & cela parce qu'elle ſçavoit qu'on la cherchoit. Mais quand M. de Bernieres ſe fut rendu auprès d'elle ; comme on ne la vit jamais qu'avec lui, on ne douta plus qu'elle ne fût mariée, & on ceſſa de l'inquieter.

Cependant M. de Bernieres convaincu que dans cette affaire, plus que dans aucune autre, la diligence étoit neceſſaire ; travailla tout de bon à la terminer inceſſament. Lui & Madame de la Peltrie virent le P. Poncet, qui ſe diſpoſoit à partir pour Quebek par les premiers vaiſſeaux. Ils le conſulterent principalement ſur le choix des ſujets dont ils devoient compoſer la petite Communauté que Madame de la Peltrie vouloit établir en Canada. Ce Pere les determina aiſement à s'aſſurer d'abord de la

Mere de l'Incarnation ; & dès qu'il eut ſur cela leur parole, il en écrivit à la ſervante de Dieu, qui n'en fut nullement ſurpriſe. Elle ignoroit parfaitement tout ce qui ſe paſſoit à Paris ; mais elle ſentoit dans ſon cœur, que les deſſeins de Dieu ſur elle, alloient s'accomplir. La lettre du Pere Poncet ne laiſſa pas de lui cauſer une joye à laquelle elle crut devoir donner un peu d'eſſor. Elle la fit paroître ſur tout dans une lettre qu'elle écrivit à Madame de la Peltrie, où l'on voit que les Saints, qui ſont ſi étroitement unis avec Dieu, ont fort peu à faire pour l'être parfaitement entre-eux, & que la vertu eſt le lien le plus fort & le plus naturel de l'amitié.

Madame de la Peltrie comptoit de partir par la flotte qui devoit faire voile au printems prochain : mais elle y trouva des difficultez de la part de Meſſieurs de la Compagnie du Canada, qui mirent tout en uſage pour l'engager à differer ſon voyage à l'année ſuivante, à moins qu'elle ne voulût paſſer ſeule. Madame de la Peltrie, qui vouloit mener avec elle ſes Religieuſes, & qui ne pouvoit, ſans s'expoſer à manquer ſon coup, reſ-

ter à Paris tout le tems qu'on lui demandoit, tint bon, & il fut resolu qu'il se feroit une assemblée pour résoudre cette affaire. Elle se tint chez M. Fouquet, alors Conseiller d'Etat. Outre M. de Bernieres & Madame de la Peltrie, on y appella le P. Estienne Binet, Provincial des Jesuites, le P. de la Haye & le P. Charles Lallemant, ancien Missionnaire de Canada. Les Deputez representerent que Madame de la Peltrie avoit parlé trop tard; que tous les vaisseaux étoient frettez; qu'il n'y avoit plus de place pour ses balots ni pour ses provisions. Madame de la Peltrie repondit que s'il n'y avoit que cette difficulté-là; elle seroit bientôt levée: qu'encore que Messieurs de la Compagnie fussent obligez de la passer gratuitement avec tous ses effets, & tout ce qu'elle feroit venir les deux années après son arrivée: elle offroit néanmoins de fretter un bâtiment à ses depens. A cela il n'y eut point de replique; & il ne fut plus question que de voir d'où on prendroit des Religieuses. Madame de la Peltrie declara qu'elle vouloit la Mere de l'Incarnation. On lui representa que

M. d'Eſchaux, Archevêque de Tours, de l'humeur dont on le connoiſſoit, n'y conſentiroit jamais, & qu'il valoit mieux prendre des Urſulines du Fauxbourg S. Jacques. Madame de la Peltrie ne ſe relâcha point, quoique lui pût dire le P. Binet, qui avoit fort à cœur qu'on n'allât point chercher des filles hors de Paris. Il fallut ſe rendre. Le P. de la Haye fut celui qui contribua le plus à faire decider en faveur de la Mere de l'Incarnation, qu'il ſçavoit mieux que perſonne, être le plus digne ſujet qu'on pût choiſir pour une entrepriſe ſi delicate.

Il fut donc conclu que M. le Commandeur de Sillery, lequel, outre qu'il étoit membre de la Compagnie de Canada, étoit en ce tems-là l'ame de toutes les entrepriſes qu'on formoit pour la gloire de Dieu, M. Fouquet, les Peres Binet & de la Haye, que M. de Tours conſideroit beaucoup ; écriroient à ce Prélat, pour l'engager à donner à la Miſſion de Canada la Mere de l'Incarnation avec une Compagne ; & que Madame la Peltrie porteroit la lettre, & l'appuyeroit de tout ce que ſon zéle lui pour-

P.

roit suggerer pour fléchir l'Archevêque. Le Pere Binet écrivit encore au Pere Grand-Ami Recteur du College de Tours, & lui enjoignit de ne rien omettre de ce qui dependroit de lui, pour que Madame de la Peltrie fût satisfaite. Toutes ces mesures étant prises, Madame de la Peltrie consigna l'argent necessaire pour équipper un bâtiment de transport; & le P. Lallemant se rendit à Dieppe, où se devoit faire l'embarquement, dont il fut chargé. Madame de la Peltrie, bien contente de voir que tout réüssissoit à son gré, écrivit à la Superieure des Ursulines de Tours, & à la Mere de l'Incarnation, & se hâta d'expedier ses affaires pour se rendre à Tours. Elle y arriva le 19. de Fevrier 1639. accompagnée de M. de Bernieres, qui ne la quittoit point. La premiere chose qu'ils firent, fut d'aller prendre langue du Pere Grand-Ami: & ils le prierent d'aller d'abord seul chez l'Archevêque, pour le preparer à la demande qu'on lui devoit faire. Il y consentit, & à peine eut-il exposé la chose dont il s'agissoit, que le Prélat surpris & charmé au-delà de tout ce que l'on peut di-

re, l'interrompit ; & le regardant fixement : Hé ! quoi, mon cher Pere, s'écria-t-il, est-il donc vrai que Dieu veuille bien avoir de mes filles pour un si pieux dessein ! Ho ! je ne suis pas digne de cette grace : mais en trouvera-t-on qui soient assez courageuses, pour passer les Mers ? » Le Pere lui ayant dit où les choses en étoient ; l'Archevêque lui dit d'aller de sa part, commander à la Superieure des Ursulines, de donner entrée chez elle à Madame de la Peltrie, & de lui faire la même reception qu'elles lui feroient à lui-même.

Le Pere Recteur, qui ne s'étoit pas attendu à un succès si facile & si prompt, courut en diligence intimer l'ordre agreable dont il étoit chargé. A peine étoit-il sorti de l'Archevêché, que M. de Bernieres & Madame de la Peltrie y entrerent. M. de Tours les reçut de la maniere la plus gracieuse, & ne fut pas longtems sans reconnoître que le P. Grand-Ami ne les avoit point flattez dans la peinture qu'il lui avoit faite de l'un & de l'autre. Il admira leur pieté, il fut charmé de leur zéle, & leur promit toute l'assistance & toute la protection qui de-

pendroit de lui. Dès le même jour le Pere Recteur retourna chez le Prelat, & l'assura que la Mere de l'Incarnation étoit toujours dans ses mêmes sentimens & dans ses mêmes ardeurs : que l'esprit Apostolique s'étoit répandu dans la Communauté ; qu'il n'y avoit pas dans toute la maison une fille, qui ne brûlât de zéle du salut des ames, & qui ne fût prête à sacrifier mille vies pour sauver une seule sauvage : & que c'étoit quelque chose de ravissant que de les voir & de les entendre. L'Archevêque attendri jusqu'aux larmes, ne pût répondre autre chose, sinon que Madame de la Peltrie pouvoit prendre la Mere de l'Incarnation & telle des Religieuses qui lui agréeroit davantage. Pendant ce tems M. de Bernieres avoit conduit Madame de la Peltrie au Monastere des Ursulines. La Superieure à la tête de toutes les Religieuses l'attendoit sous la porte, & dès qu'elle parût, la Communauté separée en deux chœurs, entonna le *Veni Creator*, & ensuite le *Te Deum*. La Dame alla ainsi en ceremonie à l'Eglise, où elle demeura quelque tems prosternée devant l'Autel. Sa priere finie, elle

ſe releva, & fut extremement ſurpriſe de voir toutes ces filles à peu près dans la ſituation où l'on conçoit que furent les perſonnes qui ſe trouverent au Cenacle dans le tems de la deſcente du ſaint Eſprit. Elles l'environnoient toutes, lui embraſſoient les genoux, ſe jettoient à ſon cou, & baignées de pleurs lui diſoient des choſes ſi touchantes, qu'elle en avoit le cœur percé. Puis comme chacune craignoit de n'avoir pas été remarquée; elles alloient dans ſa chambre les unes après les autres, renouveller leurs inſtances, & les accompagnoient de tout ce qui ſe peut imaginer de plus touchant. De là, elles alloient au parloir faire la même choſe auprès de M. de Bernieres, le prier d'interceder pour elles auprès de Madame de la Peltrie, ſur l'eſprit de laquelle on leur avoit dit qu'il pouvoit plus que perſonne. Cette ferveur dura tout le tems que Madame de la Peltrie fut dans cette maiſon, & pendant lequel on fit, avec l'agrément de l'Archevêque, les prieres de quarante heures.

Il n'y avoit dans toute cette nombreuſe Communauté de tranquille, que la

Mere de l'Incarnation, qui étoit assurée de son sort, & une jeune Religieuse de vingt-deux ans, nommée Marie de saint Bernard, qui n'avoit pas moins d'envie que les autres d'aller en Canada, mais qui plus timide, & plus persuadée de son indignité pour un ministére qui lui paroissoit demander une vertu heroïque, & une sainteté consommée, n'osoit faire aucune démarche. C'étoit un Ange sur terre, & il est difficile de voir une ame plus prévenuë des benedictions du ciel, plus fidéle à la grace, plus courageuse, & plus accomplie dans tout ce qui peut rendre recommandable aux yeux de Dieu & des hommes, une épouse de Jesus-Christ. Dès sa plus tendre enfance, elle avoit ressenti de très-vives atteintes de ce zéle du salut des ames, qui l'a devorée jusqu'à sa mort, & dont elle a été la victime. La Mere de l'Incarnation qui l'avoit élevée, & pour qui elle n'avoit rien de caché, n'avoit jamais douté qu'elle ne fût la Compagne que Dieu lui destinoit; sur tout depuis que la sainte fille lui eut fait le recit d'une chose assez extraordinaire, qu'elle-même ne regardoit que comme un songe, mais où

sa sainte maîtresse trouvoit toutes les marques d'une veritable vision, ce que l'évenement justifia. Mais independamment de toute autre chose, la Mere de saint Bernard étoit sans contredit le meilleur sujet que l'on pût choisir pour l'expedition du Canada. Sa vertu avoit extremement meuri sa raison, & dans une si grande jeunesse, elle faisoit voir par toute sa conduite, une prudence que les années ne donnent pas toujours. Dès que Madame de la Peltrie fut entrée dans le Monastére, cette jeune Religieuse sentit tout son zéle & toute sa ferveur se ranimer : mais n'osant se presenter ni à la Dame ni à M. de Bernieres, elle se contenta de s'offrir à Dieu, comme une victime toute prête à être immolée pour sa gloire. Après qu'elle eut fait ce sacrifice, elle se tint en repos. Elle ne laissoit pas cependant de ressentir quelques mouvemens qui la faisoient roder tantôt autour du parloir, où M. de Bernieres passoit presque tout le jour ; tantôt auprés de la chambre de Mad. de la Peltrie, sans pouvoir se resoudre à y entrer : jusqu'à ce qu'enfin la M. de l'Incarnation l'ayant rencontrée, la

prit par la main, & sur le champ l'alla presenter à M. de Bernieres, qu'elle pria de l'examiner avec bien de l'attention. Le serviteur de Dieu commença par engager la jeune Religieuse à lui rendre un compte exact de tout ce qui s'étoit passé dans son interieur au sujet de la Mission de Canada : & comme il avoit un discernement exquis, il jugea d'abord de cette fille, ce qu'en avoit jugé la Mere de l'Incarnation. Il lui dit donc d'avoir bon courage ; & qu'il ne tiendroit pas à lui que ses vœux ne fussent accomplis.

La vertueuse fille, encouragée par ces paroles, alla du parloir, droit à la chambre de la Mere Superieure. C'étoit encore la Mere Françoise de saint Bernard qui gouvernoit cette maison. Elle reçut fort mal la jeune Religieuse ; & pour lui ôter d'abord toute esperance de rien obtenir, elle lui dit qu'elle se preparât à prendre la chambre & l'office de celle qui seroit choisie pour la Mission. La servante de Dieu fit paroître en cette occasion son humilité & sa confiance. Elle se retira sans rien repliquer à sa Superieure, & ne songea plus qu'à flêchir

le ciel, dont elle attendoit tout. Elle renouvella à Dieu le ſacrifice de ſa vie, le conjura avec les plus fortes inſtances, que ſes pechez ne miſſent aucun obſtacle aux deſſeins de la divine providence ſur elle; prit ſaint Joſeph pour ſon protecteur en cette affaire auprès du Seigneur, & lui promit de prendre ſon nom, s'il lui obtenoit la grace qui faiſoit l'unique objet de ſes vœux.

Enfin les prieres de quarante heures finies, la Communauté fut aſſemblée pour faire l'élection. Toutes les Religieuſes furent propoſées, parce que toutes s'étoient miſes ſur les rangs: mais il n'y en eut aucune en qui on ne trouvât quelque obſtacle qu'il n'étoit pas aiſé de ſurmonter. Marie de ſaint Bernard fut la ſeule en qui on ne vit aucun empêchement qui ne pût être facilement levé. La Superieure même, qui avoit témoigné d'abord qu'elle ne conſentiroit jamais qu'on jettât les yeux ſur elle; ſe trouva tout à coup changée, & ne pouvant ſe diſpenſer de reconnoître quelque choſe de merveilleux dans ce changement: elle declara qu'elle donneroit les mains à tout, ſi on pouvoit avoir le

consentement des parens de la jeune Religieuse, pour lesquels on devoit avoir de grands égards.

Marie de saint Bernard étoit fille de M. de la Troche Savonniere, d'une des meilleures familles d'Anjou. On deputa à ce Gentilhomme un exprès, pour lui apprendre ce qui se passoit à Tours. Il en fut surpris au-delà de ce que l'on peut dire, aussi bien que Madame de la Troche, & ils ne repondirent à l'envoyé qu'en ordonnant qu'on mît les chevaux au carosse pour aller s'instruire eux-mêmes d'une chose qu'ils ne pouvoient encore croire, & pour s'y opposer au cas que l'avis fût veritable. Pendant qu'ils se disposoient à partir, un Religieux Carme entra dans le Château, & demanda pour quel voyage étoient les preparatifs qu'il voyoit. On lui dit dequoi il s'agissoit. Il parut étonné à son tour de la resolution de M. & de Mad. de la Troche: & comme s'il eût été envoyé du ciel pour leur intimer les ordres du Seigneur : il dit des choses si touchantes, pour leur faire comprendre l'honneur que Dieu faisoit à leur famille, que cela joint au ton pathetique

dont il parloit, les fit en un moment changer de pensée. M. de la Troche écrivit sur le champ à sa fille, qu'elle faisoit faire à ceux qui lui avoient donné le jour, un sacrifice qui leur couteroit bien des larmes; qu'il acquiesçoit néanmoins avec soumission aux ordres du ciel: qu'elle allât puisque Dieu l'appelloit, & que lui & sa mere lui donnoient & lui souhaitoient mille benedictions. Toute la lettre étoit si tendre & si belle, que la lecture en ayant été faite en presence de la Communauté; toutes les Religieuses fondirent en larmes. La seule Mere de saint Bernard y parut insensible : la grace qui s'étoit emparée de son cœur, y avoit étouffé tous les sentimens naturels, & lui avoit inspiré une grandeur d'ame & une intrepidité qui ne l'abandonnerent jamais depuis. Elle changea de nom comme elle s'y étoit engagée, & se fit appeller Marie de S. Joseph. Elle a rendu ce nom celebre dans toute la nouvelle France, où elle a laissé une odeur de sainteté qui dure encore, & que le ciel a confirmée par plus d'un miracle.

Toutes choses étant ainsi terminées,

on se disposa à partir pour Paris. Madame de la Peltrie avoit réüssi en tout, au-delà de ses esperances; mais Dieu permit que sa joye fut temperée par une affliction qu'elle ressentit vivement, & qui lui vint d'où elle la devoit moins craindre. Une fille, avec qui elle avoit été élevée, pour qui elle n'avoit rien de caché, & qui lui avoit promis de ne l'abandonner jamais; ne vit pas plûtôt l'affaire engagée sans retour, que la vûë des perils, qu'elle auroit à essuyer sur mer, l'effraya. Elle pria sa maîtresse de trouver bon qu'elle s'en retournât à Alençon, & il ne fut pas possible de lui faire reprendre ses premiers sentimens. La Mere de l'Incarnation fut chargée de chercher un sujet qui remplaçât cette fille, & elle l'eut bien-tôt trouvé. Un Pere Jesuite proposa une fille de fort honnête famille, nommée Charlote Barré, qu'il sçavoit être toute remplie du zéle du salut des ames. On la fit venir. Elle s'offrit à tout & ne demanda qu'une condition à sçavoir qu'elle seroit reçuë Religieuse dans le Monastére qu'on alloit fonder. On le lui promit, & elle se donna sans reserve à Madame de la Pel-

trie. Elle avoit un oncle Chanoine & un frere, qui firent tous leurs efforts pour la retenir, mais inutilement. Elle justifia parfaitement dans la suite tout le bien que son directeur avoit dit d'elle, & fut sous le nom de la Mere de saint Ignace, la premiere Professe du Monastére de Quebek.

On n'avoit pas cru trouver aucune difficulté au sujet de la Mere de l'Incarnation, & jusqu'à la veille du départ, la servante de Dieu, qui n'avoit rien dit de son dessein à sa famille; ne croyoit pas que rien dût l'arrêter de ce côté-là. Elle s'étoit trompée. A la premiere nouvelle qu'apprit de son voyage celle de ses sœurs, chez qui elle avoit demeuré; elle mit toute la Ville en rumeur pour rompre le coup. Elle s'addressa à l'Intendant & à l'Archevêque: elle parla à tous ceux pour qui elle crut que la Mere de l'Incarnation avoit quelque déference; & voyant qu'elle n'avançoit rien par toutes ces voyes-là: elle crut faire davantage par les procedures de justice; elle alla trouver sa sœur avec un Notaire, à qui elle fit dresser dans le parloir même, une opposition dans les for-

mes à son voyage. Apparemment elle ne prétendoit par là que l'intimider : mais cette ressource lui ayant encore manqué, elle lui declara qu'elle ne prendroit plus aucun soin de son fils, à qui jusque-là elle avoit bien voulu servir de Mere. Elle fit plus : l'enfant étoit à Orleans, ou le Pere de la Haye l'avoit fait placer pour achever ses études ; elle lui écrivit tout ce qui venoit de se passer ; lui donna avis que sa mere devoit passer par Orleans ; l'instruisit de ce qu'il devoit faire pour l'arrêter en France, & lui fit bien comprendre combien il lui importoit de ne pas manquer son coup.

Il falloit bien d'autres batteries que celles-là pour ébranler la Mere de l'Incarnation. Ceux qui connoissoient le credit de sa sœur, ne sçavoient pas trop que penser des mouvemens qu'elle se donnoit : mais pour elle il ne lui en co[illegible] ta pas un seul moment d'inq[illegible]
Elle étoit convaincuë que D[illegible]
loit en Canada ; & rien [illegible]
de lui faire naître le [illegible]
ce voyage. Elle s[illegible]
Joseph, patron [illegible]
favorisoit son [illegible]

sieurs preuves qu'elle en avoit euës, elle en raporte une fort singuliere. Le jour que Madame de la Peltrie partit de Paris pour se rendre à Tours ; la servante de Dieu, qui n'avoit eu aucun avis de ce départ, se sentit tout-à-coup fortement pressée de quitter ce qu'elle faisoit, & de s'en aller dans une Chapelle qu'on avoit bâtie au bout du jardin, en l'honneur de saint Joseph, pour remercier ce grand Saint de quelque faveur particuliere, dont elle n'étoit pas encore informée. Elle résista quelque tems, mais enfin elle fut obligée de se rendre, & peu de tems après, elle sçut que Madame de la Peltrie étoit en chemin pour la venir chercher, & alloit arriver à Tours.

Une autre chose l'occupoit encore davantage, & étoit seule plus que suffisante pour l'empêcher de faire attention aux oppositions qu'on formoit à ses desseins. C'étoit un sentiment qui fut imprimé en son ame que Dieu lui préparoit de grandes croix dans l'expedition qu'elle meditoit. Voici comme elle en parle. Jour & nuit je ne pouvois ni « manger, ni dormir, ni faire aucune «

» fonction de mon esprit, tant il étoit
» abstrait & aliené de toutes choses, &
» occupé de la representation de ce qui
» me devoit arriver en Canada. Je vis
» des croix sans fin, un abandon de la
» part de Dieu & des creatures dans un
» degré très-crucifiant. Il me fut mon-
» tré que j'allois entrer dans une vie ca-
» chée & inconnuë : & il me sembloit
» que la Majesté de Dieu me disoit par
» une insinuante penetration : Il faut
» que desormais vous me serviez à vos
» dépens. Allez me donner des preuves
» de la fidelité que vous me devez, par
» une parfaite correspondance aux gra-
» ces que je vous ay faites. Je ne puis
» dire en quel étonnement & en quel
» effroi se trouva mon esprit par cette
» vûë. Je sentois toutefois en moi-mê-
» me une si grande resolution pour faire
» & souffrir tout ce qu'il plairoit à la di-
» vine Majesté ; qu'au moment même je
» m'abandonnai pour suivre ses ordres
» en toutes choses. On n'apperçut rien
» au dehors de ce que je souffrois, parce
» que j'étois embarrassée en diverses af-
» faires. Toutefois je me trouvois com-
» me une personne seule, & j'experimen-
tois

tois déja une affreuse solitude d'esprit, «
qui me rendoit insensible à la separa- «
tion qui s'alloit faire de tout ce que «
j'avois de cher au monde. «

Cependant M. l'Archevêque de Tours voulant n'avoir rien à se reprocher touchant les deux Religieuses qu'il donnoit à Madame de la Peltrie ; fit dans son Palais une assemblée des personnes qu'il honoroit le plus de sa confiance, il pria M. de Bernieres & Madame de la Peltrie de s'y trouver, & voulut que la Superieure des Ursulines avec une autre Religieuse, la Mere de l'Incarnation & la Mere de saint Joseph, y fussent aussi presentes. Quand tout le monde fut venu, il prit la parole, & dit qu'il avoit une joye sensible de ce que Dieu avoit jetté les yeux sur ses filles, pour une entreprise aussi heroïque & aussi sainte que celle dont il s'agissoit : mais que la sagesse vouloit, & que sa conscience demandoit qu'il ne conclût rien, sans voir un fond assuré pour le monastére qu'on avoit dessein de bâtir ; qu'à cet effet il prioit Madame de la Peltrie de lui marquer les avances qu'elle étoit resoluë de faire & de passer en

sa présence le Contrat de fondation. Madame de la Peltrie répondit qu'elle étoit dans le dessein de donner tout son bien, qu'elle declara en détail; que pour s'ôter, & à tout autre, les moyens d'en rien retrancher, elle se donnoit elle-même; mais qu'elle le prioit de la dispenser de passer pour le present le Contrat de fondation, parce que n'ayant pas pris pour cela ses mesures en partant de Paris, il lui seroit difficile de faire les choses si à propos, qu'il ne s'y trouvât quelque nullité : que s'il vouloit commettre à Paris quelque personne en qui il eût confiance, on feroit en sa presence le Contrat, & qu'on y suivroit autant qu'il seroit possible, toutes ses intentions.

Le Prélat se rendit à de si bonnes raisons, & agréa les propositions que lui faisoit Madame de la Peltrie. Il nomma pour travailler à cette affaire, en son nom, le Pere de la Haye, & Dom Raymond de saint Bernard, alors Provincial de son Ordre. Il ne pouvoit prendre de meilleures sûretez pour ses Religieuses, qu'en remettant leurs interêts entre les mains de deux hommes aussi

éclairez que l'étoient ceux-là, & qui avoient autant à cœur que lui, qu'on ne fît rien au desavantage de ses filles. Tout étant ainsi arrêté, l'Archevêque vouloit dire la Messe afin de communier de sa main la Mere de l'Incarnation & sa Compagne : mais son extrême vieillesse & ses infirmitez ne le lui permirent pas. Il la fit donc celebrer par son Aumônier, & communia avec les deux Religieuses. Il retint ensuite toute la compagnie à dîner ; & tandis qu'après le repas le Secretaire expedioit les obediences des deux Missionnaires, il leur fit une fort belle exhortation sur les devoirs qu'elles auroient à remplir dans le nouveau genre de vie qu'elles alloient mener. Dès qu'il eut cessé de parler, la Mere de l'Incarnation le pria de vouloir bien leur commander le voyage qu'elles entreprenoient, afin qu'elles eussent le merite de l'obéïssance : il y consentit, & leur parla d'une maniere si touchante, que tous les assistans en furent attendris. Il voulut ensuite que les quatre Religieuses chantassent le Pseaume *In exitu Israël de Egypto*, & le Cantique *Magnificat*; ce qu'elles firent

à deux chœurs, avec beaucoup de devotion. Puis il leur donna sa benediction, & addressant la parole à M. de Bernieres & à Madame de la Peltrie : » Voici, leur dit-il, mes filles que je » vous confie : voici deux pierres fon- » damentales de l'édifice que vous vou- » lez élever dans le nouveau monde, en » l'honneur de Jesus & de Marie. Qu'el- » les y soient comme deux pierres pré- » cieuses, semblables à celles des fonde- » mens de la Hierusalem celeste. Que » ce Temple soit à jamais un lieu de paix, » de benedictions & de graces, plus fe- » cond que ne fut celui de Salomon. » Que les portes de l'enfer ne préva- » lent point contre lui, & ne lui puisse » jamais nuire, non plus qu'à celui de » Pierre. Que Dieu y habite comme pere » & comme époux, jusqu'à la consom- » mation des siécles.

Après ces paroles, qui furent comme le testament de ce venerable vieillard, les Religieuses retournerent à leur Convent. Les adieux se firent ; on peut juger avec quelle charité, & combien de larmes, de tendresse & de devotion furent versées. Enfin on mon-

ta en carrosse dès le même jour, qui fut le 22. Fevrier 1639.

Dès que le jeune Martin sçut que sa mere étoit à Orleans, il l'alla trouver à l'Auberge où elle étoit descenduë, & d'abord, dissimulant ce qu'il sçavoit de son dessein ; il parut d'une surprise extrême de la voir dans une hôtellerie. Il lui demanda ensuite où elle alloit. Elle lui répondit qu'elle alloit à Paris. Mais « continua-t-il, ne passerez-vous point « Paris ? Je pourrai, répondit la mere, « descendre jusqu'en Normandie. « Le jeune homme vit bien qu'elle ne vouloit pas s'expliquer ; c'est pourquoi il ne lui repliqua qu'en tirant de sa poche, & lui mettant en main la lettre que sa tante lui avoit écrite, & la revocation en bonne forme d'une pension que cette femme avoit créée en sa faveur sur tous ses biens, pour reconnoître les services de sa mere. La servante de Dieu prit ce papier, le lut, & levant les yeux au ciel : O que le démon, s'écria-t-elle, a « d'artifices pour traverser les desseins « de Dieu ! puis regardant son fils : Il « y a huit ans, mon fils, lui dit-elle, que « je vous ai quitté pour me donner à «

» Dieu ; depuis ce tems-là vous-a-t-il
» manqué quelque chose ? non répartit
» l'enfant. Hé bien ! réprit la vertueu-
» ſe mere, le paſſé doit vous répondre
» de l'avenir. Quand je vous quittai
» pour l'amour de celui qui m'en avoit
» donné l'ordre ; je vous donnai à lui,
» & je le priai de vous ſervir de pere.
» Vous voyez qu'il a été audelà même
» de nos eſperances. Il continuera com-
» me il a commencé. Montrez-vous
» ſeulement un digne fils du meilleur
» des peres. Gardez ſes commande-
» mens. Ayez en ſa providence pater-
» nelle une entiere confiance : & vous
» éprouverez qu'il ne manque point à
» ceux qui le craignent. Je vais en Ca-
» nada, mon fils, il eſt vrai, mais c'eſt
» pour obéïr à Dieu qui me l'ordonne.
» Quel honneur pour moi d'être choiſie
» pour l'execution d'un ſi grand deſ-
» ſein ! & quelle joye n'en devez-vous
» point avoir ſi vous m'aimez ? Ces pa-
roles, & l'air dont elles furent dites,
changerent en un moment le jeune éco-
lier. Il s'abandonna ſans reſerve à la di-
vine providence, brûla les papiers qu'on
lui avoit envoyez, & fit à Dieu dans la

ſimplicité de ſon cœur, un ſacrifice de tout ce qu'il pouvoit avoir ſur la terre, qui fut pour lui dans la ſuite, une ſource intariſſable de graces.

Cependant toute la troupe pourſuivit ſon voyage, & arriva à Paris. Les Urſulines du Fauxbourg Saint Jacques avoient fait offrir leur maiſon aux deux Religieuſes; mais elles ne purent l'accepter ſi-tôt, leurs affaires ne leur permettant pas pour lors de s'éloigner de leur compagnie, & on choiſit la maiſon de M. de Meules, Maître d'hôtel chez le Roy, à cauſe du voiſinage de la maiſon profeſſe des Jeſuites. On n'avoit pas encore eu le tems de ſe reconnoître, que M. de Bernieres tomba malade & fut à l'extremité. Ce contre-tems dérangea fort les affaires de la Miſſion dont il étoit comme l'ame: mais il contribua beaucoup à tromper les parens de Madame de la Peltrie, dont l'aſſiduité auprès du malade ne laiſſa aucun lieu de douter qu'elle ne fût ſon épouſe.

Dès que M. de Bernieres fut en état d'agir, il uſa de tant de diligence, qu'avant la fin du mois tout fut conclu, & le Contrat de fondation paſſé. Une pe-

tite negociation, dont le ſuccès ne fut pas heureux, troubla un peu la joye qu'on avoit de ſe voir ſi près du port. Les deux Religieuſes qui s'étoient enfin tranſportées au Monaſtére du Faux-bourg ſaint Jacques, y avoient gagné une vertueuſe fille, nommée la Mere de ſaint Hierôme. La permiſſion des Superieurs immediats étoit donnée, & il ne reſtoit plus qu'à avoir l'agrément de l'Archevêque de Paris, qu'on s'étoit flatté d'obtenir ſans peine. Il fut effectivement accordé à la premiere demande : mais dès le lendemain il fut retracté, ſans qu'on en ait jamais pû ſçavoir le motif, & quoi qu'on pût faire pour regagner le Prélat, il tint ferme. Il fit plus : car ſçachant que Madame la Ducheſſe d'Aiguillon & Madame la Comteſſe de Brienne, qui avoient pris vivement les interêts du nouvel établiſſement, s'étoient engagées à le flèchir ; il ſe retira pour n'être pas obligé de refuſer à ces Dames ce qu'il étoit déterminé à ne leur point accorder. Quelques jours après Madame la Comteſſe de Brienne alla prendre Madame de la Peltrie, & les deux Religieuſes pour les

mener à Saint-Germain, où la Reine souhaitoit les voir. Il ne se peut rien ajoûter à l'accueil que Sa Majesté leur fit. Cette Princesse ne se lassoit point d'admirer la generosité avec laquelle Madame de la Peltrie, dans un âge si peu avancé, alloit se consacrer avec tout son bien, au service des filles sauvages. Le grand merite de la Mere de l'Incarnation, dont elle avoit été prévenuë, & qu'elle reconnut bien-tôt par elle-même, dès qu'elle l'eût un peu entretenuë, la charma ; & le courage avec lequel sa Compagne, dans une si tendre jeunesse, & malgré la délicatesse de sa complexion, s'exposoit à tant de dangers & de traverses ; l'attendrit jusqu'aux larmes. Elle voulut sçavoir jusqu'aux moindres circonstances d'une entreprise si extraordinaire ; & apprenant ce qui s'étoit passé à l'occasion de la Religieuse Ursuline de Paris, elle envoya sur le champ un Gentilhomme à l'Archevêque, pour l'engager à donner cette fille à Madame de la Peltrie : mais le Prélat qui s'étoit apparemment douté qu'on feroit encore jouër cette machine, prit si bien ses mesures, qu'il ne fut pas

possible au Gentilhomme de le trouver.

Ce ne fut point là au reste la seule mortification que la Mere de l'Incarnation eut à Paris. Son fils avoit mandé au Pere de la Haye, qu'il desiroit fort se faire Jesuite, & qu'il le prioit d'être son intercesseur auprès du Pere Provincial. Ce Pere crut que rien n'étoit plus propre pour lui faire obtenir ce qu'il demandoit, que la présence de sa mere, à qui il communiqua la lettre de son fils, & l'on peut juger la joye qu'elle en conçut. Après avoir consulté ensemble sur ce qu'il y avoit à faire, ils conclurent qu'il falloit sans tarder faire venir l'enfant à Paris. Il vint & on le présenta au Pere Binet. Ce Pere l'examina, & ne le jugeant pas propre à son Institut, se trouva assez embarassé. Il ne vouloit pas faire un réfus à la Mere de l'Incarnation dans une chose qu'elle paroissoit avoir fort à cœur; & d'ailleurs il ne pouvoit se resoudre à se charger d'un sujet qui ne lui paroissoit pas de service. Le biais qu'il prit, fut de dire qu'il avoit déja le nombre de Novices qu'il lui falloit, & que si Martin persistoit, on le pourroit recevoir après qu'il

aûroit fini ſon cours de Philoſophie. Ce qui lui faiſoit peine dans cet enfant, étoit un commencement de ſurdité dont il craignoit les ſuites ; outre qu'il ne lui croyoit qu'un eſprit mediocre. Auſſi lors qu'après ſa Philoſophie il ſe preſenta de nouveau, on lui dit nettement qu'on ne croyoit pas que Dieu le voulût Jeſuite. Il y a de l'apparence qu'en effet Dieu le vouloit ailleurs : mais il eſt certain que le Pere Binet fut trompé dans le jugement qu'il porta de lui. Il ne lui parut jamais depuis aucune atteinte de ſurdité, & il a donné des preuves qu'il avoit l'eſprit fort bon. Il entra quelque tems après dans la Congregation de S. Maur, y a été élevé aux premiers emplois, & s'y eſt extremement diſtingué par ſon merite & par ſa ſainteté, comme on le peut voir dans l'hiſtoire de ſa vie qui eſt imprimée.

Pour revenir à la Mere de l'Incarnation, elle partit avec ſa compagnie au commencement d'Avril, aprés avoir laiſſé à un trés-grand nombre de perſonnes de tout état, avec qui elle eut occaſion de s'entretenir, une haute opinion de ſa ſainteté & des excellentes

qualitez dont le ciel l'avoit enrichie. Cette reputation, qui se soutint & crût même de jour en jour, ne fut pas inutile à son Monastére, & l'on peut dire que sa meilleure ressource dans la suite fut l'estime que l'on avoit conçuë d'elle. En arrivant à Roüen, elle trouva le Pere Lallemant, qui lui assura que tout étoit prêt à Dieppe pour l'embarquement. Toute la troupe s'y rendit, & le Pere Lallemant les y accompagna. La Mere de l'Incarnation & la Mere de S. Joseph logerent chez les Ursulines, où elles trouverent dans la Mere Cecile de sainte-Croix, dequoi se dedommager de la perte qu'elles avoient faite à Paris. Mais à peine la Mere de l'Incarnation avoit-elle commencé à remercier Dieu de lui avoir enfin donné une nouvelle Compagne, qu'elle se vit dans l'obligation de lui faire des vœux pour la conservation de celle qu'elle avoit si heureusement amenée jusqu'au port. M. & Madame de la Troche n'avoient pas été longtems à se repentir du consentement qu'ils avoient donné à leur fille pour le voyage de Canada. Toute leur famille, & sur tout M. l'Evêque de la Rochelle,

qui étoit frere de Madame de la Troche, avoit trouvé fort mauvais qu'ils se fussent rendus si aisément. On leur manda qu'on n'envoyoit en Amerique que des filles de mauvaise vie, & que d'y laisser aller la leur, c'étoit faire à leur famille une tache que rien ne laveroit jamais.

Quelque peu fondé que fût ce reproche, M. & Madame de la Troche y furent si sensibles, que sans perdre un moment de tems, ils écrivirent à leur fille, qu'ils revoquoient la permission qu'ils lui avoient donnée, & envoyerent après elle un homme de confiance, avec ordre de l'arrêter en quelque endroit qu'il la trouvât. On peut juger quelle fut la douleur & l'inquietude de la jeune Religieuse à cette nouvelle. Elle ne s'y laissa pourtant point abatre: & tandis que la Mere de l'Incarnation songeoit à fléchir le ciel par toutes sortes de moyens, & traittoit de cette affaire avec Dieu seul; Marie de S. Joseph fit tant par ses lettres, que son pere fut encore une fois obligé de lui donner son consentement. Mais afin que sa famille n'eut rien a lui reprocher, il écrivit au

Provincial des Feuillans à Paris, qu'il le prioit de s'informer de tout ce qui regardoit le voyage de sa fille; & qu'il le faisoit le maître de la retenir ou de la laisser partir, selon ce que sa prudence lui feroit juger être le plus convenable. Ce choix rassura nos deux ferventes Religieuses. Dom Raymond de S. Bernard connoissoit de longue main la Mere de S. Joseph; il l'avoit vûë à loisir à Paris, & s'étoit pleinement convaincu qu'elle n'alloit que par l'ordre de Dieu. Néanmoins afin de marquer à M. de la Troche qu'il ne vouloit rien negliger pour s'acquiter avec exactitude de la commission dont il l'avoit chargé: il se transporta à Dieppe; & cette bourasque, dont on avoit tant apprehendé les suites, n'eut point d'autre effet que de procurer aux servantes de Dieu le plaisir de revoir encore une fois, un des hommes du monde qu'elles estimoient le plus, & en qui elles avoient une plus veritable confiance.

Comme il n'y avoit rien qui arrêtât à Dieppe, on n'y demeura pas long-tems. Madame de la Peltrie vouloit monter le petit bâtiment qu'elle avoit fretté; mais

Messieurs de la Compagnie avoient donné des ordres exprès qu'on ne le souffrît pas, & qu'on la reçût avec tout son monde sur leur meilleur vaisseau, qui se nommoit le S. Joseph; ce qui fut executé. M. de Bernieres eût bien souhaité d'accompagner jusqu'à Quebek Madame de la Peltrie, & ses Religieuses; mais il jugea lui-même qu'il leur rendroit plus de service en restant en France, pour prendre soin du bien de la Fondatrice, & travailler aux affaires de la fondation. Effectivement on peut dire que sans les soins extraordinaires qu'il se donna, les Religieuses eussent apparemment été contraintes de repasser en France. D'ailleurs ce que ce grand serviteur de Dieu ne put pas faire par lui-même dans la nouvelle France, il eut la consolation de le faire depuis par un de ses neveux, qui passa quelques années aprés dans cette Mission, & qu'on peut compter parmi les plus saints Ecclesiastiques qui ayent jamais été dans cette nouvelle Eglise.

Enfin le 4. May 1639. le vent étant bon, on appareilla de grand matin. Les trois Ursulines furent menées de leur

Monastére, à celui des Hospitalieres, pour y prendre trois Religieuses de cette maison, qui alloient aussi faire un établissement à Quebek, par les soins & les liberalitez de Madame la Duchesse d'Aiguillon. Il tardoit bien à la Mere de l'Incarnation que le moment fût arrivé de risquer sa vie pour son Dieu.
» Je voyois, dit-elle, que ma vie n'étoit
» rien; mais c'étoit tout ce que je pou-
» vois sacrifier, & j'y joignois encore
» mon cœur & mon amour. Voyant
» donc que j'étois prête d'en venir aux
» effets, en m'embarquant sur Mer, &
» tout moi-même étant dans cette dis-
» position & dans un sentiment qui
» m'emportoit, je me prosternai devant
» le S. Sacrement dans le chœur des
» Meres Hospitalieres, & je m'offris à la
» Majesté de Dieu, en holocauste per-
» petuel. Alors j'experimentai que le
» S. Esprit possedoit mon ame, & lui
» donnoit des mouvemens conformes à
» l'action que j'allois faire. O Dieu! qui
» pourroit dire ce qui se passa en cette
» donation & en cet abandonnement de
» tout moi-même? De mon côté, je
» voyois que l'esprit qui me conduisoit,
rendoit

rendoit temoignage à ma conſcience, « que je n'avois jamais rien fait de ſi bon « cœur : & d'ailleurs j'avois un ſentiment « que le ſacré Verbe incarné, Roy & « Monarque de toutes les nations, aimoit « & agréoit mon ſacrifice. Lorſque j'é- « tois en cet entretien, Madame la Gou- « vernante nous fit remonter en ſon car- « roſſe pour nous mener au bord de la « Mer. Nous étions entourées de monde ; « & cependant mon eſprit étoit ſi forte- « ment occupé, qu'à grand peine pou- « voit-il ſe divertir de ſon attention. On « n'eut pas jugé cela de moi, tant je « paroiſſois à l'exterieur libre & dégagée. « Lorſque je mis le pied dans la chalou- « pe, il me ſembla entrer en paradis ; « puiſque je commençois à riſquer ma « vie pour l'amour de celui qui me l'a « donnée. Je chantois en moi-même les « miſericordes de Dieu, qui me condui- « ſoit avec tant d'amour. Cependant on « étend les voiles ; le vent nous empor- « te, & je quitte la France pour n'y re- « tourner jamais ; & dans une ferme re- « ſolution de conſacrer ma vie au ſervi- « ce des nations ſauvages pour les aſſu- «

» jettir à leur Roi legitime, mon celeste
» & divin Epoux.

Outre les six Religieuses dont nous avons parlé, Madame de la Peltrie & sa Demoiselle; le Pere Vimond, qui venoit d'être nommé Superieur general des Missions du Canada, s'embarqua sur le S. Joseph. Le recit que fait la Mere de l'Incarnation des circonstances de son voyage, est si naturel, & elle lie si bien tout ce qui se passa dans la route & son arrivée au terme, avec les dispositions interieures de son ame; que je ne croi pas pouvoir mieux faire que de la laisser parler. Voici donc ce que j'en trouve dans ses memoires.

» Il y avoit long-tems que mon esprit
» avoit pris la route de Canada, & qu'il
» voyageoit dans les vastes forêts de ce
» nouveau monde, pour chercher les
» moyens de travailler à la gloire de
» Dieu: mon corps qui se voyoit dans
» l'impuissance de le suivre, étoit dans
» une violence qui le faisoit gemir, &
» qui m'eût fait bien de la peine, si la
» volonté de Dieu ne se fut renduë la
» maîtresse de la mienne. Mais dès que je

me vis ſeparée de la France & que je « ſentis que mon corps ſuivoit mon eſ- « prit ſans que rien lui fît obſtacle ; je « commençai à reſpirer. J'étois comblée « de joye d'être continuellement expo- « ſée pour l'amour de mon celeſte époux, « à cet élément infidéle ; & tout le tems « de la traverſée me fut l'occaſion d'un « continuel ſacrifice. Nuit & jour je « m'offrois à Dieu dans les perils qui ſe « preſentoient ; & ſur tout dans un acci- « dent que ceux qui n'ont pas frequen- « té ces mers, auront de la peine à croi- « re. Ce fut une glace detachée de la « mer du Nord, ſi haute & ſi groſſe, que « du haut des hunes du vaiſſeau, on « n'en découvroit point la cime, laquelle « ſe perdoit dans la brume. On y voyoit, « ou l'on croyoit y voir, des donjons avec « leurs creneaux. On eut dit une Ville « flottante, & il y a des Villes qui n'ont « pas l'étenduë qu'avoit cette glace. Nos « marins même, accoutumez à ces ſor- « tes d'écueils, avoüoient qu'ils n'en « avoient jamais rencontré qui en ap- « prochât. Cependant cette monſtrueu- « ſe glace, que la brume nous avoit ca- « chée, venoit fondre ſur nous avec im- «

» petuosité : & comme nous n'avions pas
» assez de vent pour la parer, le nau-
» frage paroissoit inévitable. Tout le
» monde crioit misericorde, & le Pere
» Vimond avoit déja donné l'absolution
» generale. Durant ce desordre mon
» esprit & mon cœur étoient dans la
» plus grande tranquillité dont il soit
» possible de jouïr, & je n'eus pas un
» mouvement de frayeur. Ainsi je me
» trouvois dans un état tout propre à
» faire un holocauste parfait de moi-
» même. J'avois en vûë toutes les fa-
» veurs que Nôtre-Seigneur m'avoit fai-
» tes au sujet du Canada : son comman-
» dement, ses promesses, sa conduite ;
» & avec tout cela j'étois indifferente
» pour vivre ou mourir ; & toute ma
» pente étoit dans l'accomplissement des
» volontez de Dieu. Madame nôtre Fon-
» datrice se tenoit comme collée à moi,
» afin que nous pussions mourir ensem-
» ble. Je disposois mes habits pour n'ê-
» tre point dans un état indecent lorsque
» le vaisseau se fracasseroit. Enfin le Pe-
» re Vimond fit un vœu à la Mere de
» Dieu au nom de tout l'équipage ; &
» aussi-tôt ma Sœur de S. Joseph com-

mença les Litanies de la Vierge, auf- «
quelles tout le monde répondit. A «
peine cela étoit fini, que le Timonier «
ayant reçu ordre de mettre le gouver- «
nail d'un côté, le tourna sans y penser, «
de l'autre, & nous sauva par megar- «
de; car par là il mit de côté la glace «
que nous avions devant nous, & qui «
n'étoit plus éloignée que de la longueur «
d'une pique. Ce danger fut le plus «
grand que nous courûmes. «

Nôtre voyage dura trois mois, pen- «
dant lesquels nous gardâmes exacte- «
ment nos régles. Nous avions une «
très-belle chambre, où nous disions «
nôtre office à deux chœurs; les Meres «
Hospitalieres d'un côté, & nous de -
l'autre. Nôtre-Seigneur nous fit aussi «
la grace d'entendre tous les jours la «
Messe, & d'y communier, excepté «
treize jours, que l'agitation du vais- «
seau ne le permit pas. Nous fûmes en- «
core en danger deux autres fois; l'une «
en descendant à la premiere terre pour «
nous acquiter de nôtre vœu. On se «
jetta dans la chaloupe avec tant de «
precipitation, que nous fûmes sur le «
point de tourner sous le navire; & l'au- «

» tre, parce que les brumes nous ayant
» fait perdre nôtre route, nous nous
» égarâmes environ soixante lieuës sur
» des rochers cachez sous l'eau. Dès
» que nous fûmes sortis de ce danger,
» nous commençâmes à voir des Sauva-
» ges, ce qui nous causa bien de la joye.
» Ces pauvres gens, qui n'avoient ja-
» mais vû de personnes faites comme
» nous, paroissoient dans une grande
» surprise. Le Pere Vimond leur dit
» dans le style de leur pays, que nous
» étions des filles de Capitaines; que
» pour l'amour d'eux, pour instruire
» leurs filles, afin qu'elles ne fussent pas
» brûlées dans les feux, & qu'elles sçus-
» sent ce qu'il falloit faire pour être
» éternellement heureuses; nous avions
» tout quitté. Ils ne le pouvoient com-
» prendre; & comme il nous conduisi-
» rent par terre jusqu'à Quebek; l'é-
» tonnement que nous leur avions cau-
» sé, leur faisoit continuellement jetter
» les yeux sur nôtre vaisseau. Il faut
» avouer qu'il y a du plaisir à être dans
» la souffrance, quand on a le cœur
» gagné à Dieu. Quoique nous fussions
» traitées & logées aussi-bien qu'on le

peut être sur mer, & dans un très-beau «
Navire, accommodé de tout ; il y a «
néanmoins tant à souffrir pour les per- «
sonnes de nôtre sexe & de nôtre con- «
dition, qu'il faut l'avoir éprouvé pour «
le croire. En mon particulier, je pen- «
sai mourir de soif ; parce que les eaux «
douces s'étoient gâtées dès la rade, & «
que mon estomach ne pouvoit suppor- «
ter les boissons fortes. Je passai aussi «
presque tout le voyage sans dormir, «
& cette insomnie étoit accompagnée «
d'une douleur de tête si violente, qu'- «
elle ne peut l'être davantage sans cau- «
ser la mort. Avec cela, je possedois «
une paix très-grande dans l'union de «
mon souverain & unique bien, & je «
n'en faisois pas moins tout ce que je «
croyois utile pour le service du pro- «
chain. «

Enfin nous arrivâmes à Quebek le «
premier jour d'Août 1639. où le pe- «
tit Navire de Madame de la Peltrie, «
qui avoit fait plus de diligence que «
nous, avoit déja donné avis que nous «
approchions. L'allegresse fut grande «
dans la Ville : car outre le plaisir que «
causoit nôtre venuë, celle de cinq «

» Missionnaires, n'apportoit pas une
» moindre joye à toute la Colonie. M.
» de Montmagny, Gouverneur de Que-
» bek, qui avoit eu la bonté d'envoyer
» au-devant de nous un Canot chargé
» de rafraichissemens; nous reçut sur
» la gréve avec tout l'accueil possible;
» & dès que nous parûmes, les ouvra-
» ges cesserent, & on ferma les bouti-
» ques. La premiere chose que nous fi-
» mes au sortir du vaisseau, fut de baiser
» cette terre en laquelle nous étions ve-
» nuës pour y consommer nos vies au
» service de Dieu & de nos pauvres Sau-
» vages. On nous conduisit à l'Eglise où
» le *Te Deum* fut chanté: ensuite M.
» le Gouverneur nous mena au Fort, où
» il nous regala splendidement. Après
» le repas, lui-même, accompagné de
» tous les Jesuites qui étoient pour lors
» à Quebek, nous conduisit aux lieux
» destinez pour nôtre demeure.

» Le lendemain, le nouveau Superieur
» des Missions, & le Pere le Jeune, qui
» sortoit de charge, nous menerent aux
» plus proches cabanes pour visiter les
» Sauvages nos très-chers freres. Nous
» y reçûmes des consolations bien gran-

des, en les entendant chanter en leur « langue les loüanges de Dieu. Le pre- « mier Chrêtien nous donna sa fille, & « en peu de jours nous en eûmes un as- « sez grand nombre, outre toutes les « filles Françoises qui étoient capables « d'instruction. En attendant qu'on nous « eût bâti un Monastére, on nous logea « dans une maison où il n'y avoit que « deux petites chambres. Bien-tôt ce fut « un Hôpital, la petite verole s'étant mi- « se parmi nos petites Sauvages, dont « trois ou quatre moururent. Comme « nous n'avions pas encore de meubles, « les lits étoient sur le plancher, & tout « étoit si plein, qu'il nous falloit passer « par dessus les lits. Dans cette extrême « indigence, Dieu inspira un si grand « courage à mes Sœurs, qu'elles n'eu- « rent aucun dégoût de la saleté des « Sauvages. Madame nôtre Fondatrice « voulut tenir le premier rang dans les « pratiques de charité dont nous avions « de si belles occasions à chaque ins- « tant: & quoi qu'elle fût d'une com- « plexion fort delicate; elle s'employoit « avec un zéle merveilleux dans les of- « fices les plus humbles & les plus re- «

» butans. O que c'est une chose pré-
» cieuse que d'avoir les prémices de l'es-
» prit, sur tout lorsqu'il inspire le zéle
» du salut des ames !
» Cependant pour satisfaire au dessein
» qui nous avoit fait venir en ce pays,
» il nous fallut apprendre les langues des
» Sauvages, & le Pere le Jeune, qui
» avoit été nommé nôtre confesseur, fut
» encore chargé de nous aider dans cet-
» te étude. C'étoit quelque chose de
» bien nouveau pour nous ; & quant à
» moi, l'application à une langue si dif-
» ferente de la nôtre, me causa bien de
» la douleur de tête. Il me sembloit
» qu'apprenant par cœur des mots & des
» verbes ; car nous étudions par régle
» & par methode, c'étoit autant de pier-
» res qui me rouloient dans la tête.
» Cette douleur, jointe aux reflexions
» que je faisois sur la rudesse & sur la
» difficulté d'une langue barbare, me
» faisoit croire qu'humainement je n'y
» pouvois réüssir, & j'en traittois amou-
» reusement avec Nôtre-Seigneur qui
» m'aida de telle sorte, qu'en très-peu
» de tems je fus en état d'entendre & de
» parler avec assez de facilité. Mon étu-

de m'étoit une oraison qui faisoit éva- « nouir toute la barbarie de cette langue. « La servante de Dieu ajoute, qu'à son arrivée dans le pays, & après qu'elle eut bien examiné toutes choses ; elle connut clairement que c'étoit celui que Nôtre-Seigneur lui avoit fait voir six ans auparavant. Que ces hautes montagnes, ces vastes forêts, ces pays immenses, la situation & la forme des lieux qui se presentoient à sa vûë, étoient les mêmes qui lui avoient été montrez, & qui étoient encore aussi presents à son esprit, qu'à l'heure même de son songe. Que cela lui donna une nouvelle ferveur & une pente à s'abandonner sans reserve pour tout souffrir, & pour faire tout ce que Nôtre-Seigneur voudroit d'elle dans ce nouvel établissement.

Il faut pourtant avouer que quelque ferveur qui soutint le zéle des servantes de Dieu, leur petit nombre, l'incommodité du logement, la saleté & la mauvaise odeur des Sauvages, qui passent tout ce qu'on en peut dire, & le peu de moyens qu'elles avoient de se garentir de tant d'incommoditez, les auroient bientôt fait succomber si on n'eût tra-

vaillé en diligence à les mettre plus au large, & si il ne leur fut venu du secours de France. Les lettres de la Mere de l'Incarnation exciterent dans les maisons de Paris & de Tours, une si grande ardeur pour partager des croix qu'on leur faisoit voir si aimables; qu'en assez peu de tems, il y eut à Quebek une Communauté formée, dont la Mere de l'Incarnation fut éluë Superieure: ce ne fut pas au reste, en deguisant ce qu'il y avoit à souffrir dans ce nouveau genre de vie, que la servante de Dieu persuada à tant de saintes filles de venir partager ses travaux. Elle ne dissimula rien.
» Pour gouter la vocation du Canada, » mandoit-elle à la Superieure du mo» nastére de Tours, il faut de necessité » mourir à tout, & si l'ame ne s'efforce » de le faire, Dieu le fait lui-même, & » se rend inexorable à la nature, pour » la reduire à cette mort, qui par une » espece de necessité, l'éleve à une émi» nente sainteté. Je ne puis vous dire ce » qu'il en coûte pour en venir là. Dans une autre lettre, après avoir parlé d'une grande perte qu'avoient fait toutes les Communautez de Quebek, elle

ajoute ; ce ne sont pas ces choses-là « qui font souffrir, mais c'est une cer- « taine conduite de Dieu sur l'ame, qui « est plus penible à la nature que les « tortures & les gênes. Lorsque je vous « dis que les ouvriers de l'Evangile sont « morts, & que leur vie est cachée en « Dieu, c'est qu'ils ont passé par cette « conduite, se joignant à Dieu, & se ren- « dant avec lui inexorable à eux-mêmes « pour faire mourir toute vive cette na- « ture, qui est si nuisible aux parfaits « imitateurs de Jesus-Christ. Il me sem- « ble que je vous vois dans l'impatience « de sçavoir si j'ai tant souffert ; oui, « mon cœur ne vous peut rien celer, & « je ne suis pas encore au bout, aussi « ne suis-je pas encore arrivée à la per- « fection de ceux dont je vous parle. «

Cependant le nouveau renfort qu'on reçut de France, fit retomber ces saintes filles dans le premier inconvenient qu'on avoit évité d'abord : car ce qui avoit suffi pour mettre au large cinq ou six personnes ; devint fort étroit quand le nombre fut accru. On ne pouvoit comprendre comment elles pouvoient vivre ainsi étant les unes sur les autres, pêle-

mêle avec les filles Sauvages, qui les empoisonnoient par leur infection, qu'il faloit décrasser tous les jours, & qui par leur mal propreté, les mettoient souvent dans la necessité, ou de ne prendre presque aucune nourriture, ou de souffrir en se nourrissant des choses presqu'aussi difficiles à supporter que la faim même : mais l'amour divin dont elles étoient embrasées, leur faisoit trouver parmi tant de souffrances des delices, que la vie la plus douce ne fait point goûter. » Et graces à Dieu, dit la Supe- » rieure, la tendresse qu'il m'a donnée » pour les Sauvages, est toujours la mê- » me. Je les porte dans mon cœur d'une » façon pleine de suavité, pour tâcher » par mes chetives prieres & mes petits » travaux, de les gagner au Seigneur ; » & je porte en mon ame une dispo- » sition constante de donner ma vie pour » leur salut. C'est ce qui m'a fait faire » un vœu particulier d'obéïssance au » Pere Superieur de la Mission, pour me » laisser conduire en tout ce qu'il lui » plairoit exiger de moi.

Un autre inconvenient que causa l'arrivée des nouvelles Religieuses, don-

na lieu à la Mere de l'Incarnation de faire paroître son grand ascendant sur les esprits, & le talent qu'elle avoit pour les affaires. Parmi les filles qui composoient la Communauté naissante de Quebek, il y en avoit qui étoient venuës de Tours, d'autres de Paris. Ces deux maisons ne sont pas de même Congregation; car les Ursulines sont divisées en deux, lesquelles different en des choses assez essentielles. Elles n'ont pas le même habit, & celles de Paris font un quatriéme vœu solemnel d'instruire les filles, que celles de Tours ne font point. Il faut avoir pratiqué les Communautez Religieuses pour sçavoir jusqu'où va l'attachement qu'on y a aux anciennes coûtumes; & combien il est difficile de les faire changer pour en substituer d'autres en leur place. Si c'est une foiblesse, on peut dire qu'il n'en est point de plus generalement répanduë; & l'on doit, ce semble, l'excuser d'autant plus aisément dans des filles qu'on sçait quels differens la seule forme de l'habit a excitez parmi des hommes veritablement respectables par la solidité de leur

esprit, & par l'étenduë de leur érudition.

La Mere de l'Incarnation se trouva donc dans la necessité de faire changer d'usage & de maniere au moins à une partie de ses filles; car il n'y avoit pas moyen de laisser dans la maison des Religieuses qui eussent des habits differents, & qui ne gardassent pas les mêmes regles; outre que c'eût été encore une chose impraticable que de laisser aux Novices, qui seroient reçuës dans le pays, la liberté de choisir entre les deux Congregations, celle qui auroit été plus de leur goût. Mais quoique ce fût une necessité de prendre un milieu, il n'en étoit pas plus aisé à trouver. La sage Superieure ne laissa pas de l'entreprendre, & après bien des prieres & des entretiens avec ses filles, elle convint enfin avec elles, 1°. Que toutes feroient les quatre vœux, avec cette clause néanmoins que les Religieuses venuës de Tours, ne feroient le quatriéme vœu que pour le tems qu'elles seroient en Canada: ensorte que si quelque raison les obligeoit à retourner en France, elles

les en feroient déchargées. 2°. Que toutes porteroient l'habit tel qu'on le porte à Tours. Ces deux principaux articles étant reglez, on convint des autres à l'amiable, & on en fit de nouveaux par rapport au pays, qui furent agréez également de tout le monde. Cela fait, la Mere de l'Incarnation envoya son projet à Paris & à Tours; & non seulement on n'y fit aucune difficulté de l'approuver & de le signer; mais il parut si sage & si bien concerté; qu'on proposa de réünir sur ce plan, en n'y changeant que ce qui ne convenoit qu'au Canada, les deux Congregations du Royaume : mais ce dessein n'a pû encore être executé jusqu'à present; & ce beau modéle, qui avoit fait esperer que tout l'Ordre ne feroit qu'une même Congregation, n'a servi qu'à en ajoûter une nouvelle qui reconnoît la Mere Marie de l'Incarnation pour sa Fondatrice.

L'uniformité étant ainsi établie dans le Monastére de Quebek, on peut juger avec quelle ferveur Dieu fut servi par des filles qui avoient tout quitté, entrepris de si grands voyages, &

couru de si grands risques, pour le faire connoître à des Sauvages. Il n'y a que ceux qui sçavent gouter la joye du Seigneur, qui puissent comprendre avec quelle sainte allegresse on vivoit dans cette maison, où l'on faisoit ses delices de tout ce que la nature a le plus en horreur, & où l'on voyoit pratiquer des vertus qui auroient fait honneur aux Solitaires de la Thebaïde. La vie même de ces saintes filles, n'avoit rien dans le fond de moins dur que celle de ces anciens penitens; mais tout leur devenoit facile sous la conduite d'une Superieure, qui ne leur faisoit sentir le droit qu'elle avoit de leur commander, que pour les soulager & prendre sur elle ce qu'il y avoit de plus rebutant & de plus penible. D'ailleurs on respiroit dans tout le pays un air de sainteté qui ne manque jamais d'accompagner les Eglises naissantes. Les Fondateurs de celle-ci vivoient encore; & la Mere de l'Incarnation, qui naturellement n'exageroit point, & qui n'étoit pas capable d'être touchée d'une vertu peu commune; disoit qu'il n'étoit pas possible de n'as-

pirer pas à une éminente perfection, ayant pour conducteurs des Saints qui retraçoient sur la terre la vie des Apôtres. Je vois, dit-elle, dans une de ses « lettres, des ames si épurées de tout, « qu'il semble qu'elles ne soient plus de « la terre ; Dieu les conduisant dans « un denuëment si grand, qu'il semble « qu'elles ne tiennent plus qu'à Dieu. Il « opere en elles ce degagement d'une « maniere si admirable, qu'elles ne con- « noissent plus rien que leur néant dans « cet unique Tout. C'est à qui ira, dit- « elle ailleurs, aux lieux les plus éloi- « gnez & les plus dangereux, & où il « n'y a aucun secours humain. Les sou- « haits qu'on fait ici les uns pour les au- « tres sont : allez, nous sommes ravis « que vous soyez dans un lieu d'aban- « donnement. Plût à Dieu que vous y « donniez vôtre vie pour le Seigneur. « Voilà ce qu'on appelle de vrais imita- « teurs de Jesus-Christ ? Peut-on rester « dans la tiedeur à la vûë d'un zéle si ar- « dent, & le moyen de ne pas vouloir « avancer toujours dans la carriere de la « sainteté quand on a pour guides des « hommes qui y courent à pas de geant ? «

LIVRE CINQUIE'ME.

SOMMAIRE.

Ce que la Mere de l'Incarnation eut à souffrir en Canada soit interieurement, soit exterieurement. Tout le monde se réünit pour lui faire de la peine. Sentimens qu'elle a d'elle-même pendant cette épreuve, & le fruit qu'elle en tire. D'où venoient toutes ces souffrances. Dans un transport de componction elle fait à Dieu un aveu general & detaillé de toutes les fautes qu'elle a jamais commises. Le soin extrême qu'elle prenoit d'éviter les moindres imperfections. Elle renouvelle sa confession generale aux pieds de son confesseur. Par ses prieres & ses souffrances, elle obtient de grandes graces à son fils. Ce cher fils entre en Religion, & sa mere connoît par un redoublement de peines, qu'il court risque de ne pas faire ses vœux. Divers avis qu'elle lui donne. De quelle maniere la revolte des passions qu'elle souffroit, étoit compatible avec l'intime union avec Dieu. Son exactitude à garder toutes les regles de la vie commune, & le soin qu'elle a d'éviter la singularité. Elle sort de charge & change de directeur. Elle fait vœu de chercher en tout la plus grande gloire de Dieu. Son directeur la fait souffrir pour l'éprouver. Effets de son union avec Dieu. Le cas qu'elle fait des épreuves par où elle a passé. La Sainte Ecriture opere en elle des effets divers selon les temps, mais toujours plus parfaits. Sa devotion au cœur de Jesus. Sa douleur dans la ruine de la chrêtienté des Hurons, elle secourt puissamment ces pauvres sauvages refugiez à Quebek. Incendie general de son Monastére, & ses dispositions interieures à ce sujet. La Colonie françoise est en danger de perir; on la presse en vain de retourner en France. Elle est chargée de rebâtir le Monastére, & la sainte Vierge l'assiste d'une maniere sensible.

A Juger par les apparences, il ne restoit plus rien à desirer à la Mere de l'Incarnation. En possession du trésor qui faisoit depuis tant d'années l'unique objet de ses vœux, au milieu d'un peuple de Sauvages, à qui du matin au soir elle annonçoit le Royaume de son époux ; dans le centre de la plus fervente chrêtienté qui fût peut-être alors dans l'Eglise ; dans le continuel exercice de ce que la penitence a de plus austére, & la charité de plus éminent ; rien ne se présentoit à son esprit & à ses yeux, qui ne fût capable de la ravir dans l'admiration des misericordes de son Dieu. Mais la jouïssance n'est que pour le terme, & le Seigneur doit ce semble à sa gloire, à son Eglise, & à ses élûs, de fournir sans cesse de nouvelles occasions d'agir, & de souffrir pour son amour à ces grandes ames, qui par leur fidelité, leur courage & leur pureté, sont parvenuës à cet heureux état, où tout se convertit pour elles en merite. C'est aussi la conduite qu'il tint alors plus que jamais avec sa servante, qui décrit ainsi la situation où elle se trouvoit, & dont nous avons vû qu'elle l'avoit

eu un pressentiment si vif avant son départ de Tours.

» Pour venir plus au particulier de mes
» dispositions interieures, & de la con-
» duite de Dieu sur moi, depuis nôtre
» embarquement; j'étois entrée dans l'ex-
» perience de ce que la divine Majesté
» m'avoit fait connoître me devoir ar-
» river. Cela commença par le change-
» ment de la paix que je possedois aupa-
» ravant, en celle qu'elle me donna du-
» rant la navigation : paix solide & pro-
» fonde, mais quoiqu'en moi, éloignée de
» moi; dautant que pour sa subtilité, je
» ne la voyois que comme dans une re-
» gion fort éloignée; ce qui étoit très-
» pénible à la nature, & crucifioit fort
» l'esprit; car les puissances de l'ame de-
» meurerent comme mortes & attachées
» à la croix. L'on conçoit dans cet état,
» ce que c'est que servir Dieu à ses de-
» pens. De cette disposition j'entrai dans
» une autre bien plus crucifiante encore.
» Je me voyois dépouillée, ce me sem-
» bloit, de tous les biens de la grace, &
» de tous les talens naturels exterieurs
» & interieurs que Dieu avoit mis en moi.
» Je perdois la confiance en ceux qui me

conduiſoient & les perſonnes les plus «
ſaintes & pour qui j'avois eu plus d'ou- «
verture, étoient celles de qui je rece- «
vois les plus grands ſujets de mortifi- «
cation, Dieu permettant qu'elles euſ- «
ſent des tentations continuelles d'aver- «
ſion contre moi. «

On apprend par ſes lettres, mais d'une maniere aſſez confuſe, qu'elle eut beaucoup à ſouffrir de la Mere de ſaint Joſeph, & qu'elle fut ſuſpecte à la communauté de Tours au ſujet de la réünion des deux Congrégations de ſon Ordre, dont nous avons parlé; il paroît même que ſon directeur s'indiſpoſa contre-elle. Et pour ſurcroît d'afflictions, Madame de la Peltrie, après avoir demeuré un an avec les Religieuſes, alla ſe loger ailleurs. Un gentilhomme & une Demoiſelle étant venus pour établir l'Iſle de Montreal, elle ſe joignit à eux, & reprit tous les meubles qu'elle avoit prêtez aux Urſulines, ce qui les reduiſit à de fâcheuſes extremitez. Le Gouverneur general & le Superieur des Miſſions eurent beau l'avertir qu'elle n'étoit pas en ſureté à Montreal, elle obſtina à y reſter; on eut enſuite avis qu'elle

pensoit plûtot à commencer un second établissement pour d'autres Religieuses, qu'à donner au premier, qui manquoit de tout, les secours dont il avoit un extrême besoin. Mais ces orages cesserent tout à coup; chacun reprit ses premiers sentimens pour la Mere de l'Incarnation. Mad. de la Peltrie retourna à Quebek, & s'attacha plus que jamais à la maison des Ursulines, d'où elle ne sortit plus. Je n'ai pû sçavoir en quoi consistoient & combien durerent les peines que la Mere de S. Joseph causa à sa Superieure. Il est constant que le cœur de cette sainte fille n'y eut point de part; que la croix fut commune, & que rien ne contribua peut-être davantage à épurer ces deux grandes ames, qui n'en furent que plus unies dans la suite. La Mere de l'Incarnation écrivit alors à son ancienne Superieure de Tours, que sa vie étoit toute tissuë de croix, d'humiliations, de mépris, & que Dieu lui faisoit la grace d'y trouver une manne secrette plus délicieuse que celle du desert de Sina, & qui lui sembloit émanée de la main du Sauveur: que ce n'est pas peu entreprendre que de faire un établissement

dans un autre bout du monde : qu'elle pouvoit dire hardiment, ***mon Jesus est crucifié, & je le suis avec lui*** : tant les croix lui étoient familieres. Tout cela montre assez qu'elle eut au dehors des choses à souffrir qu'elle ne dit pas ; mais ce qu'elle souffroit au-dedans étoit encore tout autrement sensible que ces contradictions exterieures ; & voici comme elle continuë à parler de la disposition où se trouva son esprit pendant cette rude épreuve.

Je me voyois infiniment digne de « mépris, & la plus vile creature qui « fût au monde. Dans ce sentiment, je « ne pouvois me lasser d'admirer la bon- « té & l'humilité de mes sœurs, de vou- « loir bien me souffrir & dépendre de « moi, je n'osois presque lever les yeux, « tant étoit pesant le poids de cette hu- « miliation ; & c'est ce qui me portoit à « descendre aux actions les plus basses, « ne m'estimant pas digne d'en faire « d'autres. Aux recreations je n'osois « presque parler, & j'évitois pourtant « toute singularité, autant qu'il m'étoit « possible. J'avois l'esprit libre pour les « fonctions de ma charge, & l'étude de «

» la langue ; & je n'ai pas sçû que per-
» sonne se fut apperçu de ce que je souf-
» frois, quoiqu'alors je m'imaginasse
» que tout le monde voyoit ma misere
» comme je la voyois. Je m'ouvrois peu au
» Pere le Jeune, me trouvant dans l'im-
» puissance de le faire davantage ; mais
» ce grand serviteur de Dieu en connois-
» soit assez pour me porter compassion,
» & pour craindre les suites. Parmi ces
» tenebres affligeantes, il s'élevoit quel-
» quefois un rayon de lumiere qui éclai-
» roit mon ame & l'embrasoit d'amour.
» J'étois tout-à-coup saisie d'un trans-
» port extraordinaire ; en sorte qu'il me
» sembloit être dans le paradis, & jouïr
» de Dieu qui me carressoit par ses em-
» brassemens. Mais que cela passoit vi-
» te ! Ce n'étoit que comme un de ces
» rayons du Soleil qui percent inopiné-
» ment la nuë, & disparoissant dans l'ins-
» tant, font paroître le jour encore plus
» obscur qu'il ne paroissoit auparavant.
» Aussi ces grandes caresses ne servoient-
» elles qu'à appesantir de plus en plus
» mes croix, & me rendre mes peines
» plus sensibles ; car je passois d'un abî-
» me de lumiere & d'amour, dans une

abîme de tenebres douloureuſes ; du « ſéjour de la gloire je me ſentois pre- « cipitée & plongée dans un enfer, où « regnoient des triſteſſes mortelles. Ce qui « me cauſoit les peines les plus ameres, « étoit une tentation de deſeſpoir, née « en moi dans ces tenebres, ſans que « j'en connuſſe la cauſe. Je me fuſſe per- « duë dans cette tentation, ſi la bonté « de Dieu ne m'eût ſoutenuë par une « vertu ſecrete. Car j'étois quelque fois « arrêtée ſubitement, & je me voyois « réellement ſur le bord de l'enfer. Là « il me ſembloit que de la bouche de l'a- « bîme ſortiſſent des flâmes pour m'en- « gloutir. Je ſentois même en moi une « diſpoſition qui me portoit à m'y preci- « piter pour faire déplaiſir à Dieu. Mais « auſſi-tôt la bonté divine, par un écou- « lement de l'Eſprit ſaint, ſembloit ex- « citer la partie ſuperieure à vouloir en « effet être precipitée dans l'enfer, non « pour lui déplaire, mais afin que ſa juſ- « tice fût ſatisfaite dans le châtiment de « mes indignitez. Cet acte étoit une ſim- « ple vuë de foi. Je voyois que je meri- « tois l'enfer, & je voulois bien y être « jettée pour un tems, pourvu que je ne «

» fusse point privée de l'amitié de Dieu.

Tout ce recit est bien instructif, & si les personnes tentées se comportoient toujours de la sorte, elles s'épargneroient bien des peines & en épargneroient aussi beaucoup à leurs conducteurs. Il n'est pas rare de trouver, même dans des ames assez peu avancées, de ces sortes de dispositions. Ce n'est pas toujours Dieu qui agit : il n'a qu'à laisser faire le tentateur, l'humeur même assez souvent y contribuë. Le dessein de Dieu en le permettant, est d'humilier l'ame; ce qu'elle a à faire, est de pratiquer la patience, de garder le silence, d'être humble & soumise. Avec cela on goûtera au milieu du trouble des passions & des sens revoltez, une paix solide qui soutiendra. On ne s'abandonnera point à l'inquietude ni à l'humeur contre soi-même, & contre son directeur. On ne jugera point son Juge; on ne blâmera que soi-même, parce qu'on n'aura les yeux ouverts que sur ses défauts & sur sa misere, qu'on supportera avec douceur.

Dans la verité, ces sortes de situations sont d'admirables moyens de se purifier de plus en plus; car comme la na-

ture, pour fortifier le corps, produit des dérangemens d'humeurs, qui nettoyent les vaiſſeaux des impuretez qu'ils avoient contractées, & redonne aux eſprits & aux humeurs même, un mouvement plus vif & plus reglé : auſſi dans l'ordre de la grace, rien n'établit plus ſolidement une ame dans la vertu, que ce deſordre des paſſions, qui ſe fait ſentir de tems en tems à ceux mêmes qui ont plus travaillé à les reprimer. On connoît alors ce que l'on ne connoiſſoit pas, qu'il y a dans nos vertus mêmes & dans nos meilleures actions, des imperfections & des impuretez qui nous retardent dans la voye de Dieu. Le mal eſt que ces criſes n'ont pas toujours les ſuites avantageuſes qu'elles pourroient avoir ; parceque pour cela il faut pratiquer des vertus qui ſont infiniment rares. La Mere de l'Incarnation exprime bien naïvement la maniere dont elle prit l'épreuve dont nous parlons, & le fruit qu'elle en tira.

Je me ſouviens, dit-elle, d'une lu- « miere que Dieu me donna au com- « mencement de ma converſion, par la- « quelle il me fit voir que j'avois derrie- «

» re moi toutes les choses créées, & que
» je courois nuë à sa divine Majesté. Ce-
» la se fait tous les jours aux dépens de
» mes sentimens. Je pensois alors que ce
» fût fait, parce que j'avois toutes cho-
» ses sous les pieds: mais helas! je ne
» connoissois pas encore ce que j'avois
» en moi de superflu: & c'est ce que le
» divin Jesus ôte tous les jours. Plus j'ap-
» proche de lui, plus je reconnois que
» j'ai encore quelque chose qui me nuit;
» & je crie sans cesse à ce divin époux,
» qu'il retranche tout sans pitié. Il le
» fait, & c'est un martyre continuel, tant
» dans l'interieur que dans l'exterieur.
» Ce que j'aimois le plus, c'est ce qui
» me fait souffrir davantage. Or bien
» que cet état soit crucifiant, je ne le
» voudrois pourtant pas changer pour
» toutes les delices imaginables, puis-
» qu'il me conduit à mon celeste époux,
» que je veux par dessus toutes choses.

Si les ames que Dieu éprouve, pouvoient toujours parler ce langage; leurs épreuves leur seroient bien plus utiles. Mais pour n'être point abbatu, pour être même fortifié par la voye de la tribulation & de la tentation, il faut avoir

jetté de profondes racines d'une sincere
humilité. Quelquefois, continuë la «
servante de Dieu, je voyois les diver- «
ses raisons des changemens d'état où je «
me trouvois ; & j'avois le pouvoir d'en «
parler au suradorable Verbe incarné. «
Un excès de douleur interieure me «
poussoit à lui confesser toutes les fautes «
que j'avois commises, & qui avoient «
souillé ses dons & fait injure à l'esprit «
de grace, par lequel il m'avoit condui- «
te. Je lui declarois dans l'amertume «
de mon cœur, que par mes infidelitez «
j'avois donné de la vigueur à l'esprit «
de nature, ce qui avoit fait injure à «
ses adorables desseins. Comme je lui «
parlois avec des soupirs touchans, & des «
exclamations pressantes ; toutes les im- «
puretez, que j'avois commises en la vie «
spirituelle, se rendoient presentes à «
mon esprit ; & ce qui autrefois m'a- «
voit paru comme rien, me sembloit «
horrible. Ah ! qui pourroit exprimer «
les voyes de cette divine pureté, ce «
qu'elle exige des ames qui sont appel- «
lées à la vie interieure ! combien l'a- «
mour divin est terrible, penetrant, «
inexorable, & irreconciliable ennemi «

Digitized by Google

» de la nature dont il n'y a que lui qui
» connoisse les voyes détournées, & qui
» les puisse redresser ! Une fois étant de-
» bout proche le saint Sacrement, il me
» parut une grande flâme qui sortoit
» par un soupirail, lequel me sembloit
» être celui de l'abîme. Alors par une
» certaine saillie, je me sentis portée en
» tout moi-même par un mépris de Dieu,
» m'y jetter. Son infinie misericorde me
» retint : cette vûë effroyable cessa, &
» avec elle son operation. Je croi que si je
» n'eusse rencontré à propos un lambris
» auquel je m'attachai, je fusse tombée.
» Je portois seule ma croix ; les creatu-
» res ne servoient qu'à l'appesantir. Il
» n'y avoit que cette vertu secrette de
» Dieu qui me soutenoit. Elle me faisoit
» porter ma croix par acquiescement
» aux ordonnances divines & avec sou-
» mission aux impressions de la divine
» justice que je reconnoissois très-équi-
» table, excepté dans les momens où je
» ressentois ce vuide total que j'ai dit :
» car alors mon ame étoit toute enve-
» loppée de tenebres. Elle ne voyoit que
» ce qu'elle souffroit, à sçavoir qu'elle
» étoit entierement contraire à Dieu.
Mais

Mais ces momens passez, je n'étois pas «
plûtôt revenuë à moi, que je consen- «
tois à tout sans pouvoir demander ma «
délivrance. «

On voit dans quelques memoires particuliers, que la Mere de l'Incarnation regardoit en partie ces souffrances comme une suite de l'offre qu'elle avoit faite à Dieu, de souffrir pour son fils, dans le tems que cet enfant ne donnoit pas lieu d'esperer qu'il suivît jamais les traces de sa sainte mere, & pour une de ses niéces, qu'elle connut être dans un grand danger de se perdre, & qu'on a vûë depuis prendre la place & le nom de sa vertueuse tante dans le Monastére des Ursulines, où elle est morte en grande odeur de vertu. Voici comme la servante de Dieu s'exprime sur cela, en continuant de parler de ses peines.

Outre la qualité de Juge que l'ame «
voyoit dans le sacré Verbe incarné; «
elle le regardoit encore comme son «
époux, qui nonobstant ses défauts, ne «
lui avoit point ôté la qualité d'épouse: «
mais il la vouloit épurer sans pitié par «
le feu de sa divine justice. Avec ce- «
la il ne lui donnoit aucune vûë de la «

« durée ni des suites de cette épreuve :
« ce qui l'abbatoit & l'humilioit infini-
» ment. Alors piquée d'un amour dou-
» loureux, qui la faisoit crier comme
» un autre Job sur son fumier ; elle s'a-
» dressoit à lui, & lui disoit : Qui me
» donnera des larmes de sang pour pleu-
» rer toutes mes impuretez ? ô mon ce-
» leste époux ! comment avez-vous per-
» mis qu'une ame que vous avez tant
» cherie, vous ait fait tout ce tort ? &
» comment ne l'avez-vous pas jettée sous
» les pieds des démons ? Recevez donc
» au moins la confession de mes crimes,
» & châtiez-moi selon vos adorables ju-
» gemens. Je vous en conjure moi-mê-
» me, tant je voi de justice que vôtre
» amour soit satisfait. O que de châtimens
» je dois subir ! car outre ce que meri-
» tent mes propres iniquitez, vous sça-
» vez, ô mon divin époux ! que pour les
» deux ames que je vous ai demandées,
» je me suis offert à souffrir la puni-
» tion des fautes qu'elles auroient com-
» mises contre vôtre divine Majesté ; &
» qui les auroient pû rendre indignes de
» la faveur que vous leur avez faite en
» les tirant du monde.

Dans l'ardeur de ce transport, l'humble servante de Dieu fit une confession générale de tous les pechez de sa vie, que je ne croi pas devoir omettre; rien n'étant plus propre à faire connoître jusqu'à quel point elle avoit conservé l'innocence de son Baptême. Elle continuë donc ainsi : Vous sçavez, ô mon " chaste époux ! qu'au commencement " que vôtre divine bonté m'appella ex- " traordinairement, qui fut à l'âge de " dix-neuf ans; après que vous m'eûtes " fait voir l'erreur ou j'étois, me croyant " dans un état bien parfait : après que " par l'excès de vos infinies misericordes " vous m'eûtes lavée dans vôtre sang " précieux : dans une occasion qui se " présenta, je raisonnai, & je deliberai " si je ne retournerois pas dans la route " du siécle, & dans la condition dont " vous m'aviez delivrée. La tentation, " qui sous l'ombre d'une raison specieu- " se & comme necessaire, m'ébranla, " m'eût infailliblement entraînée, si par " vôtre immense bonté vous ne m'eussiez " éclairée & affermie dans vôtre voye. " Vous sçavez aussi qu'en deux autres " occasions, lorsque j'étois encore dans "

„ le siécle, je m'amusai à de certaines
„ complaisances qui tenoient de l'esprit
„ de nature ; que sous ombre de bien,
„ j'y croupis quelque tems ; & que si
„ vôtre misericorde ne m'en eût tirée,
„ j'aurois étouffé l'esprit de grace, par
„ lequel vous me conduisiez si amoureu-
„ sement. Ah ! que j'ai de douleur, &
„ combien je merite d'enfers ! Oui, oui,
„ il est juste, ô mon divin amour ! que
„ vous soyez satisfait.
„ En une occasion, étant Religieuse,
„ je fis, ainsi qu'il me paroît, un acte
„ d'hypocrisie : j'eus de faux sentimens
„ d'humilité, qui me firent aller prier
„ ma Superieure de m'humilier, & je
„ croi qu'elle m'eût bien mortifiée de
„ me prendre au mot ; car mon inten-
„ tion, comme je croi, n'étoit pas pure.
„ J'avois un orgueil secret qui me faisoit
„ agir ; c'est pourquoi je merite toutes
„ sortes d'humiliations. Exterminez-
„ donc, Justice increée, exterminez sans
„ pitié le néant & la poussiere. Il n'y a
„ point de châtiment qui ne soit trop
„ doux pour moi.
„ Une autre fois, sous ombre de justi-
„ ce, je donnai un avis à ma Superieu-

re ; & au fond ce n'étoit qu'une vertu "
plâtrée : & vous avez souffert tout ce- "
la, ô mon divin Epoux ! il est juste "
que maintenant vous en preniez ven- "
geance. Me voilà courbée, châtiez- "
moi selon les loix que vôtre amour a "
établies. Ah ! je vous demande par- "
don, anéantie sous les pieds des dé- "
mons. Dans des entretiens que j'ai eus "
avec des personnes d'esprit, je me suis "
laissée aller à des pertes de tems, à des "
badineries, à des puerilitez, eu égard "
à la gravité, à la sincerité, à la pure- "
té de vôtre divine conduite sur moi. "
Je m'abandonnois à la complaisance "
de ces entretiens qui m'avoient portée "
à me trop épancher & à faire part aux "
sens de ce que j'experimentois de spiri- "
tuel dans l'interieur. Vôtre esprit cẽseur "
me fit voir l'importance de cette faute, "
sans quoi je serois tombée dans de "
grands relâchemens au regard de cette "
pureté dégagée que vous voulez de "
moi ; vous ne me chatiâtes pas pour "
lors ; il est donc juste que maintenant "
vous en tiriez raison, & que vous pu- "
nissiez ma vanité, qui n'a été autre chose "
qu'un desir secret de ma propre excel- "

„ lence. Ah! qu'il eſt vrai que vous ne „ voulez point qu'on gauchiſſe dans les „ voyes du pur amour! Je ſuis venuë „ ſouiller vôtre nouvelle Egliſe; je me „ ſuis creuſé des citernes pleines de bouë „ qui m'infectent de telle ſorte, que „ leurs exhalaiſons ſont capables de me „ perdre. Il ſemble que vous ayez per- „ mis au démon d'être de la partie pour „ émouvoir toutes mes paſſions tour à „ tour. D'ailleurs je me ſens comme liée „ & captive, & perſonne ne me ſçau- „ roit delivrer que vous.

„ C'eſt donc de vous ſeul que j'attends „ ce ſecours; car mes liens m'empê- „ chent de faire le bien que je veux, „ & mes paſſions me veulent faire com- „ mettre le mal que je ne veux pas, & „ que je hais; ô Dieu de miſericorde! „ mettez-y la main, ſans quoi c'eſt fait „ de moi. Pardon de toutes mes faillies, „ de toutes mes imprudences, de tous „ les ſentimens imparfaits, dans leſ- „ quels je me ſuis échapée: Ce qui „ m'humilie d'avantage, c'eſt qu'avec „ la baſſeſſe de mon cœur, qui me fait „ eſtimer digne de tout rebut, lorſqu'on „ me touche, j'ai le ſentiment tres-vif.

Ce sont aussi mes pechez qui sont cau- "
se que je porte une charge, qui ne me "
permet pas de m'employer selon mon "
desir à l'instruction de nos cheres Neo- "
phytes. Helas ! mon chaste époux, "
vous sçavez les pentes que vous m'a- "
vez données pour cela. Ce qui me res- "
toit de consolation, c'étoit de leur ap- "
prendre à vous connoître & à vous ai- "
mer. "

Voilà les plus grands pechez qu'eut alors commis la Mere de l'Incarnation dans toute sa vie. Faut-il s'étonner que Dieu ait orné de tant de faveurs, & honoré de tant visites une ame toujours si pure & si bien preparée à le recevoir ? Elle ne se relâcha jamais de cette extrême attention à se conserver autant qu'il étoit en elle, exempte des moindres taches. Cependant elle ne se fut pas plûtôt humiliée en presence de son Dieu, que ses peines diminuerent considerablement. Elle devint plus libre, & fut delivrée de ces agonies mortelles, qu'elle souffroit presque continuellement. Il ne lui resta plus qu'une revolte de ses passions & une tentation de haine contre le prochain; sur tout contre une per-

sonne qui ne manquoit aucune occasion de lui faire de la peine. Elle dit qu'ayant plus de liberté, elle étoit plus en danger de pecher, & que sans un secours extraordinaire de Dieu, elle eut fait plusieurs fautes, & qu'encore qu'il la soutint toujours, une disposition qui lui paroissoit si éloignée de la charité, dont son cœur devoit être embrasé, l'humilioit extrémement ; ensorte qu'elle avoit besoin de toute sa force pour se supporter elle-même.

Au milieu de tout cela, elle vaquoit à ce qui étoit de sa charge avec une liberté d'esprit qui surprenoit son confesseur ; & ce fut dans le fort de cette épreuve, qu'elle conclut la grande affaire de l'union des deux Congregations dans sa Communauté. L'idée de ses pechez étoit sans cesse retracée à son esprit avec des traits si vifs, qu'elle ne pouvoit plus se souffrir elle-même. Un jour qu'elle en étoit plus frappée qu'à l'ordinaire, & que son cœur étoit brisé de contrition ; elle s'avisa de se revêtir d'une haire qu'elle porta très-long-tems sans l'ôter, pas même la nuit pour reposer. Au bout de quelque tems son confes-

ſeur l'alla voir ; & ayant appris ce qu'elle avoit fait, lui en fit de très-grands reproches, & lui ordonna d'aller ſur le champ quitter cet inſtrument de penitence. Avant que d'obéïr, elle ſe jetta à ſes pieds, & le ſupplia de vouloir bien écouter la declaration qu'elle vouloit lui faire de tous ſes pechez & de toutes ſes imperfections, afin qu'il conçût juſqu'où alloit ſa malice. Le Pere la rebuta d'abord ; mais enfin ſes larmes & ſes inſtances le toucherent. Elle lui fit donc une confeſſion generale de toute ſa vie, ſans examen ; mais avec une ſi vive lumiere, qu'elle n'eût pas été plus exacte quand elle eût employé pluſieurs jours à s'examiner. Elle ajoute que cette parole de l'Ecriture, s'accomplit en elle, *J'examinerai Hieruſalem avec des lanternes*, (Sophon. 1. 12.) tant le pur amour ſe montroit cenſeur jaloux, & inexorable.

De ſi exceſſives ſouffrances n'étoient pas ſeulement l'ouvrage d'un amour purifiant, qui ne pouvoit rien ſouffrir d'impur dans ſon épouſe ; le fils que nôtre ſainte Superieure avoit laiſſé dans le ſiécle, & pour qui elle s'étoit en quel-

que ſorte dévouée à la juſtice divine ; tenoit une conduite dont le contre-coup retomboit ſur elle. Dès qu'il ſe vit refuſé par les Jeſuites, il ne penſa plus qu'à ſon plaiſir & à ſe pouſſer dans le monde. La ſervante de Dieu en fut inſtruite. » La » crainte que j'avois, lui manda-t-elle » quelque tems après, que vous ne » tombaſſiez dans les precipices où vous » couriez, me fit faire un accord avec » Dieu pour porter la peine duë à vos » pechez, & qu'il ne vous chatiât point » par la privation du bien qu'il m'avoit » fait eſperer pour vous. Enſuite de cette » convention vous ne ſçauriez croire » combien j'ai ſouffert à ce ſujet. Le jeune homme retiré de cet abîme par la vertu des prieres & des ſouffrances de ſa mere, ſe fit Benedictin dans la Congregation de ſaint Maur, ainſi que nous avons déja vû. Il dit lui-même qu'il paſſa ſon noviciat dans un entier oubli du ſiécle, & que nourri de la grace, il porta avec joye le joug de l'obéïſſance & des auſteritez de ſa Régle. Son entrée en Religion avoit fort adouci les peines que la Mere de l'Incarnation enduroit à ſon ſujet ; mais quelques per-

ſonnes s'étant oppoſées à ſa profeſſion à cauſe de quelques dettes qu'il avoit contractées dans le monde ; la ſervante de Dieu connut par un redoublement de ſouffrances, le danger où il étoit de ne pas conſommer ſon ſacrifice : juſques-là que dans le fort de cette tempête, dont aſſurément elle ne pouvoit être inſtruite par aucune voye naturelle ; elle fut contrainte de ſortir de table & de ſe retirer, pour l'aller offrir à Dieu. On voit par la lecture des memoires qu'elle lui addreſſa ſur la fin de ſa vie, combien ſes ſentimens ſur ce qui le regardoit, étoient purs, élevez, & dignes de l'Evangile ; & il n'eſt perſonne qui ne s'y convainque parfaitement qu'il lui couta infiniment plus pour l'enfanter à Jeſus-Chriſt, que pour avoir été ſa mere ſelon la chair.

Enfin le jeune novice fut reçu à la profeſſion religieuſe, & commença dès-lors à courir ſans diſcontinuer, à pas de Geant, dans la carriere de la perfection. La mere de l'Incarnation en apprit la nouvelle avec la joye que l'on peut concevoir.

Les lettres qu'elle lui écrivit alors

sont si belles, si touchantes, si remplies de l'esprit de Dieu, elle y mêle avec une si noble simplicité les sages avis qu'elle lui donne, & ses propres dispositions; qu'on ne sçauroit les lire sans en être ému & porté à la pratique de ce qu'il y a de plus grand dans la Religion. » Je » benis la bonté de Dieu, dit-elle dans » l'une, des desirs qu'il vous donne; » prenez garde de ne vous point embar- » rasser l'esprit dans des raisonnemens » superflus, qui vous pourroient causer » une continuelle perte de tems: & il » arriveroit que vous ne vous en defe- » riez pas facilement, parce que la pas- » sion étant émuë par des desirs trop » impetueux, offusque la lumiere de » l'esprit; ensorte qu'il est mal-aisé de » juger d'une vocation: elle se fait con- » noître bien plus parfaitement par une » confiance douce & amoureuse, & par » une longue perseverance, qui n'ôte » point la paix du cœur que par un » bouillon ardent, & par une agitation » continuelle qui n'est que dans les sens. » Il me paroît que dès mon enfance, » Dieu me disposoit à la grace que je » possede à present; car j'avois plus l'es-

prit dans les terres étrangeres pour y « considerer les genereuses actions de « ceux qui y travailloient & enduroient « pour Jesus-Christ, qu'au lieu où j'habitois, Il me prenoit quelque fois des « saillies si fortes, que si les respects humains ne m'eussent retenuë, j'aurois « couru après ceux que je voyois porter « avec zéle au salut des ames. Je ne sçavois pas alors pourquoi j'avois tous ces « mouvemens, aussi n'étoit-il pas tems ; « car celui qui dispose les choses suavement, vouloit que je passasse par divers états, avant que de manifester « sa volonté à la plus indigne de ses « creatures. Il s'est passé bien des choses dans les distances des tems : vous « les sçaurez un jour, mon très-cher « fils, je vous ai seulement dit ici en « abregé pour vôtre consolation & pour « vôtre instruction, ce qui se passoit en « moi dans mon enfance. «

Quant aux pensées que vous me « proposez, croyez-moi, ne vous portez « à rien qu'à suivre Dieu ; je veux dire, « que vous vous abandonniez à sa conduite avec une douce confiance, & « que vous attendiez dans la paix du «

» cœur, ce qu'il aura projetté pour vous.
» Après cela ne vous mettez point en
» peine, il vous conduira par la main;
» c'eſt ainſi qu'il ſe comporte envers les
» ames qui cherchent à le contenter, &
» non à ſe ſatisfaire elles-mêmes. O qu'il
» eſt doux de ſuivre Dieu ! je ne vous
» dis pas ceci afin que vous étouffiez ſon
» eſprit; mais afin que vous le ſerviez
» dans une plus grande pureté, & que
» vous ne reſpiriez que dans l'accompliſ-
» ſement des deſſeins qu'il a ſur vous
» pour ſa gloire & pour la ſanctifica-
» tion de vôtre ame. L'obéïſſance exac-
» te à tous vos ſuperieurs ſera la pier-
» re de touche, qui vous fera connoître,
» ſi vous êtes dans cette diſpoſition.
» Ah ! mon cher fils, que cette depen-
» dance des deſſeins de Dieu ſur vous,
» eſt importante ! c'eſt le grand ſecret
» pour vous ſanctifier, & pour vous
» rendre capable d'être utile aux autres.
» Je ſuis ravie de voir ici des ſaints,
» (c'eſt ainſi que j'appelle les ouvriers
» de l'Evangile,) dans un dénuement
» épouventable: & veritablement cette
» parole de l'Apôtre leur peut bien être
» appliquée, *vous êtes morts, & vôtre*

vie est cachée avec Jesus-Christ en Dieu. «
(Colos. 3. 3.) Je n'ai point de termes «
pour dire ce que j'en connois. Medi- «
tez cette sentence, & pensez qu'il y a «
bien du chemin à faire avant que d'ê- «
tre semblable à nôtre divin maître. «
Ce que la creature ne peut d'elle-mê- «
me, Dieu le fait ici d'une façon qu'on «
n'auroit jamais pensé. Ne croyez pas «
que je vous parle de la disette des cho- «
ses temporelles, de la pauvreté du vi- «
vre, de la privation de toutes les cho- «
ses qui peuvent consoler les sens, des «
peines qui les peuvent affliger, des con- «
tradictions, des adversitez, & des cho- «
ses semblables. Non, tout cela est «
doux, & l'on n'y pense pas quoiqu'il «
soit sans fin, ce sont des roses, & je «
vous assure que la joye que j'y ressens «
m'a souvent mise en scrupule. «

Si vous avez eu de la joye, lui dit- «
elle dans une autre, en recevant mes «
lettres, ne doutez pas que je n'en aye «
eu une semblable à la lecture des vô- «
tres. J'y ai vû les providences, les «
amours, les misericordes de Dieu sur «
vous, pour lesquelles je le loüerai éter- «
nellement. Oui, mon fils, Dieu veut «

» que vous l'aimiez : commencez donc ;
» & croyez qu'hier vous ne l'aimiez pas
» veritablement : les degrez du saint
» amour sont de cette qualité, qu'on ne
» voit de parfait que ce qui est devant
» soi, & qu'on estime defectueux tout
» ce qui est passé. Prenez-y bien garde,
» & vous remarquerez que cela est vrai,
» & que c'est une des plus importantes
» veritez de la vie spirituelle. Vous
» marchez sur les vestiges des Saints qui
» vous ont devancé, & vous habitez les
» cellules qu'ils ont sanctifiées par leur
» vertu ; courez sans relâche après eux.
» Les Saints ne sont saints que par cette
» inclination, & s'il faut ainsi parler, par
» cette sainte opiniâtreté qui leur a fait
» oublier toutes choses par un mépris
» volontaire, afin de s'attacher à ce di-
» vin Prototype, & vraye cause exem-
» plaire de ses enfans. J'ai eu quelque-
» fois le desir de sçavoir si vôtre cœur
» est touché de cette douce émotion &
» en quel degré Dieu vous met ; car il
» vous faut quitter tout autre mouve-
» ment volontaire, & suivre uniquement
» les pentes de la grace pour arriver à
» ce commerce avec nôtre souverain
bien

bien. Je demeure pourtant volontiers «
dans mon ignorance, & me contente «
de lui demander pour vous cette fa- «
veur. «

Vous voulez ſçavoir comment il «
eſt poſſible d'avoir le corps ſi près de «
Dieu, & l'eſprit ſi éloigné de lui; cette «
miſere eſt grande, & c'eſt pour l'ordi- «
naire un effet de nos infidelitez. Le «
vrai moyen de nous en retirer, eſt «
cette douce & volontaire ſervitude de «
cœur avec une attache ſans retour aux «
volontez de nôtre maître. Cette ſer- «
vitude attire après ſoi tout l'eſprit, «
par une douce & amoureuſe violence «
qui captive bien les ſens, mais qui ne «
les tuë pas, & qui le nourrit même «
quelquefois de ſes biens. Vous ajou- «
tez : comment ſe peut-il faire, que «
l'eſprit étant une fois uni à Dieu, qui «
le remplit de tant de douceur, s'en «
retire ſi facilement? cela n'eſt que trop «
facile à ce miſerable amour que nous «
avons pour nous-mêmes. On dit que «
depuis qu'un cœur eſt navré il aime «
par tout: cela eſt vrai, quand il con- «
ſerve ſes playes, & qu'il demeure ſen- «

» ſible aux coups des inſpirations divi-
» nes ; mais quand il les referme par ſes
» miſerables medicamens ; (c'eſt ainſi
» que j'appelle les raiſons de l'amour
» propre,) il change de vie, & n'a plus
» de mouvemens que pour lui-même.
» C'eſt cette miſerable vie de nôtre
» amour propre, qui emporte après ſoi
» tout l'eſprit, & qui le retire de l'u-
» nion avec Dieu. Et de là naiſſent les
» violences qu'il nous faut faire, lorſque
» par la ſynderefe qui nous picque,
» nous ſommes preſſez de retourner à
» celui de qui nous nous ſommes ſepa-
» rez ; car comme nous avons repris
» la vie de la nature, il faut encore une
» fois mourir à la nature pour y arriver.
» Vous voulez que je demande pour
» vous à Nôtre-Seigneur le don d'orai-
» ſon, je lui demande celui de l'humi-
» lité & de la vraye abnegation de vous-
» même, ſans laquelle il n'y a point de
» vraye oraiſon, ni d'eſprit interieur.
» L'oraiſon & l'abnegation doivent aller
» de pair, autrement toutes nos devo-
» tions ſont ſuſpectes ; mais vous avez
» d'excellens maîtres, capables d'éclair-

cir tous vos doutes ; & ce me seroit «
une presomption de vous en dire da- «
vantage. «

Les avis certains que la sainte mere recevoit de toutes parts des progrès que son fils faisoit dans la sainteté, & que par son merite il se rendoit une des plus vives lumieres de son Ordre, sa promotion au sacerdoce, & ensuite aux premieres charges de sa Congregation, la conversion de sa niéce, & la maniere ardente & sincere dont cette fille se donna toute à Dieu : tout cela remplit son ame d'une allegresse qui n'aida pas peu à la soutenir au milieu de ses croix, elle les voyoit même diminuer de jour en jour, & elle finit le recit qu'elle en fait par des reflexions si solides, & qui marquent si bien le caractére de son esprit, que je ne croi pas devoir les ometre. On pourroit, dit-elle, me demander «
ce que j'entends par la revolte des paf- «
sions dont j'ai parlé, & qui après mes «
grandes peines interieures de trois an- «
nées, m'ont encore duré plus de qua- «
tre ans, avec une aigreur dans le sang «
contre quelques personnes saintes, & «
si cela peut compatir avec l'union in- «

» time. J'ai déja dit que cela se peut,
» & voici comment.
» Il est à remarquer que les passions
» émuës par une revolte semblable à
» celle dont il s'agit, ne sont pas com-
» me celles qui viennent d'un naturel
» facile à s'émouvoir, ni comme celles
» dont les mouvemens sont fondez dans
» les mauvaises habitudes. Ceux qui
» travaillent à reprimer celles-cy, ont
» pour l'ordinaire de grandes peines à
» surmonter. Il leur faut de la medita-
» tion, des motifs, de l'examen, de l'é-
» tude, des resolutions, de la fidelité :
» & il leur reste encore après tout cela
» des attachemens à bien des choses, &
» sur tout à eux-mêmes, qui durent
» long-tems : mais dans la revolte dont
» il est ici question, bien loin qu'on soit
» arrêté à tenir ou à poursuivre ce que
» desire la passion émuë ; on porte le
» tout comme une mortification très-
» sensible. Ce qui arrive de mal, n'est
» pas volontaire, c'est seulement un ali-
» ment propre à nourrir l'humilité &
» l'abnegation de la personne, & un
» poids qui fait que l'on a un grand mé-
» pris de soi-même. S'il échappe quel-

que parole ou quelque pensée, c'est «
par égarement : si l'on est contrarié, «
& persecuté pour la justice, on sent «
bien un mouvement de colere ou d'a- «
version ; mais il n'en sort aucun mau- «
vais effet ; car on porte dans le fond «
de l'ame une crainte de Dieu, qui fait «
qu'on hait la vengeance, & qui pré- «
vaut sur la passion. On ne laisse pas «
de broncher quelque fois par foiblesse, «
lorsque rencontrant quelque person- «
ne de confiance, on dit quelque pa- «
role de plainte ; mais au même mo- «
ment, l'ame reçoit tant de confusion «
de sa lâcheté, que ce lui est le motif «
d'une très-grande humiliation. Elle «
se croit une inconstante, qui n'a ni «
vertu, ni solidité. Néanmoins tout ce- «
la compatit avec l'union intime dont «
jouït le centre de l'ame en une region «
de paix, qui semble separée de l'ame «
même. «

Je laisse à penser si cette ame est «
dans la crainte, voyant en soi tant de «
foiblesses. Elle apprehende d'être trom- «
pée : elle est convaincuë que ses pas- «
sions n'ont été qu'endormies, & que le «
peu qu'elle croyoit avoir eu d'inte- «

» rieur, n'a pas été de Dieu. Elle a dans
» la pensée que toute sa paix & tous ses
» dons ont été faux ; ou que si c'étoit des
» faveurs du ciel & de veritables gra-
» ces, elle les a perduës par sa faute.
» J'avois d'autres croix, dont je ne pou-
» vois demander à Dieu d'être délivrée ;
» mais l'Esprit qui me conduisoit, me
» poussoit à demander de l'être de celle-
» ci, & cela en vûë de la veritable pu-
» reté si peu cherchée, si peu trouvée,
» si peu possedée dans la vie spirituelle.
» Après toutes mes demandes, il me
» sembloit que j'étois encore plus capti-
» ve, & que le sacré Verbe incarné se
» plaisoit à mes chaînes. Alors je m'a-
» bandonnois à ses voyes, & je m'of-
» frois à souffrir tant qu'il l'auroit pour
» agreable.

Il est assez ordinaire de voir les personnes que Dieu méne par des voyes singulieres pecher contre les loix communes de la regularité, & même faire des fautes que ne font pas ceux qui n'ont pas été prévenuës de tant de graces. Les foibles en sont mal édifiez ; les plus sages ne sçavent souvent pas ce qu'ils en doivent juger ; parce que leur expe-

rience leur a bien appris en general qu'une ame peinée n'eſt pas toûjours aſſez à elle pour faire toutes les attentions que demande une exacte regularité, & que Dieu permet même quelque fois que ſes élûs tombent dans des fautes, préciſement pour les humilier; mais ils n'ont pas toujours aſſez de lumiere pour diſcerner dans de certaines occaſions ce qui vient de la peino d'avec ce qui n'a point d'autre principe que la corruption du cœur & l'illuſion de l'eſprit. La Mere de l'Incarnation n'expoſa jamais ſes Sœurs au danger de ſe ſcandaliſer. Sa conduite fut toujours uniforme, & un modéle vivant de la Régle. Elle étoit la premiere à tout, & elle ſe feroit volontiers chargée de tout, ſi elle n'eût été perſuadée qu'il n'étoit pas moins de ſon devoir de faire pratiquer le bien, que de le pratiquer elle-même. Mais ſon humilité & ſa charité lui faiſoient tous les jours inventer de nouveaux moyens de tromper la ferveur de ſes filles, & de ſe charger d'une partie de la peine attachée à leurs emplois, ſans rien diminuer de leur merite. On la voyoit preſque en même tems avec

des enfans, les nettoyant, les careſſant, les inſtruiſant ; avec des ouvriers, les animant, les conſolant ; dans les offices les plus bas, ſe faiſant la ſervante des autres ; & avec cela ne manquant à rien des ſoins plus relevez & plus difficiles qu'exigeoit ſon emploi. Quelque fatiguée, & même quelque incommodée qu'elle fût, jamais elle ne manqua d'être la derniere couchée, & la premiere levée ; toujours ou en prieres, ou en action, elle commandoit plus par exemple, que par paroles. N'ayant pû obtenir, ou pour éviter la ſingularité, plus blâmable encore dans les Superieurs, qui doivent être comme le centre de la vie commune, que dans les particuliers, n'ayant pas jugé à propos de demander la permiſſion de retrancher pour prier, du tems qu'elle devoit être au lit, elle prioit ſur ſa couche, & ſatisfaiſoit à ſa devotion en gardant ſa Regle. Ce fut ce même motif qui la porta à ſe priver de la communion journaliere, convaincuë que Dieu témoin & auteur de ſes bonnes intentions, ne manqueroit pas de la dedommager de ce qu'elle ſacrifioit au bien de la Regle. Elle fut même

toujours si ferme à ne se distinguer jamais en rien ; que sur la fin de sa vie, sa Superieure, pour l'obliger à faire ses oraisons dans un lieu où elle ne fût point exposée à toute la rigueur d'un froid excessif ; fut contrainte d'assembler pour ce saint exercice, toute la Communauté, dans une chambre où il y avoit un poële ; & il fallut interposer l'obéïssance, pour lui faire prendre quelque chose de particulier, lorsque ce qu'on servoit au refectoir se trouvoit fort préjudiciable à sa santé.

Dans une lettre qu'elle écrivit environ ce tems-là à son fils, & où elle continuë à lui marquer la route qu'il devoit tenir pour arriver à une éminente sainteté, elle dit des choses touchant la situation où elle se trouvoit alors, dont j'ai cru devoir ici rapporter les propres termes : les voici, » Benissons cette douce & aimable providence, qui par des « voix si cachées à nos foibles lumieres, « nous a choisis pour son service, & « pour y consumer tous les momens de « nôtre vie. Ah ! qu'il est bon de ne souhaiter que cette sainte consommation, « & de n'avoir de pente que pour la «

» gloire de celui qui seul merite d'être
» glorifié ! mon fils, quand on a cette
» inclination, on ne tient à rien dans
» cette vie. Il y a seulement deux cho-
» ses où l'ame trouve son compte, en
» attendant qu'elle ait le bonheur de se
» voir detachée de cette vie mortelle.
» La premiere est la pratique des maxi-
» mes de l'Evangile, ou du moins un
» effort continuel pour le pratiquer ;
» l'autre est la douce familiarité avec
» Dieu, qui par ses divines touches per-
» met à l'ame de s'entretenir, & s'il faut
» ainsi parler, de s'égayer avec lui,
» quoiqu'elle ne se voye que poudre &
» & cendre en la presence de sa Majes-
» té suprême. Sans ces deux secours je
» ne puis comprendre qu'on puisse vivre
» en ce monde parmi les épines & les
» tracas, qui sont si capables d'étouffer
» l'esprit interieur : la nature y trou-
» vant toujours son interêt, & ne s'y
» attachant que trop. C'est pour cela
» que plusieurs retournent en arriere,
» & que si peu perseverent dans la pre-
» miere ferveur de leur vocation : car
» pour y demeurer, il est besoin d'une
» continuelle mort de soi-même, qui est

cet aneantissement, cette consomma- « tion dont je vous parle, pour laquelle « il faut un grand courage & une gene- « rosité qui ne se relâche jamais. Mais « aussi agissant de la sorte avec le secours « de nôtre divin Jesus, l'ame se trouve « enfin degagée de ses liens, court & « vole au-dessus des sens & de l'amour « propre. Ce n'est pas qu'elle ne ressen- « te encore quelquefois des attaques de « la nature corrompuë; mais la force « que Dieu lui donne, surmonte tout: « elle opere avec facilité & même avec « plaisir, en sorte qu'elle experimente « la verité de ces paroles: *Mon joug est* « *doux & mon fardeau leger*: cette force « même s'augmente dans l'exercice des « deux points que je vous viens de mar- « quer: mais ne pensez pas qu'il faille « regarder les maximes de l'Evangile, & « ce qui est de plus grande perfection « dans une speculation de vertus, qui ne « soient pas conformes à nôtre condition « ni à nôtre vocation interieure; mais « en de certains points où il faut s'atta- « cher fortement selon nôtre état pre- « sent. Or voici les maximes où je m'e- « xerce à present, & ausquelles je me «

» ſuis même engagée par vœu.

I. Etant accuſé d'avoir fait quelques fautes, ne s'en point excuſer, encore qu'on ſoit innocent, & n'accuſer point ceux qui les auroient faites pour ſe decharger; ſi ce n'eſt qu'au jugement d'un ſage directeur il y aille de la gloire de Dieu.

II. Veiller ſur ſon eſprit & ſur ſon cœur pour ne point ſe laiſſer ſurprendre à dire des paroles de plainte & d'exageration, lorſqu'on penſe être, ou qu'on eſt en effet offenſé, choqué, rebuté, humilié, ſoit de paroles, ſoit par des actions.

III. Ne rien dire à ſa loüange, ne rabaiſſer qui que ce ſoit tacitement ou de parole, lorſqu'il eſt loüé de quelqu'un ou qu'il eſt queſtion, ſelon l'ordre de charité, de le loüer, & de lui dire des choſes obligeantes.

IV. S'exercer à une pieuſe & charitable affection envers ceux pour qui l'on a une antipathie naturelle; prendre en bonne part leurs actions, & juger bien de leurs intentions.

V. Fuïr l'émulation & la jalouſie des biens & des ſatisfactions d'autrui, ſoit

interieures ſoit exterieures ; mais plûtôt s'en réjouïr & s'eſtimer indigne d'en poſſeder autant.

VI. S'exercer à un eſprit de patience envers le prochain ſelon les maximes preſcrites dans l'Evangile.

VII. Travailler au retranchement des tendreſſes ſur ſoi-même, & des reflexions ſuperfluës ſur ce qui pourroit donner de la peine.

VIII. Travailler tout de bon à la douceur interieure & exterieure, à la manſuetude & humilité de cœur conformément à l'Evangile.

IX. Ne prendre pas volontairement de l'ombrage, ni de la defiance pour de petites apparences & ne point s'en laiſſer aller à l'inquietude.

X. Souffrir avec amour & douceur les douleurs du corps & les affections de l'eſprit ; les humiliations & les mortifications de la part de Dieu & du prochain.

XI. Mortifier certains petits apetits, inclinations, & pentes naturelles en tout ce qui ſe pourra, ſans faire tort au ſpirituel ni au corporel.

XII. Obéïr avec fidelité aux mouve-

mens & inſpirations de Dieu, & en tout ce qui vient d'être propoſé; ſuivre l'obéïſſance & la direction du Pere ſpirituel.

» Quand je vous dis qu'il ne faut pas » s'attacher à une ſuite de vertus ſpecu- » latives, c'eſt que comme il y a divers » degrez & états dans la vie ſpirituelle, » il y en a un entre les autres où l'enten- » dement à plus de part que la volonté; » & ſi l'ame n'eſt fidéle & genereuſe, » elle ne ſe peine guere à faire des re- » flexions ſur la pratique des vertus ſo- » lides; ce qui fait qu'elle bronche ſou- » vent, & qu'elle donne ſujet de croire » qu'elle n'a pas de mortification. Au » lieu que dans l'état où l'entendement » & la volonté agiſſent de concert, l'a- » me travaille & avance beaucoup, ſans » ſe peiner toutefois, dans la pureté de » cœur, dans la pratique des vertus, & » dans la droiture en toutes ſes actions. » Mais enſuite il y a encore un autre » état qui la met dans une eſpece de ne- » ceſſité de la pratique fidéle de l'imita- » tion de Jeſus-Chriſt, & cette neceſſité » eſt dans une paix interieure qui ne ſe » peut exprimer. Il n'eſt plus ici queſ-

tion ni de cette forte application qu'on «
a lorſqu'on commence, ni d'une cer- «
taine ferveur qu'on experimente dans «
les ſens, & qui fait qu'on s'examine «
par des actes reglez & comptez. L'a- «
me dans ſa paix voit tout d'un coup en «
ſon Jeſus, les vertus divines qu'il a pra- «
tiquées : elle les voit dans un attrait «
fort doux, qui la porte à ſuivre dans «
ſes actes ſon divin modéle ; & enfin «
elle ne peut & ne veut être qu'un con- «
tinuel holocauſte à la gloire de Dieu, «
en l'honneur de celui de Jeſus, depuis «
le moment de ſon incarnation juſqu'à «
ſa mort ſur la croix. «

Elle a donc deux choſes en cette «
imitation ; la pratique exterieure des «
maximes de l'Evangile, & la familia- «
rité intime avec Jeſus, par rapport à «
ſa vie interieure. Je n'aurois jamais «
cru, mon très-cher fils, que la vie la «
plus ſublime conſiſte en cela, ſi je «
n'en étois aſſurée par une voye que je «
ne puis marquer ſur le papier ; car il «
y a des temps d'extaſes & de raviſſe- «
mens, qui ſembleroient être quelque «
choſe de plus ſublime : mais non, nô- «
tre Jeſus, ſa ſainte Mere, & les ſaints «

Digitized by Google

» Apôtres, nous ſont des témoins fidé-
» les du contraire. Quoique toutes ces
» choſes là ſoient bonnes & ſalutaires,
» quand elles proviennent de l'Eſprit de
» Dieu, ce n'eſt rien en comparaiſon
» des vertus, ni des diſpoſitions interieu-
» res des graces dont je viens de parler,
» & qui ſont toute ma vie, ma force,
» & mon ſoutien. Je ſuis de vôtre avis
» que nos entretiens doivent tendre à la
» fin où nous aſpirons, & je vous avouë
» que je n'ai point de conſolation ſolide
» en cette vie, que dans la pente qui
» me fait ſoupirer après cette bienheu-
» reuſe fin. Obtenez-moi de Dieu que
» je prenne les vrais moyens qui y con-
» duiſent, que je ne m'y égare point, &
» que je ne me cherche point moi-même,
» au lieu de chercher celui, dont l'imita-
» tion eſt nôtre veritable regle. Il n'y a
» rien que nous devions tant apprehen-
» der que les devotions écartées, & qui
» ne ſont pas fondées ſur les maximes &
» ſur la vie de Jeſus-Chriſt; pour l'or-
» dinaire la fin en eſt funeſte.

Une ame ſi élevée, une femme d'une vertu ſi heroïque, d'une capacité, & d'une experience dans les voyes de Dieu, qui

qui la mettoient au premier rang parmi les maîtres de la vie ſpirituelle, & dont la reputation ſe répandoit de tout côté, avoit tout ce qui faut pour donner du luſtre & du credit à un parti, & on ne manqua point de travailler à l'engager dans celui des nouveaux Auguſtiniens, qui faiſoit alors tant de bruit dans l'Egliſe; mais on trouva une perſonne trop ſolidement établie ſur les fondemens inébranlables de l'humilité, de la ſimplicité, & de la veritable abnegation de ſoi-même; on voit dans ſes écrits, que pour couper court aux inſtances qu'on lui fit ſur cela, elle ne fit point de réponſe aux lettres qu'on lui en écrivit, & la choſe n'alla pas plus loin.

Cependant les ſix années de ſa ſuperiorité étant écoulées, elle ſortit de charge, & elle commença à gouter le plaiſir que les Saints trouvent dans la dépendance. Vers le même tems, le Pere Jerôme Lallemant fut nommé Superieur général des Miſſions, & la ſervante de Dieu connut par une très-forte inſpiration, que ce Pere, qui joignoit à une éminente vertu, un merite rare, & une experience conſommée dans les voyes

du ciel, étoit celui que Dieu lui avoit donné pour l'aider à consommer le grand ouvrage de sa sanctification, & pour achever d'établir dans sa Congregation naissante, une forme de vie reglée & durable : car jusques-là on n'avoit pû encore faire que des reglemens provisionnels & generaux, parce qu'il falloit du tems pour prévoir tous les inconveniens, entrer dans tous les détails, & regler tout.

Ce fut en effet par là que le nouveau Superieur commença l'exercice de sa charge, qui outre le soin des Missions, le mettoit encore à la tête de cette nouvelle Eglise. Il agit donc en même-tems, & comme Superieur, par autorité, afin qu'on ne pût plus revenir de ce qui auroit été une fois arrêté ; & comme ami, par voye de mediation ; afin que tout étant reglé du consentement des parties interessées ; on eût moins de peine à se soumettre. Effectivement, dès qu'il avoit mis quelque article par écrit, en quoi il ne fit guere que suivre le plan de la Mere de l'Incarnation ; il vouloit que chaque Religieuse lui en dit en toute liberté son sentiment, & qu'en-

ſuite on en fît la lecture à la Communauté pour être reçu par ſuffrages ſecrets ; & ce n'étoit qu'après toutes ces précautions, qu'il y appoſoit le ſceau de ſon autorité. Auſſi faut-il avouër qu'il ne ſe peut rien de plus ſage, rien de mieux concerté, ni plus propre au deſſein que ces ſaintes filles s'étoient propoſé, en allant s'établir dans le Canada.

Poûr revenir à la Mere de l'Incarnation, voici ce qu'elle dit elle-même des diſpoſitions où elle ſe trouvoit, lorſque le nouveau Superieur prit ſoin de ſa conſcience. Je me trouvai à l'arrivée « du Pere Lallemant dans une très- « grande liberté d'eſprit, & dans une « entiere ouverture de cœur pour lui « communiquer l'état de mon ame ; & « lui de ſon côté ſe ſentit porté à m'ai- « der de tout ſon pouvoir. Il eſt vrai « qu'il m'éprouva en diverſes manieres. « Dans l'Octave de Noël il me vint une « forte penſée, que ſi je m'engageois « par vœu à chercher la plus grande « gloire de Dieu & tout ce qui ſeroit de « plus grande perfection, ſa divine Ma- « jeſté m'aſſiſteroit ; je me ſentis preſſée « interieurement de le dire à mon direc- «

» teur ; lequel après avoir recomman-
» dé l'affaire à Dieu, me permit de
» voüer à Dieu, de faire, souffrir, penser,
» dire tout ce que je connoîtrois être de
» plus parfait, & qui me paroîtroit être
» de sa plus grande gloire. Aussi-tôt je
» me sentis extrêmement fortifiée, &
» Nôtre-Seigneur me fit de grandes gra-
» ces par cet engagement. Dans ce vœu
» étoit compris le vœu d'obéïssance à
» mon directeur.

Le Pere Lallemant de son côté crut devoir éprouver sa penitente à proportion du progrès qu'elle avoit fait, & de l'engagement qu'elle venoit de prendre. La premiere chose sur quoi il l'attaqua, fut la maniere libre & familiere dont elle traittoit avec Nôtre-Seigneur.
» Pour profiter de ses avis, dit la Ser-
» vante de Dieu, je me faisois de gran-
» des violences ; mais il ne m'étoit pas
» possible d'y réüssir. Je demandois à ce
» chaste Epoux de mon ame, qu'il lui
» plut me faire la grace d'obéïr à celui
» qui me tenoit sa place ; & lors même
» que je lui faisois cette demande, je
» me trouvois sans reflexion dans un
» doux & intime commerce avec lui.

Alors je lui disois ; ô mon chaste Amour ! il faut que j'obéïsse, souffrez que je me retire de vous. Je faisois donc effort pour sortir de cette privauté ; mais insensiblement je me retrouvois comme auparavant. Je passai quelque tems en cet état, & bien que j'experimentasse que le sacré Verbe incarné se plaisoit à mon obéïssance, lorsqu'il me laissoit le pouvoir d'obéïr, hors de là néanmoins je me trouvois en un doux commerce avec lui ; ce qui fit qu'enfin on me permit de suivre l'attrait.

Dans cet état d'union avec Dieu, il est impossible de subsister en aucun dessein qui puisse mettre de l'opposition à son operation ; comme dans l'usage actuel de certaines pratiques, où il faut que l'entendement travaille & reflechisse : ni de s'arrêter sur des objets corporels & materiels, & même sur des choses fort spirituelles ; mais qui ne sont pas au même degré d'élevation que celles dont Dieu prend soin d'occuper l'ame. J'en excepte les sacrèz mystéres de nôtre foi : car encore que l'ame ne puisse medi-

» ter, elle a néanmoins une façon de les » contempler & d'en parler avec Dieu, » lorſqu'il l'y attire, laquelle eſt d'une » très-grande douceur : & même com- » me ces divins myſtéres appartiennent » au ſuradorable Verbe incarné, la » moindre penſée qui en frappe l'eſprit, » embraſe l'ame, qui y voit tant de cer- » titude & de ſainteté, qu'elle n'a pas » beſoin de raiſonnement ni de reflexion » pour en connoître davantage. En effet » étant unie à la ſacrée perſonne du » Verbe, elle eſt dans la ſource qui lui » imprime toutes veritez, & qui la fait » vivre de ſes influences. C'eſt cette » nourriture celeſte dont parloit ce di- » vin Sauveur, lorſqu'il diſoit : *Si quel-* » *qu'un entre par moi, qui ſuis la porte ;* » *il entrera & ſortira, & trouvera des* » *pâturages.* (Joan. 10. 9.) Ainſi l'a- » me a vie en lui & de lui, d'une façon » raviſſante & qui ſe peut mieux expe- » rimenter que dire.

Voilà de quelle maniere Dieu recompenſa l'engagement heroïque, que ſon humble ſervante avoit pris à ſon ſervice. Mais ſi ce Maître liberal ne ſe laiſſe jamais vaincre en liberalité ; les ames

qu'il a percées du trait de son amour, ne demeurent jamais, ou bien rarement en arriere. Il n'y avoit rien dont la Mére de l'Incarnation ne s'avisât pour marquer son amour & sa reconnoissance envers son bien-aimé ; & tout lui paroissoit aisé. Il n'y avoit que cette révolte des passions qu'elle sentoit toûjours, qui l'empêchât de joüir d'une paix bien pure. Enfin elle fut fortement inspirée de s'addresser à la sainte Vierge. Elle le fit, & à l'instant elle se sentit soulagée : il lui sembla qu'on lui ôtoit de dessus les épaules un vêtement extremement pesant ; & il se fit dans la partie sensitive de l'ame comme un écoulement de paix, qui changea toute son aversion en un amour très-cordial. Elle apprit quelque tems après, par l'arrivée des vaisseaux, qu'au même moment qu'elle avoit été si parfaitement déchargée de toutes ses peines ; sa niéce dont nous avons déja parlé, & qui avoit tant de part à ses souffrances, avoit pris le voile au Monastére des Ursulines de Tours.

Tout se ressentit dans la servante de Dieu de cet heureux changement. « Il

„ ne me feroit pas possible, dit-elle, de
„ décrire le deluge de paix où mon ame
„ se trouva plongée, dès qu'elle se vit en-
„ tierement libre de ses liens, & réta-
„ blie dans tout ce qu'elle croyoit avoir
„ perdu. Non-seulement elle voyoit
„ qu'elle n'avoit fait aucune perte ;
„ mais elle connoissoit par experience,
„ qu'elle avoit fait un très-grand amas
„ de trésors. Elle sentoit que ce qui lui
„ avoit ôté la vûë du bien qu'elle pos-
„ sedoit dans l'intime union avec l'E-
„ poux, n'avoit été qu'une cendre qui
„ cachoit son feu, & qui couvroit ses
„ lumieres pour son bien, & son pro-
„ grès dans les vertus solides.

„ Envisageant cet état, je ne me pou-
„ vois lasser de benir Dieu, de m'avoir
„ fait passer par tant d'épines. Je lui de-
„ mandois pardon de ne lui avoir pas
„ été assez fidéle dans mes tenebres, &
„ j'entrois dans une confusion, qui
„ m'humilioit en sa divine presence au-
„ dessous de toutes choses. Je loüois, & be-
„ nissois ce divin Sauveur, en lui disant
„ avec le Prophête : *Il m'est avantageux*
„ *que vous m'ayez humiliée* (Psal. 118.)
„ Et certes pour tous les trésors de la

terre, je ne voudrois pas n'avoir point « passé par cet état d'humiliation qui me « paroît d'un prix infini. Il me semble « que j'ai été dans ces cavernes de « Lions & de Leopards, dont parle l'é- « pouse au Cantique; & que pour n'ê- « tre pas endommagée par leurs mor- « sures, je me suis sauvée dans les re- « traites de mon celeste époux, c'est-à- « dire dans les saintes & sacrées maxi- « mes de l'Evangile, qui comme des tor- « rens de richesses, ont coulé de sa divi- « ne bouche. S'il a dit, faites du bien à « ceux qui vous font du mal; c'est une « loi qu'il me semble avoir écrite dans « mon cœur, avec une force & une im- « pression toute d'amour. Je l'experi- « mente dans les occasions, non en me « mortifiant; mais par une pente & une « inclination qui me porte là. Comme « j'ai eu des affaires très-épineuses de- « puis que je suis en Canada, & que « j'ai été obligée de traiter avec toutes « sortes de personnes, ces divines ma- « ximes ont été ma force & mon sou- « tien. «

Rien ne rassuroit cette ame fidéle, que l'amour qu'elle avoit pour les humi-

liations, & les graces qu'elle avoit reçuës du ciel ne lui donnoient point d'autre inquietude, que la crainte de n'être pas assez humble, ce qui est la preuve la plus marquée du progrès qu'on a fait dans l'humilité. Ce redoublement de faveurs du ciel en étoit encore une preuve bien évidente; il se rendoit sensible d'un jour à l'autre. Voici ce qu'elle en dit dans son memoire. „ Avant que je
„ fusse Religieuse, & même avant que la
„ divine Majesté m'eût éclairée sur la
„ sainte Trinité : les lumieres que Dieu
„ m'avoit données sur l'Ecriture Sainte,
„ produisoient en moi une foi si vive, qu'il
„ me sembloit que j'eusse volontiers
„ passé par les flâmes pour soutenir ces
„ veritez. C'étoit des clartez qui por-
„ toient tout ensemble leur certitude, &
„ leur efficacité. Elles me donnoient une
„ esperance ferme que je jouïrois des
„ biens qui m'étoient manifestez; & cet-
„ te esperance me faisoit m'oublier moi-
„ même pour plaire à ce divin Epoux,
„ me faisant faire des actions, & expo-
„ ser à des perils qui surpassoient ce que
„ peut une personne de mon sexe. Les
„ passages de saint Paul, qui traittent

des operations & des effets que ces di- «
vines lumieres produisent dans les a- «
mes, me consumoient d'amour. Au «
tems de ma vocation à la Religion, «
les passages qui traittent des conseils «
de l'Evangile, m'étoient comme au- «
tant de soleils qui faisoient voir à mon «
esprit leur éminente sainteté, & qui «
en même tems enflammoient toute «
mon ame en l'amour de leur possession «
& operoient efficacement ce que Dieu «
vouloit de moi dans la pratique des di- «
vines maximes du suradorable Verbe «
incarné. Toutes ces vûës & toutes ces «
graces m'étoient données sans aucune «
étude de ma part; mais à la façon «
des éclairs que l'on voit, avant que «
d'entendre le tonnerre. J'avois une «
certaine experience que tout cela pro- «
cedoit de celui qui avoit pris possession «
du centre de mon ame qui la consu- «
moit de son feu, & qui en faisoit re- «
jaillir les étincelles & l'éclat pour me «
conduire & me diriger. Au tems de «
mon attrait pour le Canada, toutes «
les maximes & les passages qui trait- «
tent du domaine & de l'amplification «
du Royaume de Jesus-Christ & de «

„ l'importance du salut des ames pour
„ lesquelles il a répandu son sang, é-
„ toient comme autant de fleches qui
„ me perçoient le cœur, & me don-
„ noient une angoisse amoureuse pour
„ presser le Pere Eternel de faire justi-
„ ce à ce Fils bien-aimé, du Prince des
„ tenebres lequel lui ravissoit ce qui lui
„ avoit tant couté.
„ Dans la paix profonde que la bonté
„ de Dieu fit succeder à mes tentations,
„ l'union de mon divin Epoux operoit
„ en moi par ses impressions saintes, les
„ vertus *foncieres* de ses divines maxi-
„ mes, d'une façon très-spirituelle. Cet-
„ te année-là j'eus de grandes croix à
„ cause de la persecution des Iroquois ;
„ car comme j'entrois dans les interêts
„ de mon divin Epoux, la ruïne de son
„ Eglise me crucifioit interieurement,
„ quoique mon ame fut exterieurement
„ soumise à ses ordres. Ce fut alors que
„ les Peres de Brebeuf & Lallemant,
„ (c'étoit le neveu de son directeur) fu-
„ rent brûlez ; les Peres Garnier & Da-
„ niel massacrez, & tous les Missionnai-
„ res des Hurons, avec le reste de ces
„ pauvres Chrêtiens, contraints de se

refugier à Quebek. Oh ! que ce coup « me fut sensible ! c'étoit la chose la « plus pitoyable qui fût encore arrivée. « Les Peres qui avoient échappé au fer, « ou au feu des Iroquois, avoient plus « souffert que ceux qui étoient morts. « Dans l'affliction que je portois en mon « ame, la seule consolation qui me res- « toit, étoit d'être proche de ces pau- « vres fugitifs, & d'esperer que nous « aurions leurs filles. Dans cette vûë, « j'étudiai la langue Huronne; car jus- « que-là je ne m'étois appliquée qu'à « celle des Algonkins, & des Monta- « gnais. «

Les secours spirituels ne furent pas les seuls que la Mere de l'Incarnation procura à ces pauvres Sauvages chassez de leur pays. Ce fut quelque chose de merveilleux, que la tendresse & l'ardeur qu'elle fit paroître à les soulager en tous leurs besoins. Dieu ne tarda pas à reconnoître sa charité, & celle de toutes ses filles; mais il les recompensa en Dieu qui connoît le fond des cœurs, & le veritable prix des choses, c'est-à-dire, que sçachant que dans cette sainte maison on regardoit les croix & les

souffrances comme ce qu'il y a de plus précieux au monde ; il la reduisit en un moment à la plus extrême indigence. Le feu prit la nuit au Monastére ; & comme il n'est presque pas possible en ce pays-là, d'arrêter les incendies à cause de la nature du bois dont on se sert pour les bâtimens ; on n'avoit pas encore eu le tems de venir au secours, que Madame de la Peltrie, toutes les Religieuses & les Pensionnaires, parurent sur la neige la plûpart nuds-pieds ; toutes très-mal vétuës, exposées à un froid excessif. Quoique le feu sortît en même tems par tous les endroits de la maison, la Mere de l'Incarnation ne laissa pas d'en faire plusieurs fois le tour avant que d'en sortir, accompagnée seulement d'une bonne Sœur qui eut le courage de ne la point quitter. Leur dessein étoit de sauver bien des choses, mais ce fut en vain : tout étoit embrasé, le feu les suivoit par tout, & sembloit n'oser les toucher. C'étoit d'un autre côté un spectacle bien étonnant que la vûë de ces saintes filles, qui paroissoient de beaucoup plus tranquilles que ceux qui les voyoient. Madame de la Peltrie,

qu'on ſçavoit être fort ſenſible au froid & qui n'avoit preſque rien ſur ſon corps, & la Mere de ſaint Joſeph qui étoit malade, attiroient ſur tout les yeux de tout le monde. Un petit combat de charité qui s'éleva entre les Religieuſes, toutes ſe voulant ceder les unes aux autres, le peu qu'on avoit pû emporter de hardes & de chauſſures, & leur tranquillité, ou plûtôt leur indifference ſur un accident qui leur ôtoit abſolument tout ce qu'elles poſſedoient au monde, fut ce qui occupa le plus les ſpectateurs. Preſque tous fondoient en larmes; les uns de devotion, les autres de compaſſion; quelques-uns même s'en impatienterent; & il y eut un homme qui ſe mit à crier: *Voilà de grandes folles ou de grandes ſaintes!* Dès qu'on vid le mal ſans remede, le Superieur des Jeſuites mena toute la troupe dans une ſale de ſa maiſon, où il leur fit allumer un grand feu, & où il leur donna des étoffes pour ſe couvrir. Enſuite il les conduiſit chez les Religieuſes Hoſpitalieres qui les reçurent & les traitterent pendant un mois avec une joye & une attention dont

il n'y a que les Saints qui ſoient capables.

A l'exemple de ces charitables filles, & des Peres Jeſuites, qui donnerent tout ce dont ils purent abſolument ſe paſſer ; il y eut entre les François une émulation charmante à ſoulager cette Communauté affligée. Les pauvres mêmes voulurent y avoir part ; l'un venoit apporter une ſerviette, l'autre une chemiſe ; d'autres une poule, des œufs, des legumes. Juſqu'aux mendians s'arrachoient le pain de la bouche, & uſoient en quelque façon de violence pour faire accepter leurs petits preſens. Cependant on n'étoit encore qu'au mois de Decembre ; & pour comble de diſgrace, les vaiſſeaux l'année ſuivante, ne vinrent que fort tard. Ainſi malgré la charité des fidéles, les pauvres Religieuſes eurent bien à ſouffrir dans un païs qui ne produiſoit preſque rien alors, & où les plus aiſez étoient reduits au pur neceſſaire. C'eût été bien pis encore ſi la providence n'eût pourvû à leurs plus preſſans beſoins, en leur donnant une reſſource du côté qu'elles l'attendoient

le

le moins. Elles avoient une petite metairie qu'elles laissoient en friche, parce que le rapport ne valoit pas ce qu'il en coutoit pour la cultiver. Leur confesseur, touché de la misere où il les voyoit, entreprit de mettre ce petit bien en valeur; & sa charité lui donnant des forces, il s'en fit lui-même le laboureur. Dieu benit son travail, & il recueillit assez de bled, d'orge & de pois, pour nourrir toute la Communauté.

Le recit que la Mere de l'Incarnation fait dans ses lettres du détail de l'incendie dont je viens de parler, n'est pas de cette histoire; mais ses dispositions dans une si triste conjoncture en sont; & je ne dois pas les omettre. J'eus une « si forte conviction, dit-elle, que cet « accident étoit une suite de mes pe- « chez, qu'on n'eût jamais pû me per- « suader le contraire; c'est pourquoi « mon ame accepta ce châtiment avec « une très-grande tranquillité en criant « misericorde à Dieu, de ce que toutes « mes Sœurs en pâtissoient. Je voyois ce « coup comme le châtiment d'un bon « pere & d'un fidéle époux, qui nous « visitant de la sorte dans l'octave de sa «

» sainte Nativité, nous vouloit mettre
» dans un état conforme à celui de sa
» crêche. Mon ame n'eut jamais une
» plus grande paix qu'en cette occasion
». Je ne me sentis pas un moment de
» peine, de tristesse, ni d'inquietude ;
» mais une grande union avec celui qui
» faisoit en nous cette circoncision. Je
» disois sans cesse, & par une impres-
» sion dont je n'étois pas la maîtresse :
» Vous avez fait cela, mon chaste é-
» poux ; soyez en beni. Ah que ce que
» vous avez fait, est bien ! mon conten-
» tement est que vous soyez content en
» ce que vous avez fait. Les benedic-
» tions que mon ame donnoit à Dieu en
» ce desastre, étoient aussi frequentes
» que mes respirs ; & il n'étoit pas en
» mon pouvoir de sortir de cette amou-
» reuse activité. Mon ame, par une
» union de toute elle-même à la divine
» volonté, nageoit avec un amour de
» complaisance dans l'accomplissement
» de cette sainte & adorable volonté,
» sans rien examiner ; & je n'aurois pû
» faire autrement quand je l'aurois vou-
» lu. J'avois fait bâtir cette maison &
» souffert de grands travaux & de gran-

des contradictions pour la mettre en «
l'état où elle étoit : & comme j'étois «
convaincuë que j'y avois commis de «
grandes imperfections, je me mettois «
du côté de la divine justice, & lui té- «
moignois mes complaisances, de ce «
que par cet évenement, elle avoit tout «
anéanti. Ainsi mon activité interieure «
ne pouvoit mettre fin à ses loüanges, «
qui bien qu'elles fussent dans une très- «
intime familiarité avec Dieu, proce- «
doient néanmoins d'un cœur amou- «
reusement humilié. «

Il falloit des sentimens aussi élevez que ceux-là, pour soutenir la servante de Dieu dans la triste situation où elle se trouvoit. Ce n'étoit pas seulement l'incendie de son Monastére qui pouvoit mettre son grand cœur à l'épreuve ; c'étoit les dangers ausquels toute la Colonie Françoise du Canada étoit alors exposée. Les Anglois d'un côté, & les Iroquois de l'autre, la tenant dans de continuelles allarmes. Mais il s'en falloit bien que tout le monde fût aussi assuré qu'elle sur ce qui regardoit sa Communauté, & plusieurs de ceux qui s'y interessoient davantage, étoient d'avis

que toutes les Religieuses repassassent en France. On eut beau faire, aucune n'y voulut entendre ; & Dieu benissant leur courage, les craintes que l'on avoit des Anglois & des Iroquois, se dissiperent, & on parla de rebâtir le Monastére. Le Pere Paul Ragueneau Superieur général des Missions, avança six mille francs ; M. d'Aillebout, Gouverneur du Canada, employa tout son credit pour leur procurer le reste. La Mere de l'Incarnation fut chargée de la conduite des bâtimens, & on lui donna pour adjoint le Pere François le Mercier, qui fut depuis Superieur général, & qui est mort en odeur de sainteté aux Isles de l'Amerique, où il a long-temps exercé la même charge.

La confiance en Dieu, & l'abandon à sa providence, viennent à bout de ce que la plus extrême temerité n'oseroit souvent hazarder. Les affaires des Ursulines de Quebek étoient alors dans une situation où toute la prudence humaine ne voyoit aucune ressource ; car outre la perte qu'elles avoient faite dans leur incendie ; la fondation du Monastére se trouva reduite à la moitié, par la ne-

gligence de quelques uns de ceux à qui Madame de la Peltrie avoit commis ses affaires. Presque dans le même tems Dieu retira de ce monde quelques personnes de qualité qui aidoient fort les Religieuses à subsister. Enfin le vaisseau qui leur apportoit toutes leur provisions de France, ou fit naufrage, ou tomba entre les mains des Pirates. Tant de contre-tems n'arrêterent pas un moment la Mere de l'Incarnation. Si-tôt qu'elle eut reçu l'ordre de bâtir, elle commença ; & quoique tout lui manquât, l'ouvrage avançoit avec tant de vîtesse, qu'il n'y avoit pas jusqu'aux ouvriers qui n'y reconnussent quelque chose de miraculeux. La servante de Dieu attribuoit cette benediction du ciel à la protection de la sainte Vierge, que la Superieure, par une espece d'inspiration, peu avant la ruine du Monastére, en avoit fait reconnoître pour la Mere & la Superieure perpetuelle. Cette protection de la Reine du ciel, avoit quelque chose de fort sensible pour la Mere de l'Incarnation. Je l'avois, dit- « elle, continuellement présente en tout « ce que je faisois, & par tout où j'allois. «

» Je ne la voyois pas des yeux du corps ;
» mais en la maniere dont le suradora-
» ble Verbe incarné se communique à
» moi, par amour, & par union actuel-
» le & perpetuelle. Outre cette union,
» que j'avois en mon interieur avec la
» Mere de Dieu, qui me faisoit lui par-
» ler avec une activité très-simple & très-
» forte, je la sentois auprès de moi. Elle
» m'accompagnoit par tout, & chemin
» faisant je m'entretenois avec elle. De-
» puis ce tems-là, j'ai sçu d'une person-
» ne fort cherie de Dieu, & qui reçoit
» de sa bonté des graces particulieres,
» que quelque tems après nôtre incen-
» die, la sainte Vierge, dans une vision
» intellectuelle, lui revela que ce seroit
» elle qui repareroit nôtre maison, &
» qu'elle auroit soin de nous. Cette per-
» sonne ne sçavoit rien alors de l'amou-
» reux commerce dont il a plû à cette
» Mere de bonté de m'honorer.

Ce ne fut pas seulement dans la bâtisse du Monastére qu'il parut du mira-
» cle. Nous avions tout perdu, dit en-
» core la servante de Dieu, cependant
» nous avons fait rebâtir nôtre maison :
» nous sommes vêtuës, nous sommes

meublées. Cela nous a couté plus de « trente mille livres. On nous en a prê- « té seulement six mille. Nous avons « eu assez peu d'aumônes ; & néanmoins « il ne nous reste que quatre mille li- « vres à payer. Enfin il y a plus de vingt- « quatre mille livres qui viennent de « la providence ; car il me seroit impos- « sible de dire d'où cela est venu. » Mais tandis que la sainte Mere, sur ce fond inépuisable rébâtissoit son Monastére : le saint Esprit, dont son cœur étoit de- puis si long-tems le sanctuaire, sembloit prendre plaisir à l'orner de plus en plus de ses dons précieux, & à en faire une demeure digne de lui. C'est ce qui nous reste à faire voir dans le dernier livre de cette Histoire.

Digitized by Google

LIVRE SIXIE'ME.

SOMMAIRE.

La Mere de l'Incarnation entre dans un état plus sublime, quoique plus simple en apparence Divers degrez de la pauvreté spirituelle, par où elle a passé. Elle décrit en abregé & par maniere de recapitulation toute la suite de sa vie mystique. Ce qu'elle pensoit de la necessité de l'action de l'entendement dans la contemplation Ce que c'est que la vraye & substancielle pauvreté d'esprit. Sa disposition pendant les dernieres années de sa vie. Les effets qu'elle produisoit pour la pratique des vertus. Elle tombe dans une grande maladie, dont elle avoit été avertie dans un songe mysterieux. Elle demande en vain à être déchargée de la superiorité. Arrivée d'un Evêque & de plusieurs Ecclesiastiques dans le Canada. La servante de Dieu est saisie d'une grande frayeur des jugemens de Dieu. Comment elle se comporte dans cet état. Mort de Madame de la Peltrie, & son éloge. La Mere de l'Incarnation retombe malade. Sa patience dans les plus vives douleurs on lui ordonne de demander à Dieu sa guerison, & elle l'obtient. Sa convalescence cause une grande joye dans le pays. Elle retombe pour la troisiéme fois. Elle meurt victime de son zéle pour le salut des Sauvages. Ses obseques. Ses qualitez naturelles: ses vertus, sa soumission & sa docilité: sa patience & son humilité. Sa charité & la recompense que Dieu y avoit attachée: sa mortification, son obéïssance, sa simplicité. Dieu revele la gloire dont elle jouit, & par quelles vertus elle l'avoit meritée.

BIen des gens s'imaginent que l'état mystique consiste dans les extases, dans les visions, & dans les revelations; que plus on a part à ces faveurs celestes, plus on est avancé dans cette voye & dans le chemin de la sainteté; & que quiconque n'experimente rien de semblable, n'a qu'une vertu fort commune. C'est une erreur grossiere. Il en est une plus delicate; c'est celle de ceux qui persuadez qu'on peut veritablement être privé de ces dons si précieux, & néanmoins s'élever à une très-haute perfection; ne laissent pas de regarder ces choses extraordinaires, comme la plus grande marque d'une sainteté consommée. Sans doute qu'ils ne font pas assez de reflexion sur les miracles qu'operoient les Apôtres dans le tems même, que grossiers & charnels & avec une foi imparfaite, ils n'avoient pas même l'idée de la perfection évangelique. Il ne faut être que mediocrement instruit de ce qui regarde la vie spirituelle, pour sçavoir que le ravissement est un effet presque purement naturel d'une grace extraordinaire, & ne vient que de ce que les sens ne sont point faits aux ope-

rations du ciel. D'où il arrive qu'après un certain tems on n'y est plus si sujet, & qu'on ne les remarque point dans quelques Saints qu'on ne peut douter qu'ils n'ayent été plus specialement sanctifiez que les autres. Il y a donc un état plus relevé que celui des extases, quoique plus simple, & en apparence plus commun, où Dieu répand ses lumieres & ses ardeurs, sans aucun secours & sans aucune contradiction de la partie animale & sensitive. Tel a été l'état où a vêcu la Mere de Dieu, & avec quelque proportion plusieurs autres Saints. C'est où aspirent & où parviennent quelquefois les ames qui ont été le plus favorisées des graces sensibles. C'est dans un état si sublime que nous allons voir la Mere de l'Incarnation jusqu'à sa mort.

» Je vais maintenant parler, dit-el-
» le, de l'état dans lequel Nôtre-Sei-
» gneur m'a conduite, depuis que je suis
» rentrée dans la charge de Superieure
» pour la seconde fois. C'est un état de
» victime continuelle ; mais plus spiri-
» tuel & plus parfait qu'auparavant.
» Quoiqu'il soit assez difficile de s'ex-

primer sur ce qui s'y passe, j'en dirai «
néanmoins, puisque l'obéïssance me «
l'ordonne, tout ce que je pourrai, ai- «
dée du divin Esprit, qui sans cesse mè «
comble de ses misericordes. «

Pour commencer, j'ose dire que la «
bonté & la magnificence de mon di- «
vin Epoux me fait la grace de me com- «
muniquer les effets des divines paroles «
qui composent le sermon de la monta- «
gne. C'est une chose digne de grande «
admiration, qu'un Dieu qui a des mil- «
lions d'ames dont il est purement ai- «
mé, veuille jetter les yeux sur la der- «
niere de ses creatures, & lui donner «
une si grande part à son amour. J'ai «
donc experimenté qu'il y a divers de- «
grez en la vraye pauvreté d'esprit, «
lorsque Nôtre-Seigneur m'inspira la «
vocation à la vie religieuse. Je ne puis «
dire la nudité où j'étois déja. Il me «
sembloit que tout n'étoit rien, & «
qu'en Dieu je possedois plus que tout «
ce qui a l'Etre. Par ma vocation à la «
Religion, toute mon ame eut une pen- «
te à cette éminente pauvreté d'esprit «
que je sçavois tenir le premier rang «
dans la vie sublime du Fils de Dieu. «

» Je voyois que son but n'étoit que l'a-
» mour le plus épuré ; mais je ne con-
» noissois pas encore ce que l'esprit de
» Dieu vouloit faire en mon ame pour
» lui donner l'experience du substan-
» ciel de cette vertu, comme il a fait
» depuis, & sur tout aujourd'hui que
» les differens états, par où il a eu la
» bonté de me conduire, reduits à l'u-
» nité, font un veritable état de victime
» & de consommation épouventable à
» la nature.

Après cette espece de prélude, la sainte Mere commence un discours qui est comme un abregé de la vie mystique, & une exposition de tous les états interieurs, par où elle s'étoit élevée à la plus intime union avec Dieu. Le voici tel que je le trouve dans ses memoires.

» Je dirai donc que Dieu ayant créé
» l'ame raisonnable avec la liberté, & lui
» ayant donné des puissances pour ope-
» rer son salut avec sa grace, & les au-
» tres secours établis dans son Eglise ;
» dès qu'elle vient à connoître sa di-
» gnité, & que par la lumiere de la gra-
» ce elle découvre efficacement la per-
» fection à laquelle elle est appellée, &

la sainteté dont elle est capable : si « elle est fidélle à cette premiere lumiere ; si elle y correspond par un mouvement continuel vers son souverain bien, la divine bonté, qui seule connoît sa creature & qui penetre les plus intimes secrets de son esprit, fait fondre en elle des torrens de lumieres & de saintes ardeurs ; enfin lui donne la clef de la science, & la met en possession de ses trésors & de ses richesses.

Cette ame se voyant enrichie de la sorte, se promene dans les pâturages gras, dans les parterres odoriferans, & dans les cabinets de lumieres qui lui ont été ouverts ; où ses puissances se delectent dans un goût de sagesse qui lui fait ressentir des plaisirs tout divins & une paix profonde. Les yvresses saintes qu'elle y *pâtit*, lui font chanter un Epithalame ou Cantique d'amour, qui ne peut finir que lorsque par de certaines pamoisons Dieu l'arrête, pour faire expirer l'ame en lui & pour l'abîmer de nouveau dans le torrent des voluptez divines. Revenuë de cette extase, elle recommen-

» ce son Cantique, disant en celui & » par celui qui l'agite si puissament. : » *Nous nous réjouirons, & nous sauterons* » *d'aise, nous ressouvenant de vos mam-* » *melles, qui sont plus douces & plus de-* » *licieuses que le vin. Les justes & ceux* » *qui ont le cœur droit, n'ont de l'amour* » *que pour vous.* (Cant. 1. 3.) Tout » cela se passe sans aucune operation » reflechie; mais par une abondance » d'esprit, qui forme dans l'entende- » ment un sens & une intelligence qui » fait fondre d'amour l'ame, & ne lui » laisse aucune action. De là naissent les » joyes & les larmes, qui font en elle » un paradis, où elle jouït de Dieu dans » une privauté très-intime. Cela rejaillit » jusques dans les sens; de sorte que » l'ame peut dire avec le Prophete : » *Mon esprit & ma chair tressaillent de* » *joye dans le Dieu vivant.* (Pseau. 33. » 3.)

» Jusqu'ici il n'y a point eu de circon- » cision. Il semble à l'ame qu'il n'y ait » rien au-dessus de la jouïssance, & qu'- » elle soit établie pour toujours dans cet » état, où elle possede les mystéres de » la foi comme par une science infuse;

mais avec tant de certitude & si peu «
d'obscurité, qu'elle s'écrie qu'elle n'a «
point la foi, & que les voiles sont le- «
vez. Elle est appuyée sur son bien- «
aimé, toute regorgeante de délices. «
Elle ne voit, ne goûte, & ne veut que «
lui. Mais tandis qu'elle est ainsi abî- «
mée, elle ne voit pas ce qui va lui ar- «
river. «

L'esprit qui la conduit infiniment «
jaloux, & en matiere de pureté inte- «
rieure toujours inexorable, veut seul «
posseder une ame qu'il a marquée pour «
lui appartenir uniquement. Il com- «
mence à attaquer la partie sensi- «
tive & inferieure de l'ame, & à lui «
faire souffrir en diverses manieres «
des privations très-rudes & très-cru- «
cifiantes. La nature cependant veut «
être satisfaite, & a de la peine à per- «
dre la part qu'elle a dans les biens spi- «
rituels de l'ame qui lui ont rendu insi- «
pides & desagreables les contentemens «
qu'elle avoit eus autrefois parmi les «
creatures. Ainsi ne pouvant plus par- «
ticiper aux delices des sens, elle ne «
sçait à quoi se prendre. Elle fait des «
efforts qui ne lui réüssissent pas, & «

» elle sent que son partage est la priva-
» tion. Elle retourneroit bien-tôt vers
» les creatures, si par une vertu secre-
» te, elle n'étoit retenuë sous les loix de
» l'esprit, qui la mortifie extremement;
» afin de la reduire à laisser la partie su-
» perieure jouïr en paix des biens qu'-
» elle possede.

» En cette privation que j'appelle une
» veritable mort, il y a plusieurs de-
» grez; parce qu'il y a bien des coins &
» des recoins, des tours & des detours,
» des ruses & des finesses dans la nature
» corrompuë, qui à tous momens tra-
» vaille à faire entrer les sens dans le
» commerce de l'esprit. Mais l'esprit de
» Dieu tranche & agit de telle sorte,
» qu'il prive sans pitié toutes les puis-
» sances basses des mets de sa table roya-
» le. Ce n'est là néanmoins que le pre-
» mier pas pour entrer dans l'état de
» victime & dans la possession de la ve-
» ritable pauvreté d'esprit.

» La nature étant donc ainsi anéan-
» tie, premierement par la penitence;
» en second lieu par la privation des de-
» lices spirituelles, qui la faisoient sub-
» sister; elle est humiliée à un point qui
ne

ne ſe peut dire ; pendant que la partie ſuperieure eſt dans un grand contentement de ſe voir délivrée de ce qui empêchoit la parfaite pureté dans la jouïſſance de ſon ſouverain bien. Car alors l'entendement poſſede des lumieres, & la volonté des amours d'une maniere, dont on ne peut parler qu'en begayant.

Mais l'eſprit de Dieu qui veut tout pour lui, & qui voit que l'entendement, quelque épuré qu'il ſoit, mêle encore quelque choſe du ſien & de ſon action propre parmi les operations divines, l'arrête tout d'un coup ; enſorte qu'il eſt ſuſpendu & rendu incapable de ſes operations propres, qu'il n'eſtimoit pas être de lui, tant elles étoient ſimples & imperceptibles. Alors la volonté n'a plus beſoin que l'entendement lui fourniſſe dequoi fomenter ſon feu : au contraire il lui ſeroit nuiſible, à cauſe de ſa trop grande fécondité, & le voyant ſans action, elle eſt comme une Reine qui jouït de ſon divin Epoux dans des privautez, dont les Seraphins pourroient

» mieux parler qu'une creature mortel-
» le. Cependant le divin Esprit, qui est
» la source inépuisable de toute pureté,
» veut encore triompher de la volonté :
» & bien que ce fut lui qui operoit ces
» divines motions, & qui lui faisoit chan-
» ter son Epithalame ; cette volonté
» néanmoins avoit son action, & il ne le
» peut souffrir ; de sorte que jaloux de
» la beauté de cette ame, il en veut être
» le maître absolu. Il la purifie donc
„ de ce reste, & comme il est l'amour,
„ *il est fort comme la mort, & jaloux com-*
„ *me l'enfer. Il ne pardonne rien. Ses lam-*
„ *pes sont des feux, & des flâmes, qui con-*
„ *sument tout sans remission.* (Cant. 8.6.)

„ Cette amoureuse activité, quoique
» très-delicate, qui dans les embrasse-
» mens de l'époux surpassoit toute dou-
» ceur, & qui comme une chaîne sans
» bout, lioit & concentroit la volonté
» dans son souverain bien, est donc ar-
» rêtée. Voilà l'état où le saint Esprit
» veut l'ame, pour prendre en elle ses
» delices. Je n'ai rien dit de la memoi-
» re, parce que cette puissance, en ce
» qui est du spirituel, est unie de sorte

avec l'entendement, que ce qui se dit « de l'une doit aussi s'entendre de l'au- « tre. «

La Mere de l'Incarnation, dans un supplément qu'elle a fait à ses memoires, donne une explication de ce qu'elle vient de dire, où elle fait paroître combien elle étoit éclairée dans les voyes de Dieu. Elle distingue avec tous les maîtres de la vie spirituelle deux contemplations. L'une naturelle, active & acquise; l'autre surnaturelle, passive & infuse. Sur ce que quelques contemplatifs ont assuré que la volonté peut se passer de l'entendement; elle prend ainsi son parti. Elle ne retranche pas absolument la lumiere de l'entendement, mais seulement son abondance, comme préjudiciable aux operations de l'amour. Elle dit bien que sa volonté n'avoit plus besoin de l'entendement pour lui servir dequoi fomenter son feu; mais elle ne nie point qu'elle n'en eût besoin pour lui representer son objet. La volonté, selon elle, peut aimer & joüir sans ces grands raisonnemens & ces grandes découvertes que fait l'entendement dans la ferveur de l'esprit; mais elle ne le peut

ſans une lumiere ſimple. Il faut qu'elle voye l'objet, & elle ne le voit que par l'entendement, qui eſt ſon œil : mais parce que cette lumiere eſt d'une ſimplicité qui la rend comme imperceptible au tems de la jouïſſance, & que l'activité de l'amour ôte à l'entendement en quelque façon la connoiſſance de lui-même : il ſemble qu'on aime, & qu'on jouït ſans ſa participation. C'eſt ainſi que quand on s'applique à une lecture qui plaît, on ne penſe point du tout à la lumiere, ſans laquelle néanmoins on ne pourroit pas lire. Après cette petite explication, la ſervante de Dieu continuë ainſi : » Enſuite de cette ope-
» ration très-crucifiante pour des puiſ-
» ſances ſi nobles, qu'arrive-t-il ? pour-
» roit-on croire qu'elles puſſent ainſi
» demeurer comme mortes ? il n'eſt pas
» croyable combien ce retranchement
» leur eſt penible ; ſur tout dans les gran-
» des ſolemnitez de l'Egliſe, où l'on re-
» repreſente les myſtéres adorables de
» nôtre redemption. Ces auguſtes cere-
» monies, qui autrefois leur avoient été
» des mets très-delicieux, à cauſe des
» lumieres que le ſaint Eſprit leur com-

muniquoit sur chaque circonstance, "
l'ame ne pouvant plus s'y arrêter, & "
considerant que c'est pourtant ce qu'il "
y a de plus saint & de plus auguste "
dans l'Eglise, elle à de la peine à se "
persuader qu'elle soit dans le vrai che- "
min, & entre dans de grandes frayeurs. "
Elle fait bien des efforts pour retirer "
l'entendement de la paresse où elle "
pense qu'il est tombé, mais en vain: "
elle s'apperçoit même qu'insensi- "
blement son inclination naturelle "
pour agir par des puissances si nobles, "
meurt aussi bien que le reste. Aussi- "
tôt l'ame dans sa simplicité demeure "
par un amour actuel dans les embras- "
semens du suradorable Verbe incar- "
né, son divin époux. Cet état est un "
doux & amoureux respir, qui ne fi- "
nit point. C'est un commerce d'esprit "
à esprit, & d'esprit en esprit, qui fait "
dans l'ame ce que saint Paul éprou- "
voit en lui-même, lorsqu'il disoit : *Je-* "
sus-Christ est ma vie, & ma vie est J. C. "
Ce n'est pas moi qui vit, c'est Jesus-Christ "
qui vit en moi. (Galat. 2. 23.) Je ne "
puis m'expliquer autrement. "

L'amour divin ne s'en tient pas là : "

„ il veut encore consumer quelque cho-
„ se dans ce respir, où il trouve un
„ reste de matiere que fournit la puis-
„ sance d'aimer. Il le consume donc, &
„ voilà le vrai sacrifice, & la vraye &
„ substantielle pauvreté d'esprit. Il est
„ à remarquer qu'à proportion de ce
„ qui se passe dans l'esprit pour le re-
„ tranchement de ce qui s'y trouve d'im-
„ pur ; Dieu permet qu'il vienne plu-
„ sieurs croix du dedans & du dehors,
„ afin que ce que dit saint Paul soit en-
„ tierement accompli : *Il les a rendu*
„ *conformes à l'image de son fils.* (Rom.
„ 29.) Je le repete, il faut passer par de
„ grands travaux interieurs & exte-
„ rieurs qui épouvanteroient une ame,
„ si on les lui faisoit voir avant qu'elle
„ les experimentât, & qui lui feroient
„ même peut-être quitter le dessein de
„ passer plus avant, lorsqu'elle les ex-
„ perimente, si une vertu secrete &
„ *fonciere* ne la soutenoit. En effet,
„ elle ne sçait où elle en est. Il s'est
„ formé un nuage, qui par une manie-
„ d'obombration spirituelle, si on peut
„ s'exprimer ainsi, lui a ôté la vûë, &
„ à ce qu'il lui semble, la possession de

son souverain bien. Mais enfin ce di- "
vin Epoux la regarde en pitié, fait "
dissiper le nuage, & lui fait experimen- "
ter ce que porte ce passage: *Voici que* "
ma tranchée est devenue un ruisseau abon- "
dant, & que mon fleuve s'est approché de "
la Mer. (Eccli. 24. 43.) car elle est "
mieux fondée que jamais dans la pos- "
session des biens du suradorable Ver- "
be incarné, qui l'abîme en lui-même "
d'une façon digne de sa magnifi- "
cence. "

On peut remarquer ici que la sçavante Religieuse ne fait qu'un même état de celui de victime, de celui de la parfaite pureté, & de celui de la pauvreté spirituelle. Effectivement pour être parfaitement pur, il faut être totalement pauvre; & on ne parvient à cette sublime pauvreté, que par un sacrifice continuel de ce que la nature a d'impur : mais ce qui suit merite encore d'être remarqué.

L'état où la bonté divine me tient "
aujourd'hui, est une charité extraor- "
dinaire dans les voyes de l'esprit du "
suradorable Verbe incarné. J'expe- "
rimente dans une grande pureté, & "

„ dans une grande certitude qu'il eſt
„ l'amour objectif uniſſant mon eſprit
„ au ſien. Je reſſens que tout ce qu'il a
„ dit, *a eſprit & vie en moi*, & que cet-
„ te union que j'ai avec lui, m'unit de
„ même avec le Pere & le ſaint Eſprit.
„ Cette experience eſt fondée ſur la ve-
„ rité de ces paroles : *Celui qui me voit,*
„ *voit auſſi mon Pere. Comment dites-vous,*
„ *montrez-nous vôtre Pere ! Ne croyez-*
„ *vous pas que je ſuis en mon Pere, &*
„ *que mon Pere eſt en moi !* (Joan. 16.
„ 8.) Cette union eſt très-haute, & tout
„ s'y paſſe dans une très-grande pureté
„ ſpirituelle & ſimplicité. Mon ame ex-
„ perimente en quelque façon que le
„ Pere & le Verbe incarné, ne ſont
„ qu'une même choſe avec l'eſprit ado-
„ rable, ſans que cette union confonde
„ leurs perſonalitez ; & là elle porte les
„ operations divines, Ces operations
„ font que le même eſprit me fait par-
„ ler tantôt au Pere, tantôt au Fils,
„ tantôt à lui-même ; ſans que j'y faſſe
„ reflexion. Je me trouve parlant au
„ Pere au nom de ſon très-aimé Fils,
„ & j'ai une experience comme certai-
„ ne, que c'eſt le ſaint-Eſprit qui me

lie de la sorte au Pere & au Fils; & " souvent je lui dis sans aucune refle- " xion : Divin Esprit, dirigez-moi dans " les voyes de mon celeste Epoux. Je suis " sans cesse dans ces entretiens d'une ma- " niere simple & ravissante. Ce n'est pas " un acte, ce n'est pas un respir; c'est " un air si doux dans le centre de l'ame, " où est la demeure de Dieu, que je ne " sçai comment me faire entendre. J'ai " eu rarement des impressions imaginai- " res, & lorsque j'en ai eu quelques- " unes, incontinent elles ont été chan- " gées en intellectuelles, ou plûtôt " aneanties par une abstraction d'esprit, " qui est demeuré *pâtissant* & jouïssant. " C'est ainsi qu'il en arrive quand il me " vient à l'esprit quelque parole du sura- " dorable Verbe incarné. Je ne pense " qu'à me laisser conduire par l'esprit, " à suivre sa pente, à *pâtir* son opera- " tion; & en cela, il n'est pas besoin " d'especes, parce que l'ame est si éclai- " rée, qu'elle distingue sans hesiter, la- " quelle des trois Personnes divines ope- " re en elle. Je n'examine point si je dis " bien. J'y ai même de l'aversion, de " crainte de curiosité, & je laisse le "

» tout au jugement de celui qui me tient
» la place de Dieu.
» Je me trouve encore dans une autre
» disposition, sur tout quand je suis
» seule en ma chambre au retour de la
» communion Je sens une impression
» dans l'ame. (Ce terme n'est pas pro-
» pre, mais je n'en trouve pas de plus
» approchant de ce que je souffre.)
» C'est une chose si haute, si simple, si
» pure & si élevée au-dessus de ce qui
» peut tomber sous les sens, qu'il n'y a
» point de parole qui la puisse exprimer :
» sinon que je suis en Dieu, possedée de
» Dieu, & que Dieu m'auroit bien-tôt
» consumée par sa subtilité, & par son
» efficacité amoureuse ; si je n'étois sou-
» tenuë par une autre impression objec-
» tive qui ne détruit pas celle-là ; mais
» qui modere sa grandeur & son excès,
» par le rapport qu'elle a au suradora-
» ble Verbe incarné.
» Les effets que produit cet état dans
» mon ame, sont un anéantissement
» profond, une connoissance *fonciere*,
» qu'elle est le neant & l'impuissance
» même : une basse estime d'elle-même ;
» une crainte sans inquietude qui sert

pour l'esprit d'abnegation & de componction ; une paix qui vient de l'acquiescement aux peines & aux croix ; une grande patience dans les adversitez ; une pente à la charité envers le prochain ; un doux empressement de bienveillance pour ceux de qui j'ai été offensée ; une aversion entiere à l'esprit d'indignation & de ressentiment : un grand amour pour ma vocation ; une disposition à tout faire, à tout souffrir, & à tout entreprendre pour la gloire de Dieu ; un amour toujours plus grand pour tout ce qui se fait & se pratique dans l'Eglise, où elle ne voit que pureté & sainteté ; enfin une forte inclination à me laisser conduire aux jugemens de ceux qui sont mes guides, & aux maximes de l'Evangile.

Tandis que l'esprit saint regloit ainsi l'interieur de cette fidéle épouse du Verbe incarné, il prenoit plaisir à la rendre à l'exterieur un modéle de la plus heroïque patience. J'ai déja dit qu'on ne nous a pas instruit du détail des contradictions qu'elle eut à essuyer dans la nouvelle France ; mais on voit par plusieurs endroits de ses écrits, qu'elles

Digitized by Google

furent très-grandes & très-sensibles : & si Dieu les proportionna aux faveurs celestes dont il la combla, ce qu'il ne manque jamais de faire à ces ames choisies ; on peut juger de leur excès par la sublimité des dons de la grace dont elle fut prevenuë & remplie. Mais quoiqu'elle eût à souffrir, elle marcha toujours d'un pas égal, rien ne fut capable de troubler la serenité de son ame. Sa charité n'en devenoit que plus empressée, & sa douceur plus affectueuse à l'égard des personnes dont Dieu se servoit pour l'exercer. Nous en rapporterons quelques traits à la fin de cette histoire. Mais où sa patience parut avoir quelque chose de miraculeux à ceux qui en furent les témoins, ce fut dans les maladies dont elle fut attaquée les huit dernieres années de sa vie. Voici ce qu'elle en dit elle-même.

» En l'année 1664. il plut à la divi-
» ne bonté de me visiter d'une grande
» maladie, & de m'y disposer d'une ma-
» niere toute singuliere & toute aima-
» ble. Je vis en songe Nôtre-Seigneur
» attaché à la croix, & tout couvert de
» playes. Il sembloit gemir d'une ma-

niere très-pitoyable , & j'eus une «
forte impression qu'il cherchoit quel- «
qu'un qui le soulageât dans les dou- «
leurs extrêmes qu'il sentoit. Une Da- «
me se présenta pour lui rendre ce bon «
office ; mais peu après elle lui tourna «
le dos & l'abandonna. Je ne le perdois «
point de vûë, & je le suivois ; car deux «
jeunes hommes le portoient. Je n'en «
vis pas davantage, mais ma maladie «
commença sur ces entrefaites, & l'i- «
mage du Sauveur crucifié me demeu- «
ra très-fortement imprimée dans l'es- «
prit. Le mal commença par un flux «
hepatique , accompagné d'un épan- «
chement de bile par tous les membres «
& jusques dans le fond des os. J'avois «
encore une fiévre continuë & une co- «
lique qui ne me quittoit ni le jour, ni «
la nuit. On me donna les derniers «
Sacremens , & on pensa les réïterer «
quelque tems après à cause d'une re- «
chute qui commença par un mal de «
côté avec une colique nephretique, «
de grands vomissemens, & une retrac- «
tion de nerfs generale. Enfin pour «
faire un assemblage de tous les maux, «
comme je ne pouvois durer qu'en une «

» poſture dans le lit ; il ſe forma des
» pierres dans les reins, qui me cauſe-
» rent d'étranges douleurs. On ne s'en
» apperçut pas d'abord, mais une reten-
» tion d'urine le découvrit. La reſolu-
» tion fut priſe auſſi-tôt de me tirer ces
» pierres ; mais la ſeule penſée qu'on
» vouloit mettre la main ſur moi, me
» fit fremir. J'eus recours à la Sainte
» Vierge ; je lui fis la priere de ſaint
» Bernard, & dans le moment il me
» tomba une pierre groſſe comme un
» œuf de pigeon, qui fut ſuivie de plu-
» ſieurs autres plus petites. Cette longue
» maladie ne m'a point du tout ennuyée,
» & par la miſericorde de Dieu, je n'y
» ai reſſenti aucun mouvement d'impa-
» tience. Je dois une grace ſi ſpeciale à
» l'aimable compagnie de mon Jeſus cru-
» cifié, dont le divin Eſprit ne me per-
» mit pas de ſouhaiter un moment de
» relâche, & m'établit dans une dou-
» ceur qui me tenoit dans la diſpoſition
» de ſouffrir ainſi juſqu'au jour du ju-
» gement. Les remedes ne faiſoient qu'-
» aigrir le mal & accroître les douleurs,
» ce qui fit reſoudre le Medecin de me
» laiſſer entre les mains de Dieu, qui

paroiſſoit vouloir que je ſouffriſſe. On « faiſoit cependant par tout des prieres « pour ma gueriſon ; pluſieurs perſon- « nes me preſſoient de la demander moi- « même à Dieu ; mais j'étois comme dans « l'impuiſſance de le faire. Quand une « ame ſe rend fidéle aux deſſeins de Dieu, « il la conduit quelquefois dans un état « où rien ne la peut diſtraire, où tout « lui eſt égal, & où, ſoit qu'il faille ſouf- « frir, ſoit qu'il faille agir, elle le fait « avec une parfaite liberté des ſens & de « l'eſprit. «

Cependant la ſervante de Dieu, que ſes maladies avoient entierement affoiblie, demandoit à être déchargée du gouvernement de la maiſon ; car elle étoit pour la troiſiéme fois rentrée en charge ; mais on étoit bien éloigné de l'écouter. Le Pere Lallemant étoit toujours ſon directeur, & n'étoit plus que cela à ſon égard. La nouvelle France avoit enfin obtenu un Evêque. Le choix étoit tombé ſur François de Laval, un des premiers, & par bien des raiſons, dont la haute naiſſance étoit la moindre, le plus illuſtre membre du Seminaire des Miſſions étrangeres. Comme ce Seminaire

étoit alors ſous la conduite des Jeſuites, qui l'avoient formé dans cette même Congregation de leur College de Paris, laquelle avoit déja donné à l'Egliſe S. François de Sales, le nouveau Prélat, & ſon petit Clergé, preſque tout tiré de la même maiſon que lui, n'avoient rien changé au gouvernement qu'ils avoient trouvé établi dans l'Egliſe du Canada. M. de Bernieres étoit de cette troupe, & fut donné pour Paſteur à la ville de Quebek, & pour Superieur aux Urſulines. La Mere de l'Incarnation reconnut bien-tôt en lui le caractére de ſon oncle, & entra d'autant plus volontiers dans ſes vuës & dans celle de l'Evêque, qu'elle voyoit une parfaite conformité entre leur eſprit & celui des premiers Miſſionnaires. Nous l'avons vû ce ſaint Prélat, dans ſes dernieres années conſervant encore cette ſimplicité évangelique, qui rendoit ſi reſpectable les premiers ſucceſſeurs des Apôtres; & nous avons eu la conſolation, en recueillant ſes derniers ſoupirs, de voir terminer par une ſainte mort, une vie toute conſacrée aux plus penibles travaux de l'Apoſtolat.

Des

Des Superieurs ainsi disposez, & qui eurent bientôt connu par eux-mêmes ce que valoit la Mere de l'Incarnation, n'avoient garde de l'écouter dans la demande qu'elle faisoit d'être delivrée de sa charge. Elle se soumit donc, & ne songea plus qu'à profiter des souffrances que le ciel lui envoyoit. Ma disposition presente est toute aimable, manda-t- « elle alors à son fils, puisque la croix « est le plaisir, & fait les delices de Je- « sus, je ne puis me remettre de ma lon- « gue maladie qui a de suites très-dou- « loureuses & très-penibles. Mais la na- « ture s'apprivoise aux souffrances, & « se familiarise avec les douleurs. J'y « ressens même de l'attachement; & j'ai « peur que mes lâchetez n'obligent la « divine bonté de me les ôter, ou du « moins de les moderer. Tout ce que je « prends m'est comme de l'absynthe, « qui me donne une continuelle memoi- « re du fiel de la Passion de Nôtre-Sei- « gneur. C'est ce qui me fait cherir cet « état. «

Ce que la servante de Dieu dit ici de ses sentimens par rapport aux souffrances, paroissoit dans toute sa conduite ex-

terieure. A la voir on étoit ſurpris d'abord qu'elle pût vivre. Cependant elle ne manquoit à aucune obſervance reguliere. Elle faiſoit toutes les affaires de ſon Convent ; écrivoit un nombre prodigieux de lettres, tranſcrivoit de gros Dictionnaires en langue ſauvage, pour faciliter à ſes filles l'étude de ces langues. En un mot, à l'âge de près de ſoixante-dix ans, & dans un corps tout caſſé, elle faiſoit ce qui paroiſſoit au-deſſus des forces de la meilleure ſanté. Sa maniere de traiter avec Dieu, devenoit tous les jours plus ſimple. » Je n'ai plus, dit-» elle, de paroles aux pieds de la divine » Majeſté. Mes oraiſons ne ſont autres » que ces aſpirations, *Mon Dieu ! mon » Dieu ! ſoyez beni, ô mon Dieu !* les jours » & les nuits ſe paſſent ainſi, & j'eſpere » de la bonté divine, qu'elle me fera » expirer en ces mots ; je dirois mieux » en ces *reſpirs.*

Ces delices ſpirituelles furent un peu interrompuës par une de ces épreuves, dont Dieu ſe ſert aſſez ſouvent pour achever de purifier ſes plus fidéles ſerviteurs. Ce fut une très-grande frayeur des jugemens de Dieu. Elle ſe compor-

ta dans cette épreuve comme elle avoit fait dans toutes les autres ; n'opposant aux pensées accablantes, dont elle étoit tourmentée, qu'une profonde humilité & beaucoup de confiance. Ce temperamment de crainte & d'amour, qui favorise d'autant plus le progrès de l'ame, qu'il la tient plus à l'abri de la presomption, fut une des graces du ciel dont la Mere de l'Incarnation témoigne une plus vive reconnoissance. C'est par les fruits qu'elle en tira, qu'elle finit le recit de ses dispositions. Je me voi, dit- « elle, remplie de tant d'infidelitez : j'en « suis si souvent accablée devant Dieu, « que je ne sçai comment y apporter le « remede. Effectivement je voi mes dis- « positions dans une obscurité qui n'a « point d'entrée ni d'issuë. Me voilà à la « fin de ma vie : je ne fais rien qui soit « digne d'une ame, que le souverain Ju- « ge doit bien-tôt faire comparoître à « son Tribunal. Toute imparfaite néan- « moins que je suis, & quelque anéan- « tie que je sois en sa presence ; je me « voi par tout perduë dans sa divine Ma- « jesté. C'est une espece de pauvreté « d'esprit, qui ne me permet pas même «

» de m'entretenir avec les Anges, ni des
» delices des Bienheureux, ni des myſ-
» teres de nôtre foi. Je veux quelque-
» fois me diſtraire pour m'arrêter à ces
» choſes & m'égayer dans leur beauté,
» dont je ſuis épriſe ; mais auſſi-tôt je
» les oublie, & l'eſprit qui me conduit,
» me remet plus intimement dans mon
» fond. Là je me perds dans celui qui
» me plaît plus que toute autre choſe.
» J'y voi ſes amabilitez, ſa Majeſté, ſes
» grandeurs, ſa puiſſance, ſans aucun
» acte de raiſonnement & de recherche;
» mais en un moment qui dure toujours.
» Je ne ſçaurois dire autrement. Il n'y
» a ici rien de materiel, mais une foi
» toute nuë, qui dit des choſes infinies.
» L'imagination, qui n'y a aucune part,
» cherche à ſe repaître, & voltige ç'a &
» là, & ſon operation ſe diſſipant, ſes
» inquietudes ne laiſſent pas d'être im-
» portunes, & des ſujets de patience &
» d'humiliation.

Dans la derniere lettre qu'elle écrivit à ſon fils, elle parle ainſi. » Quelque
» ſujet d'oraiſon que je puiſſe prendre,
» je l'oublie auſſi-tôt. Ce n'eſt pas qu'au
» commencement de l'oraiſon, je ne

puiſſe l'envifager & que je n'envifage «
en effet le myſtére ; mais d'une vuë «
très-ſimple ; & dans le moment, ſans «
que j'y faſſe reflexion, je me trouve «
dans mon fond ordinaire, où mon ame «
contemple Dieu, dans lequel elle eſt. «
Je lui parle ſelon le mouvement qu'il «
me donne ; & cette grande privauté «
ne me permet pas de le contempler, «
ſans lui parler. Si l'attrait me porte «
dans la vüë de ſa grandeur, & tout «
enſemble dans mon neant ; mon ame «
lui parle conformément à cela. Je ne «
ſçai ſi ce ſont ces ſortes d'actes qu'on «
nomme Anagogiques ; car je ne m'ar- «
rête point à ces diſtinctions. Mes pa- «
roles ſont comme à l'époux. L'amour «
n'eſt j'amais oiſif, & mon cœur ne «
peut reſpirer que cela. Ces *reſpirs* qui «
me font vivre, ſont de mon époux, & «
me conſument de telle ſorte par inter- «
valles, que ſi la miſericorde n'accom- «
modoit ſa grace à la nature, j'y ſuc- «
comberois. Je m'apperçois quelquefois «
que marchant par la maiſon, je vais «
chancelant ; c'eſt que mon eſprit *pâtit* «
un tranſport qui me conſume. Mais «
quelque privauté que me permette «

Digitized by Google

» mon époux, je n'oublie point mon » néant; & c'eſt un abîme dans un au- » tre abîme. En ces rencontres je ne » puis me tenir à genoux ſans être ap- » puyée; car bien que mes ſens ſoient » libres, je ſuis foible, & ſi je me veux » forcer, le corps qui ſouffre, me cau- » ſe des diſtractions. En d'autres occa- » ſions mon ame porte un état crucifiant. » Elle contemple Dieu, qui ſemble ſe » plaire à me rendre captive. Je vou- » drois l'embraſſer & traiter avec lui, » à mon ordinaire; mais il me tient com- » me liée, & dans mes liens je crois qu'il „ m'aime. Ah! que c'eſt un grand tour- „ ment! Mon ame y acquieſce nean- „ moins; parce qu'il ne m'eſt pas per- „ mis de vouloir un autre état que ce- „ lui où ſa divine Majeſté me veut. Je „ regarde celui-cy comme un état de „ purgation. Il paſſe, & je me trouve à „ mon ordinaire.

Il n'y avoit pas long-tems que cette lettre étoit écrite lorſque Dieu, qui avoit reſolu d'appeller à lui ſa ſervante; la fit paſſer par une nouvelle épreuve, qui ne pouvoit pas manquer d'etre bien rude à un auſſi bon cœur que le ſien.

Le 18. de Novembre 1671. Madame de la Peltrie tomba malade d'une pleuresie qui l'emporta le septiéme jour. Depuis que cette illustre femme étoit en Canada, elle avoit mené une vie très-cachée, & sembloit n'avoir eu d'autre attention qu'à s'anéantir & à se faire oublier des hommes. Pauvre & austére jusqu'à l'excès, & se chargeant toujours de ce qu'il y avoit de plus rebutant dans l'éducation des filles sauvages, ausquelles elle avoit consacré ses biens & sa personne : elle étoit sous un habit seculier, l'exemple d'une des plus saintes Communautez qui fût alors dans le monde. Mais la personne qui l'admiroit le plus, parce qu'elle la connoissoit mieux qu'aucune autre, étoit la Mere de l'Incarnation. Ces deux grandes ames avoient bien des rapports qui avoient formé entre elles une union très-intime. Pour le dehors, Madame de la Peltrie sembloit être fort peu connuë ; mais il parut bien quand on l'eut perduë, que sa reputation n'avoit pas laissé de se répandre fort loin. Outre qu'on n'ignoroit point que le Canada lui étoit redevable de l'établissement d'une maison,

qui étoit d'une si grande utilité pour la Colonie. Effectivement sa mort jetta une grande consternation dans tout le pays; & il n'y eut personne qui par ses larmes & sa douleur, ne fît son éloge. La Mere de l'Incarnation lui fit faire des obseques magnifiques dans l'Eglise du Monastére. Les Jesuites en firent autant dans la leur, où elle avoit souhaité que son cœur fût enterré sous le marchepied du grand Autel. Son Oraison funebre y fut prononcée; & l'on eut soin ensuite de donner au public un recueil des vertus heroïques dont elle avoit donné jusqu'à sa mort de continuels exemples.

Cette perte fit sur la Mere de l'Incarnation les mêmes effets qu'avoient accoutumé d'y produire les croix. Mais cette fermeté d'ame, qui la rendoit alors si admirable, n'empêchoit point qu'on n'apperçût dans les occasions semblables à celle-ci, toute la bonté & la tendresse de son cœur. On l'avoit déja remarqué sur tout à la mort de sa chere disciple & de sa compagne inseparable, le Mere Marie de saint Joseph, dont elle nous a laissé un éloge historique,

qu'on a imprimé parmi ses lettres, & qui est en même tems une preuve de la beauté de son esprit & de la bonté de son cœur. L'amitié tendre & la force de l'esprit n'ont jamais été deux choses opposées ; il est même certain que leur alliance leur communique un degré de perfection, & leur donne un lustre qu'elles n'ont point l'une sans l'autre.

Cependant il n'y avoit guére que trois mois que Madame de la Peltrie étoit morte quand la Mere de l'Incarnation se trouva tout d'un coup dans un état qui fit juger d'abord qu'elle n'avoit pas long-tems à vivre. Quelque bien retablie qu'elle eût paru depuis sa derniere maladie, il lui en étoit resté une très-grande amertume dans la bouche & beaucoup de foiblesse dans les côtez. C'étoit une bile fort acre, dont une partie s'étoit attachée aux reins, & l'autre lui infectoit la bouche & lui rendoit très-amer tout ce qu'elle mangeoit. Enfin la nuit du quinze au seize de Janvier, il lui prit un debordement de cerveau qui se jetta sur sa poitrine & pensa l'étouffer. Cette premiere attaque fut suivie d'un vomissement extraordi-

naire qui dura vingt-quatre heures. Dès qu'il eut cessé, l'étouffement recommença & devint extrême. Il fut accompagné d'une douleur de tête continuelle & d'une insomnie, qui furent augmentées par la bile, laquelle se répandant par tout le corps, y mit le feu, & le rendit si pesant, qu'à peine trois personnes des plus robustes, pouvoient le remuer. Au même tems il parut aux côtez deux tumeurs qui furent jugez deux dépots d'une bile recuite; & la fiévre devint si ardente, qu'on ne crut pas que la malade pût vivre encore quelques jours.

La servante de Dieu ainsi couchée sur le lit de douleur, y devint un spectacle si ravissant, que quantité de personnes, à qui on ne pût refuser la permission de la voir; demeuroient presque tout le jour dans sa chambre. On voyoit dans ses paroles, dans ses regards, & dans tout son maintien, une douceur & une resignation qui donnoient tout ensemble de la devotion & de l'étonnement. Elle se réjouïssoit avec J. C. de se voir crucifiée avec lui, & n'avoit guére à la bouche que ces paroles de l'Apôtre:

Christo confixa sum cruci. (Ad Gal. 2. 19.) Dès le cinquiéme jour les Medecins declarerent qu'il n'y avoit point de guerison à esperer. Aussi-tôt on songea à donner les derniers Sacremens à la malade. Elle les reçut de la main de M. de Bernieres, en presence de toute la Communauté qui fondoit en pleurs. Elle fit paroître pendant toute la ceremonie une fort grande presence d'esprit : demanda pardon à M. de Bernieres son Superieur, & au Pere Lallemant son directeur, de toutes les fautes qu'elle croyoit avoir faites contre eux. Elle remercia ses Sœurs de tous leurs bons soins, & leur fit bien des excuses des peines qu'elle leur donnoit. Quelques momens après on vint lui dire qu'un Capitaine Algonquin venoit d'envoyer sa fille au Seminaire : elle voulut voir cette enfant; lui fit mille caresses ; & prit cette occasion de dire à ses Religieuses des choses admirables touchant leur vocation & la sainteté du ministére qu'elles exerçoient : mais ces bonnes filles n'étoient guére en état de faire attention à ce qu'elle leur disoit ; & tout l'effet que produisoient ses paroles, étoit d'augmenter leur dou-

leur. Alors toutes de concert entreprirent de faire violence au ciel pour la conſervation d'une vie qu'elles étoient prêtes de racheter au prix de la leur. Le Pere Lallemant voyant cette ferveur, ſe tourna du côté de la malade, à qui un ſi grand empreſſement pour la prolongation de ſa vie cauſoit bien de la confuſion, & lui ordonna de ſe joindre à ſes filles, pour demander à Dieu le recouvrement de ſa ſanté.

Cet ordre embarraſſa l'humble Religieuſe. Elle fut quelque tems comme interdite : puis levant les yeux & les mains vers le ciel : „ Je croi, dit-elle, „ que j'en mourrai ; toutefois ſi c'eſt la „ volonté de Dieu que je vive encore, „ j'en ſuis contente. Cela eſt bon, ma Mere, reprit le Pere Lallemant, mais ce n'eſt pas aſſez : il faut vous mettre de nôtre côté, & faire tout vôtre poſſible pour vous conſerver à vôtre Communauté, qui croit encore avoir beſoin de vous. Il fallut obéïr : la malade ferma les yeux à ſes propres interêts, & dit „ d'une voix diſtincte : Mon Seigneur, „ & mon Dieu, ſi vous jugez que je „ ſois encore utile à cette petite Com-

„ munauté, je ne refuse point la peine ; „ que vôtre volonté soit faite. Presque dans le moment on s'apperçut qu'elle étoit mieux, & peu de tems après, les Medecins la declarerent hors de danger. On courut à l'Eglise chanter le *Te Deum*; la malade y assista, & ses forces revinrent si bien, qu'elle alloit aisément par la maison à l'aide de deux bâtons.

La joye d'une si prompte convalescence ne fut pas renfermée dans les bornes du Monastére : tout le pays y prit part, & ce fut à qui contribueroit le plus au parfait retablissement d'une santé si précieuse. Les uns lui envoyoient les meilleurs plats de leur table ; les autres faisoient chasser leurs gens pour avoir du gibier. Tout cela redoubloit la confusion de la Mere ; mais il n'y avoit pas moyen de l'empêcher. Tout le Carême elle se porta assez bien, & assista même à tout l'Office de la Semaine sainte. Mais le soir du Vendredy saint elle fut obligée de declarer à sa Superieure, (car elle étoit sortie de charge quelque tems avant sa maladie) que les deux enflures qu'elle avoit aux côtez, lui causoient des douleurs extraordinaires.

On appella ſur le champ le Chirurgien qui trouva deux abſcès formez, & dit qu'il falloit y faire des ouvertures. Elles furent faites le lendemain à cinq heures du matin, de quatre doigts de long, & juſqu'à l'os. Le ſoir il fallut encore les accroître de beaucoup : & quoique l'operation fût très-ſenſible, on n'apperçut point ſur le viſage de la malade, d'autre changement qu'une plus grande ſerenité. Un jour néanmoins qu'on mettoit dans ſes playes le fer, le feu, & les eaux cauſtiques, elle parut fremir un peu ; & cette ſenſibilité lui cauſa tant de confuſion, qu'elle en fit une ſatisfaction publique comme d'un ſcandale.

Le Chirurgien diſoit toujours que les playes étoient belles ; mais au huitiéme jour, il s'apperçut que la malade s'affoibliſſoit, & dit nettement qu'il n'y avoit plus d'eſperance de gueriſon. On lui annonça ſur le champ cette nouvelle qui lui fut bien agreable. Dès ce moment elle parut prendre poſſeſſion du ciel. Le reſte de ſa vie ne fut plus qu'une douce contemplation entre les bras de ſon Epoux. Sa Superieure la fit reſſouvenir de ſon fils ; elle s'attendrit, &

dit que dans le ciel, où elle esperoit aller, elle l'auroit toujours dans le cœur, & ne cesseroit de solliciter sa sanctification. La Superieure lui fit encore un amoureux reproche de ce qu'elle étoit reduite en cet état, pour avoir mangé d'une viande qui lui étoit contraire, & qu'on lui avoit servi par mégarde & contre l'ordre. Elle répondit qu'elle avoit toujours cru devoir éviter la singularité en tout, & que Dieu le lui avoit recommandé lorsqu'elle partit pour le Canada. Il n'y a peut-être point de vertu moins éclatante que cet amour de la vie commune ; mais il n'y en a point de plus solide & de moins équivoque.

La malade tirant à sa fin, on lui administra les Sacremens de l'Eucharistie & de l'Extrême-Onction. Elle les reçut avec une parfaite presence d'esprit ; mais non pas avec les mêmes empressemens pour s'aller unir à Dieu, qu'elle avoit fait paroître trois mois auparavant. Elle ne vouloit plus que l'accomplissement de sa volonté, & elle demeura jusqu'à la fin dans la disposition d'une victime, qui attend le moment de son sacrifice. Peut-être que Dieu en lui pro-

longeant la vie à la priere de ses filles, avoit eu principalement en vûë de lui donner encore le tems d'acquerir cette perfection.

Comme toute sa passion, depuis le commencement de sa vocation au Canada, avoit été de procurer aux Sauvages, la connoissance & l'amour de son divin Epoux : non contente d'avoir consumé sa vie à leur service, elle demanda instamment à Dieu, qu'il lui donnât pour purgatoire d'aller après sa mort exciter toutes les nations barbares à embrasser la foy, & d'y accompagner les Missionnaires, pour les engager à n'épargner ni leurs peines ni leur vie pour faire entrer tous les peuples dans le sein de l'Eglise : Nôtre Seigneur lui fit connoître qu'il avoit sa priere pour agreable, mais qu'elle finiroit son purgatoire avec ses jours, & qu'il consisteroit dans ses souffrances & dans le sacrifice de sa vie, qu'elle lui offriroit pour le salut des Sauvages.

Effectivement les quinze derniers jours qu'elle vêcut, elle n'eut point d'autre occupation que ce sacrifice ; de sorte que ses Religieuses, qui charmées de

ſa douceur dans de ſi vives douleurs, la prierent de leur faire part des merites qu'elle amaſſoit par une ſi heroïque patience ; n'en reçurent que cette réponſe : Je n'ai plus rien dont je puiſſe diſ- " poſer ; tout eſt pour les Sauvages. Se " ſentant à l'extremité, elle demanda à voir encore une fois les petites Sauvages pour leur dire un dernier adieu, & ſur le midi du ſamedi 30. Avril elle entra dans une douce agonie. Elle ne perdit point la connoiſſance, mais ſeulement l'ouïe, & la parole. Au bout de quelque tems elle baiſa tendrement ſon crucifix, & en le baiſant, jetta trois ou quatre groſſes larmes, ouvrit les yeux, qu'elle tenoit fermez depuis long-tems, regarda amoureuſement ſes Sœurs comme pour prendre congé d'elles, les referma ; & jettant deux petits ſoupirs, elle expira. La joye qu'elle avoit euë en mourant, demeura peinte ſur ſon viſage, & fut accompagnée d'un éclat de beauté, & d'un rayon de majeſté ſi vif, qu'il ſembloit que l'ame communiquât au corps la gloire dont elle jouïſſoit. Cette vuë ſi charmante calma en un moment la douleur des Religieuſes ; & toutes ne ſon-

gerent qu'à s'assurer en cette illustre morte d'une protectrice dans le ciel. Celles qui l'ensevelirent, furent étrangement surprises de lui trouver tout le corps ulceré & écorché jusqu'aux os. Tout ce qui avoit été à son usage, fut enlevé en un instant; & celles qui ne purent y avoir part, tâcherent de se dedommager en lui faisant toucher leurs livres, leurs chapelets & leurs medailles; en quoi il fallut aussi contenter la devotion des personnes du dehors. Ses obseques se firent avec tout l'appareil possible. Le Gouverneur general, & l'Intendant y assisterent avec tout ce qu'il y avoit dans la Ville de personnes considerables; & le Pere Lallemant prononça l'Oraison funebre.

Le lendemain M. de Bernieres & le Pere Lallemant se transporterent dans le caveau, où le saint corps avoit été déposé : firent ouvrir la bierre; & un peintre qu'ils avoient amené, tira le portrait de la défunte, dont le visage n'avoit encore rien perdu de son premier éclat. La Mere de l'Incarnation étoit d'une taille haute, d'un port grave & majestueux; mais d'une majesté

temperée par une douceur humble & modeste. Lorsqu'elle étoit encore dans le siécle, tout son air avoit quelque chose de si grand & de si admirable, qu'on s'arrêtoit dans les ruës pour la voir passer. Ses traits étoient reguliers, mais c'étoit une beauté mâle, & l'on y voyoit toute la grandeur de son courage. Elle étoit forte & bien constituée, d'une humeur très-agreable; & quoique la presence de Dieu, qu'elle avoit continuelle, lui donnât je ne sçai quoi de celeste & qui imprimoit le respect, on n'étoit cependant jamais embarrassé ni gêné avec elle.

On voit par ses écrit, qu'elle étoit une des plus spirituelles femmes de son siécle. Tout y est solide, elle pense juste; elle approfondit tout; donne à ce qu'elle dit un tour ingenieux, & son style a cette simplicité noble où peu d'écrivains parviennent. Elle n'entreprenoit rien, qu'elle n'y réüssit parfaitement, & les plus habiles ouvriers étoient surpris de l'entendre parler de leurs arts aussi bien qu'eux. Nulle ne la surpassa, & peu l'égalerent en addresse dans les ouvrages propres des personnes de son

fexe. Ce qu'on admiroit le plus en elle, étoit une penetration & une solidité de jugement, qui alloient si loin, qu'on ne doutoit pas que son union intime avec Dieu, ne lui eût communiqué des lumieres surnaturelles. Elle n'eut cependant jamais aucune peine à les soumettre au jugement d'autrui. Aussi, bien éloignée de l'erreur de ceux qui se persuadent qu'il y va de la gloire de Dieu, de ne point ceder en ce qu'ils croyent venir de son inspiration; elle se seroit jugée indigne des dons celestes, & les auroit eus pour suspects, si elle eût eu la moindre attache à son sens. Dom Raymond de saint Bernard, qui avoit reconnu d'abord que Dieu avoit de grands desseins sur elle, n'avoit rien negligé pour l'établir dans une profonde humilité. Il la traittoit souvent très-durement, & avoit le plaisir de la voir s'humilier encore plus qu'il ne l'humilioit. Il en étoit de même de la Mere Françoise de saint Bernard, qui fut sa Superieure une bonne partie du tems qu'elle demeura au Monastére de Tours. Cette vertueuse fille, qui avoit une grande lumiere experimentale des voyes de

Dieu, & qui connoiſſoit auſſi mieux que perſonne, ce que c'étoit que la Mere de l'Incarnation, la traitta ſouvent d'une maniere,où il paroiſſoit de l'excès à ceux, qui ne ſçavoient pas les raiſons qu'elle avoit d'en uſer ainſi. L'abjection étoit la choſe qui cauſoit un plaiſir plus réel à la ſervante de Dieu. Un jour qu'elle penſoit aux moyens de s'humilier, Dieu lui dit au fond du cœur; qu'elle s'abbaiſſât juſqu'au plus profond anéantiſſement; que c'étoit là le centre où elle trouveroit ſon repos. Auſſi-tôt elle ſe mit à conſiderer ce qui pouvoit le plus flatter ſon amour propre, afin d'en faire à Dieu le ſacrifice, & elle trouva que c'étoit les exercices de Religieuſe de Chœur, ſur tout la pſalmodie & l'inſtruction. Sur le champ elle reſolut de faire tous ſes efforts pour obtenir qu'on la reduiſît au rang de Sœur converſe. Elle alla trouver ſa Superieure, & lui fit les inſtances les plus fortes pour en obtenir ce qu'elle ſouhaitoit. La Superieure répondit qu'elle y penſeroit. Cette réponſe & plus encore l'air dont elle fut faite, lui donna quelque eſperance; elle ſe laiſſa aller à la joye d'être ſur le

point de servir Dieu dans un état, où tous ses sentimens seroient humiliez. Au bout de quelque tems elle renouvella ses poursuites auprès de sa Superieure, qui lui dit qu'elle consulteroit & en passeroit par tout ce que les personnes à qui elle en parleroit, auroient decidé. La decision ne fut pas favorable aux desirs de l'humble Religieuse, qui voyant par là que la volonté de Dieu n'étoit pas ce qu'elle avoit cru d'abord, chercha d'autres moyens de s'anéantir.

La patience & l'humilité vont toujours de compagnie, & se perfectionnant l'une l'autre, contribuent également à rendre la devotion solide. Il seroit assez difficile de dire dans quel état, de tous ceux par où a passé la Mere de l'Incarnation, elle a eu le plus à souffrir. On ne nous represente son mariage que comme la source d'une infinité de croix des plus pesantes. La maniere dont elle s'y comporta fut si heroïque, que l'admiration qu'elle excitoit, ne laissoit presque point de place à la compassion. Après la mort de son mari, elle se trouva sans bien, sans ressource, & chargée d'un enfant au berceau : on peut juger

de ce que la pauvreté & la dépendance lui attirerent de croix. La constance qu'elle y fit paroître, passe tout ce qu'on en peut dire. Nous avons vû ce qu'elle eut à souffrir chez son frere. La Religion où elle se retira ensuite, est un port, & il semble qu'on n'y ait point à craindre de grandes tempêtes : mais combien de fois a-t-on vu échouer au port, ceux qui avoient resisté à toutes les fureurs de la Mer. On diroit qu'en embrassant une profession plus sainte, on contracte une plus grande sensibilité; un orgueil secret deguisé en zéle, fait qu'on se la justifie à soi-même, & qu'on s'imagine prendre en main les interêts de la vertu & de la religion ; lorsque par une delicatesse dont les mondains auroient honte, on ne veut rien souffrir. Le principe qui faisoit agir la Mere de l'Incarnation étoit trop solide, pour donner dans un travers si dangereux. Elle regarda toujours le saint habit de la Religion comme la livrée d'un Dieu homme, dont toute la vie n'a été qu'opprobres & souffrances. Elle eut occasion de le faire paroître dès le Noviciat. Il se trouva parmi les Novices une jeune

fille d'un eſprit extrêmement vain & mauvais qui la prit en averſion, & qui ne manquoit guére d'occaſion de lui faire de la peine, même juſqu'à l'inſulter plus d'une fois ſur ce qu'elle ne donnoit à Dieu que les reſtes d'un cœur qui avoit été engagé, & ſur cela elle s'échapoit en des diſcours où la pudeur n'étoit pas aſſez menagée. A tout cela l'humble veuve n'oppoſa jamais que des amitiez & des ſervices: elle prit même plus d'une fois la défenſe de celle qui la perſecutoit ſi cruellement. Mais Dieu la vangea: l'orgueilleuſe Novice fut frappée de peſte, & en mourut dans des ſentimens bien differens de ceux qu'elle avoit eu juſque-là, pleine de confuſion de ſa conduite ſcandaleuſe, de reconnoiſſance pour la bonté de Dieu, qui ne ſembloit lui abbreger ſes jours que pour lui épargner la honte d'être renvoyée, & les perils auſquels elle alloit ètre expoſée dans le monde, & convaincuë qu'elle devoit cette grace de prédeſtination, aux prieres de celle qu'elle avoit ſi fort maltraitée.

Ce ne fut pas là l'unique occaſion qu'eut la ſervante de Dieu de ſouffrir

dans son Monastére de Tours ; car après avoir parlé en termes fort expressifs de ses peines interieures, elle ajoute: Les mortifications que j'endurois de la « part du prochain, étoient bien plus sen-« sibles. Mais je m'en tais, parce que j'ai « toujours cru que Nôtre-Seigneur les « permettoit pour mon bien. Ainsi j'aimois « d'un amour tendre & sincere ceux « qui me les suscitoient. « Quant aux traverses qu'elle eut en Canada, c'est assez dire que sa patience y donna de l'étonnement à ces saints Fondateurs de l'Eglise de la Nouvelle France, qui n'avoient pas de la vertu une idée commune. Un jour une Religieuse presque autant lassée que charmée de son inalterable douceur au milieu des plus indignes traitèmens, lui en témoigna sa surprise d'une maniere où il paroissoit de l'émotion. Toute la réponse que lui fit la genereuse Mere fut, qu'elle ne se souvenoit pas que les personnes dont il s'agissoit, lui eussent causé le moindre déplaisir. Aussi cette grandeur d'ame poussée si loin, l'avoit mise en possession de la recompense attachée à la douceur évangelique. Elle étoit la maîtresse des

cœurs, & il n'étoit pas possible de lui vouloir resister. Pour en venir là, il faut avoir un grand fond de charité, & nous avons vû que ce fut la vertu dominante de nôtre illustre Fondatrice. On l'a vûë au fort de l'hyver, tirer les couvertures de son lit, & se dépouiller même de ses habits pour en couvrir ses Novices, demeurant elle-même exposée au froid le plus piquant, échauffée du seul feu de sa charité. Pendant son Noviciat, la peste se mit parmi les Novices, & emporta d'abord celle dont nous avons parlé. Le danger où toute la Communauté étoit exposée, obligea à faire changer d'air aux Novices. La sœur de la Mere de l'Incarnation leur offrit une fort belle maison de campagne, & on l'accepta. La servante de Dieu y alla avec les autres, & montra bien qu'il n'y a que les Saints qui sçavent accorder à propos les soulagemens que demande la nature, avec ce que le devoir exige. Tout consistoit à recréer ces jeunes filles & à leur ôter l'idée du peril; & c'est ce qu'elle faisoit de la maniere la plus aimable, inventant mille moyens innocens de les divertir, tandis qu'elle se

chargeoit de tout le poids de la regularité, afin que les anciennes Meres n'entrepriſſent pas d'abbreger le tems de ces divertiſſemens, ſous pretexte de ne pas laiſſer cette jeuneſſe dans une plus longue diſſipation.

Mais ce fut dans la ſuperiorité que la Mere de l'Incarnation montra toute l'étenduë de ſa charité. Non ſeulément ce qu'il y avoit de plus penible étoit toujours ſon partage, mais ſes filles étoient tous les jours ſurpriſes de voir que leur beſogne étoit faite, tandis qu'elles étoient au lit, ou à la recreation, ou dans quelque autre occupation plus tranquille; elle en uſoit de même à l'égard des domeſtiques; & pour ce qui eſt des pauvres, tout ce qu'on en peut dire, c'eſt qu'il falloit que le pain & l'argent ſe multipliaſſent entre ſes mains pour fournir à tout ce qu'elle donnoit; & qu'étant pauvre, chargée d'une Communauté pauvre & accablée de dettes; les indigens trouvoient en elle des reſſources qu'ils ne trouvoient pas ailleurs. Elle avoit encore l'addreſſe d'aller audevant des beſoins de ceux à qui la honte de demander eſt plus dure que leur

propre indigence, & elle ſçavoit leur cacher à eux-mêmes les ſecours qu'elle leur donnoit. On l'a vûë dans le tems qu'elle étoit chargée de toutes les affaires de ſon frere, avoir en même tems ſur les bras un grand nombre de domeſtiques malades. Elle ne les abandonnoit ni le jour ni la nuit, & ne pouvoit ſouffrir qu'aucune des ſervantes leur rendit le moindre ſervice. Souvent il y avoit des playes ulcereés qui jettoient une infection épouvantable; elle ſembloit en faire ſes délices. Quelquefois ces malades étoient furieux : rien ne l'étonnoit, & une femme ſeule fourniſſoit à ce qui eût donné bien de l'embarras à pluſieurs hommes.

Dans le même tems, un bon Bourgeois de Tours fut accuſé d'un crime dont il étoit innocent, & mis au cachot. Les apparences étoient ſi fortes contre lui, que tous ſes amis l'abandonnerent. On le pouſſoit vivement, lorſque Madame Martin entreprit de le ſauver. La prévention du public contre l'accuſé, étoit à un point, qu'une partie de l'odieux retomba ſur ſa charitable Avocate. Les Juges mêmes lui dirent qu'ils ne

pouvoient comprendre comment une personne de pieté comme elle, se chargeoit d'une si mauvaise cause. Elle, sans se rebuter, alla son chemin; & enfin eut la consolation d'avoir fait toucher au doigt l'innocence du prétendu criminel.

Dieu pour recompenser sa charité, lui avoit donné une grace toute particuliere pour consoler les affligez. Un mot de sa bouche, quelquefois même un de ses regards, dissipoit les plus grands chagrins. Mais c'étoit principalement dans les tentations & dans les peines d'esprit qu'on la trouvoit admirable. On ne la quittoit point qu'on ne fût soulagé. Il sembloit que l'esprit Saint, qui a inspiré les Auteurs sacrez, lui mît dans la bouche ce que ces divines écritures avoient de plus conforme aux dispositions de chacun. Ses lettres qu'elle n'avoit assurément pas le loisir de composer, & où il est aisé de voir que rien n'est étudié, sont remplies d'une doctrine si celeste, de traits si lumineux & si enflammez, qu'il suffit de les lire pour se convaincre que personne n'a peut-être jamais possedé plus parfaitement

qu'elle toutes les parties de la ſcience des Saints, & n'a été plus capable d'en donner des leçons. En effet pour peu qu'on la pratiquât, on remarquoit que l'Eſprit ſanctificateur non-ſeulement repandoit en elle une grande abondance de lumieres ſurnaturelles, & lui communiquoit une lumiere toute divine, mais qu'il donnoit encore à ſes paroles une efficace à laquelle rien ne reſiſtoit. Une Religieuſe qui avoit un grand fond d'amour & de crainte de Dieu, ſe trouva un jour accablée de tentations & de peines interieures, & dans un reſſerrement qui lui ôtoit la liberté de s'ouvrir à qui que ce fût; ce qui rendit bien-tôt ſon mal extrême. Elle avoit tout à craindre d'une ſituation ſi triſte; & elle étoit déja ſur le bord du précipice lorſqu'elle ſe ſentit pouſſée avec une eſpece de violence d'aller declarer ſon tourment à la Mere de l'Incarnation. Elle l'alla donc trouver dans ſa chambre; & n'y eut pas été long-tems, que la Mere qui la vit troublée, ne diſant rien de ſuite, & ne faiſant que ſoupirer, lui dit: Vôtre » peine eſt grande, ma chere Sœur; » mais puiſque vous ne pouvez me l'ap-

prendre, prions Dieu enſemble qu'il « me la faſſe connoître. « En diſant cela elle s'appuya la tête ſur la main & demeura ainſi panchée l'eſpace d'un *Pater* & d'un *Ave*. Puis ſe relevant : He bien! ma Sœur, reprit-elle., deviez-vous « avoir tant de peine à me dire telle & « telle choſe ? Quoi donc, ne me con- « noiſſez-vous pas encore ? ... Allez, mon « enfant, tout cela n'eſt rien. Voici ce « que vous devez faire pour ſortir de cet « état. Dieu vous aime, ma chere Sœur, « ajoûta-t-elle, ſoyez fidéle & prenez « courage : vous n'êtes pas encore au « bout ; mais Dieu ſçaura tirer ſa gloi- « re de tout. Allez de ce pas vous proſ- « terner devant le ſaint Sacrement ; & « abandonnez-vous au bon plaiſir de « Dieu. « A meſure qu'elle parloit, cette ame affligée ſentoit diminuer ſes peines, & elle n'étoit pas ſortie de la chambre, que le calme étoit entierement remis dans ſon cœur. La même choſe arriva pluſieurs fois & à la même perſonne qui en a rendu publiquement témoignage, & à pluſieurs autres.

On a vû la ſervante de Dieu, tandis qu'elle étoit encore dans le ſiécle, non-

seulement faire tomber à son approche les armes des mains de ceux qui étoient prêts de s'entr'égorger, mais leur tirer du cœur toute leur haine, & les obliger à lui sacrifier leurs plus vifs ressentimens. Elle entra un jour dans une maison, où une femme venoit de tomber dans une espece de fureur, sur ce qu'on lui avoit appris que son fils s'étoit trouvé dans une méchante affaire, & couroit risque d'être saisi par la justice. Elle jettoit des cris épouvantables : ses yeux étincelans, ses bras étendus, tout son corps en convulsion, donnoient un spectacle qui inspiroit de l'horreur. Mais rien ne causoit tant de frayeur, que la maniere dont elle invoquoit le diable qui paroissoit la posseder. La Ste. veuve voulut d'abord essayer de la ramener à son bon sens par des paroles pleines de douceur. Mais voyant qu'elle ne gagnoit rien, elle se jetta à son cou, & la tint étroitement embrassée. Dans le moment, la voilà aussi tranquille que si elle se fût éveillée d'un doux sommeil. Elle avoua que tout le tems qu'avoit duré son accès, elle avoit eu devant les yeux plus d'un million de flambeaux ardens qui lui avoient causé
ces

ces violens tranſports, & qu'au moment que ſa charitable medecine l'avoit embraſſée ; tout s'étoit évanoüi.

Tant de douceur & de charité, ne peuvent être le fruit que d'une grande mortification. Il faut n'avoir point de paſſions, où les avoir bien mortifiées ; pour être ainſi à tout le monde plus qu'à ſoi-même, ſouvent aux dépens de ſes propres interêts : & pour tout dire en un mot, il faut ſe haïr ſoi-même pour aimer le prochain d'un amour auſſi parfait. On a déja aſſez parlé des auſteritez de la Mere de l'Incarnation, & on croit pouvoir aſſurer que peu de Saints ont été en cela auſſi loin qu'elle. C'eſt aſſez dire, qu'à force de mortifier ſon goût, elle en avoit perdu le ſentiment ; qu'elle ne traitoit pas mieux ſes autres ſens ; que la maniere dont elle prenoit ſon repos, étoit une vraye penitence ; & que ſous l'extérieur d'une vie commune dont elle ne ſe departit jamais, depuis qu'elle fut entrée en Religion ; elle trouva le moyen de ne laiſſer aucune partie de ſon corps ſans ſon ſupplice particulier.

La mortification des deux plus nobles

facultez de l'homme qui se fait par l'obéïssance, est sans doute la plus parfaite & la plus difficile. La Mere de l'Incarnation fit toujours voir par sa conduite le cas qu'elle en faisoit, & la préference qu'elle lui donnoit sur toutes les autres vertus. En voici un exemple qu'elle donna en cessant de vivre. Sa Superieure lui ayant envoyé une Religieuse pour la garder, tandis que l'Infirmiere entendroit la Messe: cette bonne fille commença par lui demander comment elle se trouvoit; elle répondit qu'elle avoit la bouche extrêmement séche. La Religieuse lui offrit de la lui raffraichir; elle la refusa, & dit qu'il falloit attendre l'Infirmiere, ou sa permission, afin que tout se fît dans l'ordre de l'obéïssance. Assez peu de tems après, elle entra en l'agonie.

Il lui arriva quelques années après son arrivée en Canada, une chose qui fait bien voir que les Saints ne croyent pas qu'il y ait jamais d'occasion où il leur soit permis de ne se pas soumettre aux lumieres de ceux qui ont droit de leur commander. Nous avons vû qu'en attendant qu'on pût bâtir le Monastére,

on avoit logé les Religieuſes dans une petite maiſon. L'incommodité de ce lieu étroit croiſſant à meſure que le nombre des Religieuſes augmentoit, il fallut enfin les en tirer, & penſer ſerieuſement à les mettre plus au large. On s'aſſembla d'abord pour voir en quel lieu on bâtiroit. Madame de la Peltrie, les anciennes Religieuſes, & le Superieur des Miſſions dirent tous leur avis, qui ſe trouva uniforme. La Mere de l'Incarnation ne crut pas l'endroit qu'on marquoit avantageux; & elle dit ſon ſentiment avec ſa franchiſe ordinaire. Il fut rejetté, & même avec quelque ſorte de mépris. Elle ne dit rien, & la choſe fut concluë comme on l'avoit propoſé; mais on fut bien-tôt contraint de revenir à ſon avis.

Dans une autre occaſion, comme elle faiſoit bâtir une Egliſe, le Pere Lallemant, à qui elle en communiqua le plan, lui dit qu'il n'approuvoit pas une Chapelle de douze pieds en quarré, qui étoit compriſe dans le deſſein. Elle répondit que le marché étoit fait, & qu'il n'en couteroit pas quatre cent livres davantage. Le Superieur tint bon, & ré-

pondit que quatre cent livres étoient quelque chose pour des filles, qui n'avoient rien. La servante de Dieu se soumit, & commença par faire murer l'ouverture qui devoit communiquer de la Chapelle dans l'Eglise. Son obéïssance ne fut pas long-tems sans recompense. Quelques années après Monsieur de Tracy Viceroy de la nouvelle France, étant allé visiter la maison, & quelqu'un par hazard lui ayant parlé de ce que je viens de dire ; il fut touché d'un si bel exemple de soumission, & donna sur l'heure dequoi bâtir la Chapelle beaucoup plus magnifiquement, que ne l'avoit voulu faire la Mere de l'Incarnation.

On étoit si persuadé que l'obéïssance pouvoit tout sur elle, que dans ses maladies, qui furent longues & frequentes en Canada, on n'employoit point d'autre motif pour la resoudre à tout ce qu'on souhaitoit d'elle : car dans le tems même qu'elle étoit Superieure, elle vouloit être soumise aux moindres ordres de ses Infirmieres. C'est ainsi qu'en commandant, elle ne desaprenoit point à obeïr ; parce que c'étoit en obeïssant,

qu'elle avoit apris à commander.

De l'assemblage de tant de vertus, il se forma cette admirable simplicité qui rend la pieté si aimable, & qui est un des plus precieux dons que le ciel puisse communiquer à la terre. Mais tous ne sont pas en état d'en connoître le prix. Elle consiste particulierement à se dépouiller de son propre esprit, & elle est la perfection de cette pauvreté d'esprit, qui tient le premier rang parmi les Beatitudes évangeliques. La Mere de l'Incarnation n'avoit en entrant en Religion, que des inclinations saintes à sacrifier: elle assure qu'elle s'en depoüilla de sorte, qu'elle n'avoit plus de pouvoir ni de vouloir sur elle-même, & qu'elle n'auroit eu aucune peine à obéïr à des enfans. En effet une des Novices la voyant un jour travailler à quelque ouvrage, prit la liberté de lui dire qu'elle ne faisoit pas bien. Montrez-moi donc, mon « enfant, reprit doucement la Mere. « La jeune fille dit son sentiment, & quoiqu'elle se trompât, l'humble Superieure aima mieux faire moins bien, en donnant un grand exemple de simplicité, que de faire mieux en suivant ses pro-

pres lumieres. Ces choses paroîtront petites, mais dans les ames élevées, tout est grand, & les plus petites choses sont les marques les plus certaines de la solidité de leur vertu.

Un Pere Jesuite qui a éprouvé la servante de Dieu autant qu'une ame le peut être, dit un jour à quelques Religieuses, que toutes ses vertus étoient grandes; mais qu'elle étoit incomparable en pureté & en humilité; & que s'il lui étoit permis de parler, il diroit des choses qui étonneroient. Elle n'avoit en vûë que la gloire du Fils de Dieu; & c'est ce qui lui faisoit prendre un si grand soin pour donner de bonne heure aux enfans qu'elle élevoit, de l'horreur pour les moindres imperfections. Le moyen le plus efficace dont elle se servoit pour cela, étoit de leur inspirer une devotion tendre envers le sacré Verbe. Elle usoit en cela de manieres si engageantes, qu'on voyoit les plus petites pensionnaires se porter au bien par inclination, & avec attrait. Quelquefois elle les assembloit pour leur apprendre à prier. D'abord elle leur mettoit devant les yeux quelques-unes des vertus ou quelque

circonstance de la vie & de la mort du Sauveur ; elle les exerçoit à s'en entretenir, & finissoit par un discours amoureux & affectif en forme de colloque. Enfin elle marquoit la resolution qu'il falloit tirer de cette meditation. Cela se faisoit avec tant de pieté, que ces enfans sortoient de ces exercices toutes embrasées du feu celeste qui consumoit le cœur de leur sainte maîtresse. On leur a souvent ouy dire qu'elles n'avoient qu'à jetter les yeux sur elle pour être touchées de devotion, & l'opinion qu'elles avoient de sa sainteté étoit si grande, que quand elles la voyoient en oraison, elles alloient par respect lui baiser les pieds & les habits ; & quoiqu'elles ne prissent pas toujours garde à ne point faire de bruit : jamais elle ne furent apperçuës. La Mere de sainte Croix qui ne l'avoit point quittée depuis Dieppe, a declaré qu'en trente-trois ans qu'elle avoit eu le bonheur de vivre avec elle, jamais elle ne lui avoit vû faire une faute contre la douceur, la patience, l'humilité, la charité, la modestie, la pauvreté, & l'obéïssance ; & qu'il ne s'étoit presenté aucune occasion

de pratiquer ces vertus, qu'elle n'en eut profité. Avec cela elle fut ferme dans le gouvernement ; mais il eſt vrai que n'ayant guere à gouverner que des ſaintes, elle eut peu de ſujets de faire éclater cette fermeté.

Ainſi vêcut, ainſi mourut l'illuſtre Marie de l'Incarnation. L'hiſtoire nous preſente peu de femmes qu'on puiſſe lui comparer ; & je croi que perſonne de ceux qui ſe donneront la peine d'examiner attentivement ſes actions & ſes écrits, ne fera difficulté d'en convenir. Tout ce que nous avons eu dans ce ſiécle de plus diſtingué par la ſainteté & par le merite, en a ainſi jugé ; & les plus grands éloges qu'on lui ait donnez, ſont venus de ceux qui l'ont connuë plus parfaitement. Le Pere Jerôme Lallemant qui a été plus long-tems que perſonne ſon directeur, & entre les bras duquel elle expira ; qui outre les affaires de ſa conſcience, en a eu à traiter avec elle de toutes les ſortes, & dont elle rend elle-même ce temoignage dans une lettre à ſon fils, que c'étoit le ſaint homme & le plus éclairé dans les voyes de Dieu, qu'elle eût connu en toute ſa vie, ne

parloit de ses vertus & de ses éminentes qualitez qu'avec admiration. Enfin on peut dire qu'au moment qu'elle cessa de vivre, la voix publique la canonisa dans tous les lieux où elle étoit connuë.

Dès la nuit même qui suivit sa mort, sa niéce qui étoit Religieuse au Monastére de Tours, la vit étenduë sous un drap mortuaire, & entendit une voix qui lui dit : elle est morte. La voix étoit si proche, qu'elle sentit comme l'haleine de la personne qui lui parloit, & qu'elle en fut éveillée. Il se repandit en même tems dans son ame une très-sensible consolation. Elle raconta le lendemain ce qui lui étoit arrivé. On fit ce qu'on pût pour l'empêcher d'ajouter foi à ce songe, mais on n'y réussit pas ; & l'arrivée des premiers vaisseaux ne le verifia que trop. Une autre personne Religieuse d'une éminente pieté, & qui n'a jamais voulu être nommée, eut de grandes assurances de la gloire dont jouïssoit la servante de Dieu. Comme elle se preparoit à communier pour le repos de son ame, elle entra dans une douce extase où Dieu lui fit voir que cette sainte ame n'avoit point passé par

le feu du Purgatoire. Il lui découvrit ensuite la beauté ravissante dont il l'avoit ornée, & tout ensemble les principaux fondemens de sa vie interieure & cachée; son aneantissement parfait, son union avec Dieu, si intime & jamais interrompuë; son état perpetuel de victime; ses abandonnemens par le moyen desquels Dieu la rendoit une image du Sauveur abandonné sur la croix; la perte entiere d'elle-même en Dieu, en vertu de laquelle il sembloit qu'elle ne subsistoit plus que par l'Etre de Dieu; son zéle infatigable pour le salut des ames, qui lui faisoit au sens de Moïse & de S. Paul, oublier le sien propre, pour n'agir & ne souffrir que pour celui des Sauvages: & beaucoup d'autres particularitez dont cette bonne Religieuse n'avoit eu jusque-là aucune connoissance. Dieu lui fit voir ensuite comment elle pourroit imiter tant de vertus, & lui ordonna d'écrire ce qui venoit de lui être revelé. Elle le fit, & porta son écrit à sa Superieure, qui le communiqua à Dom Claude Martin. Il porte en substance que la Mere de l'Incarnation s'étoit tellement aneantie & écoulée en Dieu, qu'-

elle n'avoit plus de reflexion apperçuë sur elle-même ; que Jesus-Christ l'avoit si intimement & si parfaitement possedée, qu'il avoit par elle glorifié son Pere, comme par une victime très-pure ; que la partie inferieure de son ame avoit été dans le dernier abandon ; qu'elle ne pensoit pas même à s'appliquer le merite de ses peines, soit pour sa propre purification, soit pour une plus grande ou plus prompte joüissance de la gloire : ne pensant alors ni au Paradis ni à l'enfer ; mais s'oubliant de telle sorte par le zele de la gloire de Dieu, qu'elle ne vouloit que se laisser conduire par l'amour du salut des ames : que cet état de la sainte Mere lui avoit été manifesté avec tant de clarté, & une si forte impression, qu'elle avoit senti toute la nature en fremir, & qu'elle en avoit été penetrée d'une très-vive douleur accompagnée d'une fort grande angoisse de cœur ; en sorte que pendant trois jours elle ne respiroit qu'avec peine : qu'après la communion N. S. lui dit ces paroles : Ceux qui s'oublient eux-mê- « mes & leurs interêts propres pour mon « amour & pour ma gloire, je ne les «

» oublierai jamais, & je ne me laisserai
» point surmonter par ma creature. Si
» cette ame qui a tant souffert, s'est
» abandonnée à moi, tu vois que j'en ai
» pris le soin, & qu'elle me glorifiera
» éternellement. Elle ajoûte qu'ensuite
elle reçut de fortes impressions des choses qui regardoient sa propre perfection.

FIN.



FAUTES A CORRIGER.

PAge xxv. dans la Preface, *lig.* 19. maîtrise, *lisez* martyrise.

p. 32. *l.* 24. perte du tems, *lis.* perte de tems.

p. 45. *l.* 19 la servanre, *lis.* la servante.

p. 77. *l.* 15. les affaires, *lis.* ses affaires.

p. 83. *l.* 3. personne, *lis.* une personne.

p. 92. *l.* 16. pour s'y disposer, *lis.* pour l'y disposer.

p. 95. *l.* 26. il me regarde : *lis.* il regarde.

p. 121. *l.* 5. ses affaires, *lis.* les affaires.

p. 122. *l.* 25. qu'il le peut, *lis.* qu'il se peut.

p. 132. *l.* 12. entra, *lis.* resta.

p. 152. *l.* derniere, la liberré, *lis.* de liberté.

p. 154. *l.* 19. qui y reçoivent, *lis.* qu'y reçoivent.

p. 164. *l.* 8. à faire, *lis.* affaire.

p. 264. *l.* 27. monter le petit bâtiment, *lisez* monter sur le petit bâtiment.

p. 347. *l.* 16. j'ai donc experimenté &c. *ponctuez ainsi* : j'ai donc experimenté qu'il y a divers degrez en la vraye pauvreté d'esprit. Lorsque N. S. m'inspira la vocation à la vie religieuse, je ne puis dire, &c.

p. 355. *l.* 21. servir, *lis.* fournir.

p. 398. *l.* 8. une lumiere, *lis.* une force.

APPROBATION.

J'Ai lû avec attention par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre, *La Vie de la Mere Marie de l'Incarnation, &c.* L'Auteur a sçû trouver le moyen d'employer les propres paroles de cette sainte Religieuse, en nous donnant l'histoire de sa vie également admirable & édifiante, y joignant seulement de lui-même, outre sa belle Préface, ce qui étoit necessaire pour l'arrangement & la suite, par des reflexions instructives & solides. La voyë qui la conduisit à Dieu, fut sublime & extraordinaire. Elle verifie ce que dit Gerson après saint Augustin & saint Bernard, *qu'une ame en cet état est plus dans son Dieu qu'elle aime, que dans son corps qu'elle anime.* Elle peut toutefois servir cette voye si relevée à des ames chastes, que le Seigneur appelle à lui par une toute semblable; & du moins animer les autres à marcher fidelement dans celle qu'il leur marque, quoiqu'inferieure & moins parfaite. Tous les Lecteurs trouveront dans cette vie dequoi s'édifier, & beaucoup d'évenemens aussi singuliers que touchans, qui les engageront à lui donner volontiers toute l'attention qu'elle merite, non seulement par tant de choses merveilleuses qu'elle contient, mais encore par la beauté, & les ornemens du stile dont elle est écrite, d'une maniere, à mon jugement, qui ne laisse rien à desirer par rapport à la Foy & aux bonnes mœurs. Donné en Sorbonne ce 14. Novembre 1723.

A. LEMOINE, *Docteur de la Maison & Societé de Sorbonne, & Chanoine de S. Benoist.*

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé le Pere DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de JESUS, Nous a fait exposer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *La Vie de la Mere Marie de l'Incarnation, Institutrice & premiere Superieure des Ursulines de la Nouvelle France ;* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission sur ce nécessaires ; Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Pere de Charlevoix, de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement, ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desd. Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera mis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre trés-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de

notre Château du Louvre, & un dans celle de notre trés-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sr Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons qu'à la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le premier jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cens vingt-quatre, & de notre Regne le neuviéme. Par le Roy en son Conseil.

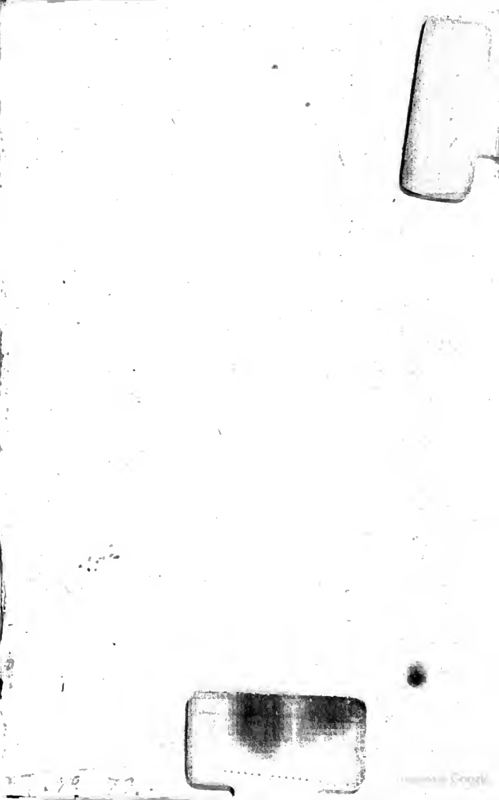
FOUBERT.

Registré sur le Registre V. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N° 861. fol. 546. conformément au Reglement de 1723. qui fait défense, art. IV. *à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement: Et à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'article* CVIII. *du même Reglement. A Paris le 12 Juin 1724.*

BRUNET, Syndic.

Le très-Reverend Pere Charlevoix a cedé le present Privilege au sieur Antoine-Claude Briasson, Libraire à Paris.

76 201356 L



Digitized by Google



Digitized by Google